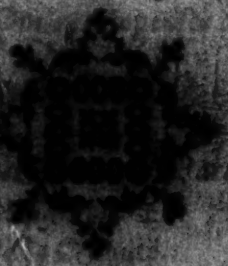
ESSAIS
DE
MONTAIGNE,
Avec les Notes de M. COSTE.

NOUVELLE EDITION.

TOME IV.



A LONDRES,
Chez JEAN NOURSE & VAILLANT.

M. DCC. LIV.

ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

Avec [illegible] COTTE.

NOUVELLE [illegible] DITION.

TOME IX.

BIBLIOTECA
PUBLICA
DEPOSITO

A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE & VALLEANT.

M. DCC. LIV.

TABLE
DES CHAPITRES;
Contenus dans le Tome IV.

Suite du Livre Second.

Chap. VI. *De l'Exercitation.* 1
Chap. VII. *Des recompenses d'honneur.* 30
Chap. VIII. *De l'Affection des Peres aux Enfans.* 40
Chap. IX. *Des Armes des Parthes.* 94
Chap. X. *Des Livres.* 105
Chap. XI. *De la Cruauté.* 146
Chap. XII. *Apologie de Raymond de Sebonde.* 188

Fin de la Table des Chapitres du Tome IV.

TABLE

DES CHAPITRES.

Contenus dans le IV.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAP. VI. DE l'Imprimerie. 1
CHAP. VII. Des Typographes d'Amsterdam. 30
CHAP. VIII. De l'Affection des Peres aux Enfans. 40
CHAP. IX. Du devoir des Peres. 94
CHAP. X. Des Livres. 105
CHAP. XI. De la Chasse. 145
CHAP. XII. Apologie du Rapsaud de Sorbonde. 188

Fin de la Table des Chapitres du Tome IV.

ESSAIS DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE VI.

De l'Exercitation.

IL est malaysé que le discours de l'instruction, encore que nostre estude y applique volontiers, ayent assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons & formons nostre ame par experience au train, auquel nous la voulons ranger : autrement quand elle sera en pratique des effects, elle s'y trouvera sans doute empeschée. Voylà pourquoy plus

my les Philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert & en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez & nouveaux au combat : ains ils luy sont allez au devant, & se sont jettez à escient à la preuve des difficultez. Les uns en ont abandonné les richesses, pour s'excuser à une pauvreté volontaire : les autres ont recherché le labeur, & une austerité de vie penible, pour se durcir au mal & au travail : d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue & des membres propres à la generation, de peur que leur service trop plaisant & trop mol, ne relaschast & n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut ayder. On se peut par usage & par experience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, & tels autres accidents :

mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes tous apprentifs, quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellens mesnagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort mesme, de la gouster & sauourer; & ont bandé leur esprit, pour voir que c'estoit de ce passage: mais il ne sont pas reuenus nous en dire les nouuelles:

(1) *Nec mortem effugere cupiens, nec timens.*

Ny craignant, ny fuyant la mort.

Fassent ce conte, et un autre semblable, Lucius Iulius Noble Romain, de vertu & fermeté singulieres, (1) ayant esté condamné à la mort par ce maraut de Caligula: outre plusieurs merueilleuses preuues qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un Philosophe son amy luy demanda: Et bien Caius,

(a) *Dés qu'une fois on a veu de vivre,*
L'on ne s'éveille point de ce doux sommeil.
Ronsard, Liv. III. Ode 2. &c.

(1) Ce fait avec les paroles qui l'accompagnent est tiré de Seneque, de Tranquillitate Animi, c. 14.

(2) en quelle deuanche-tu cette heure-cy sauoir? que fais-elle? en quelle penſement eſtes-vous? Ie penſois, luy reſpondit-il, à me tenir preſt & bandé de toutes mes forces, pour voir, ſi en cet inſtant de la mort, il eſtoit ſi bref, ie pourray apperceuoir quelque deſlogement de l'ame, & ſi elle aura quelque reſentiment de ſon eſſence, pour, ſi i'en apprens quelque choſe, en reuenir donner apres, ſi ie puis, aduertiſſement à mes amis. Cettuy-cy philoſophe non ſeulement juſques à la mort, mais en la mort meſme: Quelle aſſeurance d'eſprit, de quelle force de courage, (3) de vouloir que la mort luy ſeruit de leçon, & auoir loiſir de ſpeculer ſi ſubtilement en un ſi grand affaire?

(2) Quid, inquit, Cani, nunc cogitas? aut quid tibi meditandum eſt? Obſervare, inquit Canius, propoſui, ſi quid in hac tam exiguo momento, dum anima corpus exeat, ſentiri poſſit, & ſi quid explorâſſem, cognitionem tibi adferam: & id quidem, quale eſſe animum ſuſpicor. Id. ibid.

(3) Erat dubium, uterum dignus qui ſanus ... Mens manet plane, ſenex. ibid.

[5] *Jus vitæ animi meritissimi habebat.*

Il me semble toutesfois qu'il y a quelques façons de nous apprivoiser à elle, & de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir expérience, sinon entiere & parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit par inutile, & qui nous rende plus sottises & oiseuses. Si nous ne la possedons jouissons, nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnoître, & le pouvons ne donnons jusques à son fort, au moins verrons-nous & en pratiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à notre commune mesme, pour la ressemblance qu'il y a de la mort. Combien facilement nous laissons nous veiller au dormir! avec combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere & de nous! A l'adventure pourroit sembler inutile de continuer la feuille du sommeil, qui nous prive de toute action, & de tout sentiment, n'estoit que par icelle nature nous instruict, qu'elle nous a

[6] *Maison de son esprit dans l'enfant de la mere.*

pareillement faicts pour mourir, que pour vivre; & dès la vie nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde apres icelle, pour nous y accoustumer & nous en oster la crainte. Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur, & qui y ont perdu tout sentiment, ceux-là à mon advis ont esté bien pres de voir son vray & naturel visage: Car quant à l'instant & au poinct du passage, il n'est pas à craindre, qu'il porte avec soy aucun travail ou desplaisir: d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment, sans loisir. Nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court & si precipité en la mort, qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre: & celles-là peuvent tomber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination, que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite & entiere santé: je dy non seulement entiere, mais encore allegre & bouillante. Cet estat plein de verdeur &

de feſte, me faiſoit trouver ſi horrible la conſideration des maladies, que quand je ſuis venu à les experimenter, j'ay trouvé leurs poinctures molles & laſches au prix de ma crainte. Voicy que j'eſpreuve tous les jours : Suis-je à couvert chaudement dans une bonne ſale, pendant qu'il ſe paſſe une nuict orageuſe & tempeſtueuſe, je m'eſtonne & m'afflige pour ceux qui ſont lors en la campaigne : y ſuis-je moy-meſme, je ne deſire pas ſeulement d'eſtre ailleurs. Cela ſeul, d'eſtre toujours enfermé dans une chambre, me ſembloit inſupportable : je fus incontinent dreſſé à y eſtre une ſemaine, & un mois, plein d'émotion, d'alteration & de foibleſſe : Et ay trouvé que lors de ma ſanté, je plaignois les malades beaucoup plus, que je ne me trouve à plaindre moy meſme, quand j'en ſuis ; & que la force de mon apprehenſion encheriſſoit pres de moitié l'eſſence & verité de la choſe. J'eſpere qu'il m'en adviendra de meſme de la mort : & qu'elle ne vaut pas la peine, que je prens à tant d'appreſts que je

dreſſe, & tant de ſecours que j'appelle & aſſemble pour en ſouſtenir l'effort. Mais à toutes adventures nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troiſieſmes troubles, ou deuxieſmes (il ne me ſouvient pas bien de cela) m'eſtant allé un jour promener à une lieue de chez moy, qui ſuis aſſis dans (4) le moyau de tout le trouble des guerres civiles de France; eſtimant eſtre en toute ſeureté, & ſi voiſin de ma retraicte, que je n'avoy point beſoing de meilleur equipage, j'avois pris un cheval bien ayſé, mais non guere ferme. A mon retour, une occaſion ſoudaine s'eſtant preſentée de m'ayder de ce cheval à un ſervice, qui n'eſtoit pas bien de ſon uſage; un de mes gens grand & fort, monté ſur un puiſſant rouſſin, qui avoit une bouche deſeſperée, frais au demeurant & vigoureux, pour faire le hardy & devancer ſes compaignons, vint à le pouſſer à toute bride droict dans ma route, & fondre comme un

(4) Le milieu, ou le centre: *Cotgrave*, dans ſon Dictionnaire François & Anglois.

coloſſe ſur le petit homme & petit cheval, & le foudroyer de ſa roideur & de ſa peſanteur, nous envoyant l'un & l'autre les pieds contre-mont : ſi que voila le cheval abbattu & couché tout eſtourdy, moy dix ou douze pas au delà, eſtendu à la renverſe, le viſage tout meurtry & tout eſcorché, mon eſpée que j'avoy à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement, ny ſentiment, non plus qu'une ſouche. C'eſt le ſeul eſvanouyſſement que j'aye ſenty juſques à cette heure. Ceux qui eſtoient avec moy, apres avoir eſſayé par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, & m'emportoient avec beaucoup de difficulté en ma maiſon, qui eſtoit loing de là, environ une demy lieuë Françoiſe. Sur le chemin, & apres avoir eſté plus de deux groſſes heures tenu pour treſpaſſé, je commencay à me mouvoir & reſpirer : car il eſtoit tombé ſi grande abondance de ſang dans mon eſtomach, que pour

l'en descharger, nature eut besoin de resuscíter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendy un plein seau de bouillons de sang pur : & plusieurs fois par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie ; mais ce fut (5) par les menus, & par un si long traict de temps, que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie :

[c] Perche dubbiosa ancor del suo ritorno
Non s'afficura arconita la mente.

Ceste recordation que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage & son idée, si pres du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand je commençay à y voir, ce fut d'une veuë si trouble, si foible, & si morte, que je ne discernois encores rien que la lumiere :

[d] —— Come quel ch'or apre, hor chiude

(5) *Peu à peu.*

[c] Car l'ame encore incertaine de son retour ne pouvoit revenir de son abbatement. Torq. Tasso, Gierusl. liberata, Canto XII. Stanz. 74.

[d] Comme un homme qui moitié endormi &

Gli occhi, mezzo tra'l sonno e lesser desto.

Quant aux fonctions de l'ame, elles naissoient avec même progrez, que celles du corps. Je me vy tout sanglant: car mon pourpoinct estoit taché par tout du sang que j'avoy rendu. La premiere pensée qui me vint, ce fut que j'avoy une harquebusade en la teste: de vray en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres; je fermois les yeux pour ayder (ce me sembloit) à la pousser hors, & prenois plaisir à m'alanguir & à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre & aussi foible que tout le reste: mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslée à cette douceur, que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil.

Je croy que c'est ce mesme estat, où se trouvent ceux qu'on void défaillans

moitié éveillé, tantôt ouvre les yeux, & tantôt les ferme. *Id.* Canto VIII. Stanza 26.

de foibleſſe, en l'agonie de la mort: & tiens que nous les plaignons ſans cauſe, eſtimants qu'ils ſoyent agitez de griefves douleurs, ou avoir l'ame preſſée de cogitations penibles. Ç'a eſté tousjours mon advis, contre l'opinion de pluſieurs, & meſme d'*Eſtienne de la Boëtie*, que ceux que nous voyons ainſi renverſez & aſſoupis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc,

[e] (*Vi morbi ſæpè coactus*
Ante oculos aliquis noſtros, ut fulminis ictu,
Concidit, & ſpumas agit, ingemit, & fremit artus,
Deſipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconſultus & in ſaltando membra fatigat.)

ou bleſſez en la teſte, que nous oyons (d) roumeller, & rendre par fois de

[e] Un pauvre épileptique (comme on a ſouvent l'occaſion de le voir) tombe à terre, abbattu par la violence du mal comme par un coup de foudre: il écume, il gémit, tous ſes membres friſſonnent: il frappe des pieds, ſe tourne, ſe tend par des mouvemens convulſifs, tout hors d'haleine, il ſe fatigue, il s'épuiſe à ſe rouler bizarrement de tous côtés. *Lucrèt.* L. III. *vſ.* 486, &c.

(d) Il y a *rommeler* dans les plus anciennes

soupirs trenchans, quoy que nous en tirons aucuns signes, par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, & quelques mouvemens que nous leur voyons faire du corps : j'ay tousjours pensé, dis-je, qu'ils avoient & l'ame & le corps ensevelis, & endormy ;

[f] *Vivit, & est vitæ nescius ipse suæ :*

Et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, & si grande défaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se recognoistre : & que par ainsi ils n'avoient aucun discours qui les tourmentast, & qui leur peust faire juger & sentir la misere de leur condition ; & que par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre. Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable & horrible, que d'avoir l'ame vifve, & affligée, sans

Editions, au lieu de *grommeler*, qu'on a mis dans les plus nouvelles : & *rommeler* se trouve dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave.

[f] *Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie.*
Ovid. Trist. L. I. Eleg. II. vers 11.

moyen de se declarer : Comme je dirois de ceux qu'on envoye au supplice, leur ayant couppé la langue : si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieux seante, si elle est accompagnée d'un ferme visage & grave : Et comme ces miserables prisonniers qui tombent és mains des vilains bourreaux soldats de ce tems, desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessive & impossible ; tenus cependant en condition & en lieu, où ils n'ont moyen quelconque d'expression & signification de leurs pensées & de leur misere. Les Poëtes ont feint quelques Dieux favorables à la delivrance de ceux qui trainoient ainsi une mort languissante :

[g] —— *Hunc ego Dîi*
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.

Et les voix & responses courtes & descousues, qu'on leur arrache quelques-

[g] *Par l'ordre de Junon, pour dégager son ame,*
Ce cheveu je consacre au Prince des enfers.
Æneid. L. IV. vs. 702.

fois à force de crier autour de leurs oreilles, & de les tempester, ou des mouvemens qui semblent avoir quelque (7) consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le beguayement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe, ce qui se faict autour de nous, & suyvre les voix, d'une ouye trouble & incertaine, qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame: & faisons des responses à la suitte des dernieres paroles, qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens. Or à present que je l'ay essayé par effect, je ne fay nul doubte, que je n'en aye bien jugé jusques à cette heure. Car premierement estant tout esvanoüy, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car j'estoy desarmé) & si sçay que je ne sentois en l'imagination rien qui me blessast: Car il y a plusieurs

(7) *Rapport.*

mouvemens en nous, qui ne partent pas de noſtre ordonnance :

[h] *Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.*

Ceux qui tombent, eſlancent ainſi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulſion, qui fait que nos membres ſe preſtent des offices, & ont des agitations (8) à part de noſtre diſcours.

[i] *Fulcra feriunt, quærunt curvis dejectatæ membris.*

Ut tremere in terrâ videatur ab artubus, id quod
Decidit abſciſſum, cum mens tamen atque hominis vis
Mobilitate mali non quit ſentire dolorem.

J'avoy mon eſtomach preſſé de ce ſang caillé, mes mains y couroyent d'elles-

[h] Les doigts à demi-morts s'élancent, & reprennent l'épée. *Enéid. L. X. vſ. 396.*

(8) *Auxquelles notre raiſon n'a point de part.*

[i] On dit que dans le combat les chars armés de faux coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpiter à terre, quoique par la vîteſſe du coup l'eſprit & le corps ſoient inſenſibles à la douleur. *Lucret. L. III. vſ. 642, —— 644, &c.*

meſmes, comme elles font ſouvent, ou il nous demange, contre l'avis de noſtre volonté. Il y a pluſieurs animaux, & des hommes meſmes, apres qu'ils ſont treſpaſſez, auſquels on voit reſſerrer & remuer des muſcles. Chaſcun ſçait par experience, qu'il a des parties qui ſe branſlent, dreſſent & couchent, ſouvent ſans ſon congé. Or ces paſſions qui ne nous touchent que par l'eſcorce, ne ſe peuvent dire noſtres. Pour les faire noſtres, il faut que l'homme y ſoit engagé tout entier: & les douleurs que le pied ou la main ſentent pendant que nous dormons, ne ſont pas à nous. Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desja couru, & que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accouſtumez en telles choſes: non ſeulement je reſpondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils diſent que je m'adviſay de commander qu'on donnaſt un cheval à ma femme, que je voyoy s'empeſtrer & ſe tracaſſer dans le chemin, qui eſt montueux & mal-ayſé.

Il ſemble que cette conſideration deuſt partir d'une ame eſveillée ; ſi eſt-ce que je n'y eſtois aucunement : c'eſtoyent des penſements vains (9) en nuë, qui eſtoyent eſmeuz par les ſens des yeux & des oreilles : ils ne venoyent pas de chez moy. Je ne ſçavois pourtant ny d'où je venoy, ny où j'alloy, ny ne pouvois poiſer & conſiderer ce qu'on me demandoit : ce ſont de legers effects, que les ſens produiſoyent d'eux-meſmes, comme (10) d'un uſage : ce que l'ame y preſtoit, c'eſtoit en ſonge, touchée bien legerement, & comme lechée ſeulement & arroſée par la molle impreſſion des ſens. Cependant mon aſſiette eſtoit à la verité tres-douce & paiſible : je n'avoy affliction ny pour autruy ny pour moy : c'eſtoit une langueur, & une extreſme foibleſſe, ſans aucune douleur. Je vy ma maiſon ſans la recognoiſtre. Quand on m'eut couché, je ſenty une infinie douceur à ce repos : car j'avoy eſté vilainement tiraſſé

(9) *En l'air*, comme nous parlons à préſent.
(10) *Par habitude.*

par ces pauvres gens, qui avoyent pris la peine de me porter sur leurs bras, par un long & tres-mauvais chemin, & s'y estoyent lassez deux ou trois fois les uns apres les autres. On me presenta force remedes, dequoy je n'en receus aucun, tenant pour certain, que j'estoy blessé à mort par la teste. C'eust esté sans mentir une mort bien heureuse: car la foiblesse (11) de mon discours me gardoyt d'en rien juger, & celle du corps d'en rien sentir. Je me laissoy couler si doucement, & d'une façon si molle & si aysée, que je ne sens guere autre action moins poisante que celle-là estoit. Quand je vins à revivre, & à reprendre mes forces,

[k] *Ut tandem sensus convaluere mei.*

qui fut deux ou trois heures apres, je

(11) C'est-à-dire, *de ma raison*. Montagne employe souvent le mot de *discours*, dans ce sens-là: & c'étoit l'usage de son tems, comme il me seroit aisé de le prouver par plusieurs passages de *Plutarque*, d'*Amyot*.

[k] Lorsqu'enfin mes sens eurent repris leur premiere vigueur. *Ovid.* Trist. L. I. Eleg. iij. vs. 14.

me ſenty tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus & froiſſez de ma cheute : & en fus ſi mal deux ou trois nuits apres, que j'en cuidays remourir encore un coup, mais d'une mort plus vifve; & me ſens encore de la ſecouſſe de cette froiſſure. Je ne veux pas oublier cecy, que la derniere choſe en quoy je me peus remettre, ce fut la ſouvenance de cet accident: & me fit redire pluſieurs fois, où j'aloy, d'où je venoy, à quelle heure cela m'eſtoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit, en faveur de celuy qui en avoit eſté cauſe, & m'en forgeoit-on d'autres. Mais long temps apres, & le lendemain, quand memoire vint à s'entr'ouvrir, & me repreſenter l'eſtat, où je m'eſtoy trouvé en l'inſtant que j'avoy apperceu ce cheval fondant ſur moy (car je l'avoy veu à mes talons, & me tins pour mort) mais ce penſement avoit eſté ſi ſoudain, que la peur n'eut pas loiſir de s'y engendrer; il me ſembla que c'eſtoit

un eſclair qui me frapoit l'ame de ſecouſſe, & que je revenoy de l'autre monde.

Ce conte d'un evenement ſi leger, eſt aſſez vain, n'eſtoit l'inſtruction que j'en ay tirée pour moy : car à la verité pour s'apprivoiſer à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoiſiner. Or, comme dit Pline, chaſcun eſt à ſoy-meſmes une tres bonne diſcipline, pourveu qu'il ait la ſuffiſance de s'eſpier de pres. Ce n'eſt pas icy ma doctrine, c'eſt mon eſtude : & n'eſt pas la leçon d'autruy, c'eſt la mienne. Et ne me doit-on pourtant ſçavoir mauvais gré ſi je la communique. Ce qui me ſert, peut auſſi par accident ſervir à un autre. Au demeurant, je ne gaſte rien, je n'uſe que du mien : Et ſi je fay le fol, c'eſt à mes deſpends, & ſans l'intereſt de

* Voici apparemment l'endroit que Montagne a eu dans l'eſprit : *Experimenta in ſe cuique . . . ideoque obſervanda ſunt quæ non ſolùm corporum medicinam, ſed & morum habent.* Hiſt. Nat. L. XXII. cap. 22. Sect. 51. —— Cette remarque eſt de M. Barbeyrac.

perſonne: Car c'eſt (12) en folie, qui meurt en moy, qui n'a point de ſuitte. Nous n'avons nouvelles que de (13) deux ou trois anciens, qui ayent battu ce chemin: Et ſi ne pouvons dire, ſi c'eſt du tout en pareille maniere à cette-cy, n'en connoiſſant que les noms. Nul depuis ne s'eſt jetté ſur leur traces. C'eſt une eſpineuſe entreprinſe, & plus qu'il ne ſemble, de ſuivre une alleure ſi vagabonde, que celle de noſtre eſprit: de penetrer les profondeurs opaques de ſes replis internes: de choiſir & arreſter tant de menus airs de ſes agitations: Et eſt un amuſement nouveau & extraordinaire, qui nous retire des occupations communes du monde: ouy, & des plus recommandées. Il y a pluſieurs années que je n'ay que moy pour viſée à mes penſées, que je ne contreolle & n'eſtudie que moy. Et ſi j'eſtudie autre choſe, c'eſt pour ſoudain

(12) *D'une eſpece de folie qui meurt en moi*, &c.

(13) Comme *Archiloque* & *Alcée* parmi les Grecs, & *Lucilius* parmi les Romains.

le coucher sur moy, ou en moy, pour mieux dire. Et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des autres Sciences, sans comparaison moins utiles, je fay part de ce que j'ay apprins en cette-cy : quoyque je ne me contente guere du progrez que j'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté, à la description de soy-mesmes, ny certes en utilité. Encore se faut-il testonner, encore se faut-il ordonner & ranger pour sortir en place. Or je me pare sans cesse: car je me descris sans cesse.

La coustume a faict le parler de soy, vicieux : & le (14) prohibe obstinément en hayne de la ventance, qui semble tousjours estre attachée aux propres tesmoignages. Au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'enasser,

[1] *In vitium ducit culpæ fuga.*

(14) *Défend* : du Latin *prohibere* qui veut dire la même chose. A présent *prohiber* n'a d'usage qu'en style de Chancellerie: *Dictionnaire de l'Académie Françoise.*

[1] *Pour éviter un mal, on tombe dans un pire.* Horat. *de Arte Poet.* vs. 31.

Je trouve plus de mal que de bien à ce remede : Mais quand il seroit vray, que ce fust necessairement presomption, d'entretenir le peuple de soy ; je ne doy pas, suivant mon general dessein, refuser une action qui publie cette maladive qualité, puisqu'elle est en moy : & ne doy cacher cette faute, que j'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois à dire ce que j'en croy, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent. On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes. Et croy de cette reigle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance : Ce sont brides à veaux, desquelles ny les Saincts, que nous oyons si hautement parler deux, ny les Philosophes, ny les Theologiens ne se brident. Ne fai-je moy, quoy que je soie aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, aumoins, quand l'occasion les y porte, ne feignent-ils pas de se jetter bien avant sur (15) le trottoir. De quoy traitte

(15) D'en parler fort retenu, & comme en

Socrates

Socrates plus largement que de ſoy? A quoi achemine-il plus ſouvent les propos de ſes diſciples, qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'eſtre & branle de leur ame? Nous nous diſons religieuſement à Dieu, & à noſtre Confeſſeur, comme (16) nos voiſins à tout le peuple. Mais nous n'en diſons, me repondra-on, que les accuſations. Nous diſons donc tout: car noſtre vertu meſme eſt fautiere & repentable. Mon meſtier & mon art, c'eſt vivre. Qui me defend d'en parler ſelon mon ſens, experience, & uſage: qu'il ordonne à l'Architecte de parler des baſtimens non ſelon ſoy, mais ſelon ſon voiſin, ſelon la ſcience d'un autre, non ſelon la ſienne. Si c'eſt (17) gloire, de ſoy-meſme publier ſes

dit à bride abbattue. *Ce ſujet*, dit Nicot ſur le mot TROTTOIR, ou TROUTTOUER: *ne nous eſt pas ſi commun, ne nous eſt pas ainſi ſur le trottoir, à toutes mains, comme*, &c. Mais cet exemple ne nous apprend point ce que ſignifie proprement le mot de *trottoir*.

(16) *Les Proteſtans.*

(17) *Si c'eſt être vain & glorieux que de publier*

valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortenſe, Hortenſe celle de Cicero? A l'adventure entendent-ils que je teſmoigne de moy par ouvrage & effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, ſubject informe, qui ne peut tomber en production ouvragere. A toute peine le puis-je coucher en ce corps aëré de la voix. Des plus ſages hommes, & des plus devots, ont veſcu fuyants tous apparents effects. Les effects diroyent plus de la fortune, que de moy. Ils teſmoignent leur roole, non pas le mien, ſi ce n'eſt conjecturalement & incertainement: Eſchantillon d'une montre particuliere. Je

ſoi-même ſes bonnes qualités, &c. —— *Gloire* ſignifie ici *vanité, préſomption*. C'eſt dans ce ſens que *Philippe de Commines* a ſouvent employé ce mot. *Il y a de bonnes gens*, dit-il, *qui ont cette gloire, qu'il leur ſemble qu'ils ſuideront des choſes là où ils n'entendent rien*, L. I. ch. 16. Et parlant du Comte de Charolois, devenu Duc de Bourgogne, *Dieu*, dit-il, *le ſouffrit cheoir en cette gloire, & tant lui diminua du ſens qu'il meſpriſoit tout autre conſeil du monde, ſauf de ſien ſeul*. L. I. c. 12. *à la fin*.

m'eſtale entier : C'eſt un *Skeletos*, où d'une veue les veines, les muſcles, les tendons paroiſſent, chaſque piece en ſon ſiege. L'effect de la toux en produiſoit une partie : l'effect de la palleur ou battement de cœur un'autre, & doubteuſement. Ce ne ſont mes geſtes que j'eſcris ; c'eſt moy, c'eſt mon eſſence.

Je tiens qu'il faut eſtre prudent à eſtimer de ſoy, & pareillement conſcientieux à en teſmoigner : ſoit bas, ſoit haut, indifferemment. Si je me ſembloy bon & ſage tout à fait, je l'entonneroy à pleine teſte. De dire moins de ſoy, qu'il n'y en a, c'eſt ſottiſe, non modeſtie : ſe payer de moins, qu'on ne vaut, c'eſt laſcheté & puſillanimité, (18) ſelon Ariſtote. Nulle vertu ne s'ayde de la fauſſeté : & la verité n'eſt jamais matiere d'erreur. De dire de ſoy plus qu'il n'y en a, ce n'eſt pas touſjours preſomption, c'eſt encore ſouvent ſottiſe. Se complaire outre meſure de ce qu'on eſt, en tomber en amour de ſoy indiſcrete, eſt à mon advis la

(18) *Ethic. Nicom.* L. IV. c. 7.

ſubſtance de ce vice. Le ſuprême remede à le guarir, c'eſt faire tout le rebours de ce que ceux icy ordonnent, qui en defendant le parler de ſoy, defendent par conſequent encore plus de penſer à ſoy. L'orgueil giſt en la penſée : la langue n'y peut avoir qu'une bien legere part.

De s'amuſer à ſoy, il leur ſemble que c'eſt ſe plaire en ſoy : de ſe hanter & prattiquer, que c'eſt ſe trop cherir. Mais cet excez naiſt ſeulement en ceux qui ne ſe taſtent que ſuperficiellement, qui ſe voyent apres leurs affaires, qui appellent reſverie & oyſiveté de s'entretenir de ſoy, (19) & s'eſtoffer & baſtir, faire des chaſteaux en Eſpaigne : s'eſtimants choſe tierce & eſtrangere à eux-meſmes. Si quelcun s'enyvre de ſa ſcience, regardant ſous ſoy : qu'il tourne les yeux au deſſus vers les ſiecles paſſez, il baiſſera les cornes, y trouvant tant de milliers d'eſprits, qui le foulent

(19) Ils qui diſent que s'appliquer à ſe polir & à ſe former ſoi-même, c'eſt bâtir des châteaux en Eſpagne.

aux pieds. S'il entre en quelque flateuſe preſomption de ſa vaillance, qu'il ſe ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laiſſent ſi loing derriere eux. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quant & quant en compte, tant d'imparfaittes & foibles qualitez autres qui ſont en luy, & au bout, la nihilité de l'humaine condition.

Parce que Socrates avoit ſeul mordu (20) à certes au precepte de ſon Dieu, *de ſe connoiſtre*, & par ceſt eſtude eſtoit arrivé à ſe meſpriſer, il fut eſtimé ſeul digne du nom de Sage. Qui ſe connoiſtra ainſi, qu'il ſe donne hardiment à connoiſtre par ſa bouche.

(20) *Sincerement, ſerieuſement.* Amyot aime à ſe ſervir de cette expreſſion, *à certes*. *L'homme ſage*, dit-il, *ne va pas au feſtin porter ſon corps comme un vaiſſeau pour le remplir; ains y va en intention d'y paſſer le temps à deviſer à certes, & en jeu.* Plutarque, dans *le Banquet des ſept Sages*, §. 2.

CHAPITRE VII.

Des Recompenſes d'honneur.

CEUX qui eſcrivent la vie d'Auguſte Ceſar, remarquent cecy en ſa diſcipline militaire, que des dons (1) il eſtoit merveilleuſement liberal envers ceux qui le meritoient : mais que des pures recompenſes d'honneur il en eſtoit bien autant eſpargnant. Si eſt-ce qu'il avoit eſté luy-meſme gratifié par ſon oncle, de toutes les récompenſes militaires, avant qu'il euſt jamais eſté à la guerre. C'a eſté une belle invention, & reçeue en la pluſpart des polices du monde, d'eſtablir certaines marques vaines & ſans prix, pour en honorer & recompenſer la vertu : comme ſont les cou-

(1) *Suetone*, dans la Vie d'Auguſte, ch. 25. *Dona militaria aliquanto ſubtiliùs ; phaleras & torques, quidquid auro argentoque conſtaret, quàm vallares ac murales coronas, quæ honore præcellerent, dabat : has quidem parciſſimè, & ſine ambitione.*

ronnes de laurier, de cheſne, de (2) meurte, la forme de certain veſtement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque aſſiette particuliere aux aſſemblées publiques, la prerogative d'aucuns ſurnoms & titres, certaines marques aux armoiries, & choſes ſemblables, dequoy l'uſage a eſté diverſement receu ſelon l'opinion des Nations, & dure encores.

Nous avons pour noſtre part, & pluſieurs de nos voiſins, les Ordres de Chevalerie, qui ne ſont eſtablis qu'à cette fin. C'eſt à la verité une bien bonne & profitable couſtume, de trouver moyens de recognoiſtre la valeur des hommes rares & excellens, & de les contenter & ſatisfaire par des payemens, qui ne chargent aucunement le public, & qui ne couſtent rien au Prince. Et ce qui a eſté tousjours con-

(2) *Meurte*, Myrthus, Nicot. C'eſt un arbriſſeau que nous nommons à préſent, *Myrte*. On l'appelle encore Meurte en Languedoc, & dans pluſieurs autres Provinces de France.

neu par experience ancienne, & que nous avons autrefois auſſi peu voir entre nous, que les gens de qualité avoyent plus de jalouſie de telles recompenſes, que de celles où il y avoit du guain & du profit, cela n'eſt pas ſans raiſon & grande apparence. Si au prix qui doit eſtre ſimplement d'honneur, on y meſle d'autres commoditez, & de la richeſſe, ce meſlange au lieu d'augmenter l'eſtimation, il la ravale, & en retranche.

L'Ordre Sainct Michel, qui a eſté ſi long temps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication d'aucune autre commodité. Cela faiſoit, qu'autrefois il n'y avoit ne charge ny eſtat, quel qu'il fuſt, auquel la Nobleſſe pretendiſt avec tant de deſir & d'affection, qu'elle faiſoit à l'Ordre, ny qualité qui apportaſt plus de reſpect & de grandeur: la vertu embraſſant & aſpirant plus volontiers à une recompenſe purement ſienne, pluſtoſt glorieuſe, qu'utile. Car à la verité

les autres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions. Par des richesses on satisfaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler, & les plus viles offices qu'on reçoive : voire & le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison. Ce n'est pas merveille si la vertu reçoit & desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre & particuliere, toute noble & genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnager & espargnant de cette-cy, que de l'autre ; d'autant que l'honneur, c'est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté, & la vertu mesme.

[a] *Cui malus est nemo, quis bonus esse potest ?*

On ne remarque pas pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soin de la nourriture de ses enfans, d'autant que c'est une action commune,

[a] *A qui nul ne paroit méchant*
Nul ne pourroit paroître juste.
Martial. L. XII. Epig. 32.

quelque juſte qu'elle ſoit : non plus qu'un grand arbre, où la foreſt eſt toute de meſmes. Je ne penſe pas qu'aucun citoyen de Sparte ſe glorifiaſt de ſa vaillance, car c'eſtoit une vertu populaire en leur Nation : & auſſi peu de la fidelité & meſpris des richeſſes. Il n'eſchoit pas de recompenſe à une vertu, pour grande qu'elle ſoit, qui eſt paſſée en couſtume : & ne ſçay (3) avec, ſi nous l'appellerions jamais grande, eſtant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur, n'ont autre prix & eſtimation que cette-là, que peu de gens en jouyſſent, il n'eſt, pour les aneantir, que d'en faire largeſſe. Quand il ſe trouveroit plus d'hommes qu'au temps paſſé, qui meritaſſent noſtre Ordre, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'eſtimation. Et peut ayſement advenir que plus le meritent : car il n'eſt aucune des vertus qui s'eſpande ſi ayſement que la vaillance militaire. Il y en a une autre vraye, parfaicte & philoſophique, dequoy je ne parle point

(3) *Même.*

(& me ſers de ce mot, ſelon noſtre uſage) bien plus grande que cette-cy, & plus pleine : qui eſt une force & aſſeurance de l'ame, meſpriſant egalement toute ſorte de contraires accidents ; équable, uniforme & conſtante, de laquelle la noſtre n'eſt qu'un bien petit rayon. L'uſage, l'inſtitution, l'exemple & la couſtume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'eſtabliſſement de celle, dequoy je parle, & la rendent ayſement vulgaire ; comme il eſt tres-ayſé à voir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles. Et qui nous pourroit joindre à cette heure, & acharner à une entrepriſe commune tout noſtre peuple, nous ferions reſſeurir noſtre ancien nom militaire. Il eſt bien certain, que la recompenſe de l'Ordre ne touchoit pas au temps paſſé ſeulement la vaillance, elle regardoit plus loing. Ce n'a jamais eſté le payement d'un valeureux ſoldat, mais d'un Capitaine fameux. La ſcience d'obeïr ne meritoit pas un loyer ſi honorable : on y requeroit anciennement une expertiſe belli-

que plus universelle, & qui embrassait la pluspart & plus grandes parties d'un homme militaire, [b] *neque enim eadem militares & imperatorie artes sunt*, qui fust encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dy, quand plus de gens en seroyent dignes qu'il ne s'en trouvoit autresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal: & euſt mieux vallu faillir à n'en estrener pas tous ceux, à qui il estoit deu, que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aucun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs: Et ceux d'aujourd'huy qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là, au rang de ceux à qui on fait tort d'espandre indignement & avilir cette marque qui leur estoit particulierement deue.

[b] Car le métier de *Soldat*, & celui de *Général*, ne sont pas la même chose. Tit. Liv. l. XXV, c. 19. où il y a: *Tamquam eædem militares & imperatoriæ artes essent.*

Or de s'attendre, en effaçant & abolissant cette-cy, de pouvoir soudain remettre en crédit, & renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprise propre à une saison si licentieuse & malade, qu'est celle, où nous nous trouvons à present: & en adviendra que la derniere encourra dés sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les reigles de la dispensation de ce nouvel Ordre, auroient besoing d'estre extremement tendues & contraintes, pour luy donner authorité: & cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte & reiglée. Outre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, & du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, & difference de cette vertu aux autres: mais Plutarque estant souvent retombé sur ce propos, je me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dit. Cecy est digne d'estre considere,

que noſtre Nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme ſon nom montre, qui vient de *valeur* : & qu'à noſtre uſage, quand nous diſons un homme qui *vaut beaucoup*, ou un *homme de bien*, au ſtile de noſtre Cour, & de noſtre Nobleſſe, ce n'eſt à dire autre choſe qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la Romaine. Car la generale appellation de Vertu prend chez eux etymologie de la force. La forme propre, & ſeule, & eſſencielle, de Nobleſſe en France, c'eſt la vacation militaire. Il eſt vray-ſemblable que la premiere vertu qui ſe ſoit faict paroiſtre entre les hommes, & qui a donné advantage aux uns ſur les autres, ç'a eſté cette-cy : par laquelle les plus forts & courageux ſe ſont rendus maiſtres des plus foibles, & ont acquis rang & reputation particuliere ; d'où lui eſt demeuré cet honneur & dignité de langage : ou bien que ces Nations eſtants tres-belliqueuſes, ont donné le prix à celle des vertus, qui leur eſtoit plus familiere, & le plus digne tiltre. Toute

ainſi que noſtre paſſion, & cette fievreuſe ſollicitude que nous avons de la chaſteté des femmes, fait auſſi qu'*une bonne femme*, *une femme de bien*, & *femme d'honneur & de vertu*, ce ne ſoit en effect à dire autre choſe pour nous, qu'*une femme chaſte* : comme ſi pour les obliger à ce devoir, nous mettions à nonchaloir tous les autres, & leur laſchions la bride à toute autre faute, pour entrer en compoſition de leur faire quitter cette-cy.

CHAPITRE VIII.

*De l'affection des Peres aux Enfants : à Madame d'*Eſtiſſac.

MADAME, ſi l'eſtrangeté ne me ſauve, & la nouvelleté, qui ont accouſtumé de donner prix aux choſes, je ne ſors jamais à mon honneur de cette ſotte entreprinſe : mais elle eſt ſi fantaſtique, & a un viſage ſi eſloigné de l'uſage commun, que cela luy pourra donner paſſage. C'eſt une humeur melancolique, & une humeur par conſequent tres-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la ſolitude, en laquelle il y a quelques années que je m'eſtoy jetté, qui m'a mis premierement en teſte cette reſverie de me meſler d'eſcrire. Et puis me trouvant entierement deſpourveu & vuide de toute autre matiere, je me ſuis preſenté moy-meſmes à moy pour argument & pour ſubject. C'eſt le ſeul Livre au monde de

ſon eſpece, & d'un deſſein farouſche & extravaguant. Il n'y a rien auſſi en cette beſoigne digne d'eſtre remarqué que cette bizarrerie : car à un ſubject ſi vain & ſi vil, le meilleur ouvrier du monde n'euſt ſceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, Madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en euſſe oublié un traict d'importance ſi je n'y euſſe repreſenté l'honneur, que j'ay touſjours rendu à vos merites. Et l'ay voulu dire ſignamment à la teſte de ce Chapitre, d'autant que parmy vos autres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montrée à vos enfans, tient l'un des premiers rangs. Qui ſçaura l'aage auquel Monſieur d'Eſtiſſac voſtre mari vous laiſſa vevfve ; les grands & honorables partis, qui vous ont eſté offerts, autant qu'à Dame de France de voſtre condition ; la conſtance & fermeté dequoy vous avez ſouſtenu tant d'années, & au travers de tant d'eſpineuſes difficultez, la charge & conduite de leurs affaires, qui vous ont agitée par tous les coins de France, & vous

tiennent encores assiegée ; l'heureux acheminement que vous y avez donné, par vostre seule prudence ou bonne fortune : il dira aysement avec moy, que nous n'avons poinct d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus expres que le vostre. Je loue Dieu, Madame, quelle aye esté si bien employée : car les bonnes esperances que donne de soy Monsieur d'Estissac votre fils, asseurent assez que quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance & reconnoissance d'un tres-bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extrémes offices qu'il a receus de vous en si grand nombre, je veux, si ces escrits viennent un jour à lui tomber en main, lors que je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moy ce tesmoignage en toute verité : qui luy sera encore plus vifvement tesmoigné par les bons effects, dequoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est Gentilhomme en France, qui doive plus à sa mere qu'il fait, & qu'il ne peut don-

ner à l'advenir plus certaine preuve de ſa bonté, & de ſa vertu, qu'en vous reconnoiſſant pour telle.

S'il y a quelque Loy vrayement naturelle, c'eſt-à-dire quelque inſtinct, qui ſe voye univerſellement & perpetuellement empreinct aux beſtes & en nous (ce qui n'eſt pas ſans controverſe) je puis dire à mon advis, qu'apres le ſoin que chaſque animal a de ſa conſervation, & de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à ſon engeance, tient le ſecond lieu en ce rang. Et parce que nature ſemble nous l'avoir recommandée, regardant à eſtendre & faire aller avant, les pieces ſucceſſives de cette ſienne machine: ce n'eſt pas merveille, ſi à reculons des enfans aux peres, elle n'eſt pas ſi grande. Joint cette autre conſideration (1) Ariſtotelique, que celuy qui bien faict à quelcun, l'aime mieux, qu'il n'en eſt aimé; & celuy à qui il eſt deu, aime mieux, que celuy qui doibt; & tout ouvrier aime mieux ſon ouvrage, qu'il n'en ſe-

(1) *Ariſtot.* Eth. ad Nicom. L. IX. c. 7.

roit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous (2) avons cher, estre ; & estre consiste en mouvement & action. Parquoy chascun est aucunement en son ouvrage. Qui bien faict, exerce une action belle & honneste : qui reçoit, l'exerce utile seulement. Or l'utile est beaucoup moins aimable que l'honneste. L'honneste est stable & permanent, fournissant à celuy qui l'a faict, une gratification constante. L'utile se perd & eschappe facilement, & n'en est la memoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté. Et donner, est de plus de coust que le prendre.

Puis qu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, afin que comme les bestes nous ne fussions pas servilement assubjectis aux Loix communes, ains que nous nous y appliquassions par jugement & liberté volontaire : nous devons bien prester un

(2) Nous regardons l'être comme une chose précieuse.

peu à la ſimple authorité de nature : mais non pas nous laiſſer tyranniquement emporter à elle : la ſeule raiſon doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay de ma part le gouſt eſtrangement mouſſe à ces propenſions, qui ſont produites en nous ſans l'ordonnance & entremiſe de noſtre jugement. Comme ſur ce ſubject, duquel je parle, je ne puis recevoir cette paſſion, dequoy on embraſſe les enfans à peine encore nez, n'ayant ny mouvement en l'ame, ny forme recognoiſſable au corps, par où ils ſe puiſſent rendre aimables, & ne les ay pas ſouffert volontiers nourrir pres de moy.

Une vraye affection & bien reiglée, devroit naiſtre & s'augmenter avec la cognoiſſance qu'ils nous donnent d'eux; & lors, s'ils le valent, la propenſion naturelle marchant quant & quant la raiſon, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; & en juger de meſme, s'ils ſont autres: nous rendants touſjours à la raiſon, nonobſtant la force naturelle. Il en va fort ſouvent au rebours:

& le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignemens, jeux & niaiseries pueriles de nos enfans, que nous ne faisons apres, de leurs actions toutes formées : comme si nous les avions aymez pour nostre passe-temps, comme des guenons, non comme des hommes. Et tel fournit bien liberalement de jouëts à leur enfance, qui se trouve resserré à la moindre despense qu'il leur faut estants en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les voir paroistre & jouyr du monde, quand nous sommes (s) à mesme de le quitter, nous rende plus espargnants & restraints envers eux. Il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir. Et si nous avons à craindre cela, puis que l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre, ny vivre, qu'aux despens de nostre estre & de nostre vie, nous ne devions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moy, je treuve que c'est

(s) *Sur le point de le quitter.*

cruauté & injuſtice de ne les recevoir au partage & ſocieté de nos biens, & compagnons en l'intelligence de nos affaires domeſtiques, quand ils en ſont capables; & de ne retrancher & reſſerrer nos commoditez pour pourvoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effect. C'eſt injuſtice de voir qu'un pere vieil, craſſé, & demy-mort, jouyſſe ſeul à un coing du foyer, des biens qui ſuffiroient à l'advancement & entretien de pluſieurs enfants; & qu'il les laiſſe cependant, par faute de moyen, perdre leurs meilleures années, ſans ſe pouſſer au ſervice public, & cognoiſſance des hommes.

On les jecte au deſeſpoir de chercher par quelque voye, pour injuſte qu'elle ſoit, à pourvoir à leur beſoing. Comme j'ay veu de mon tems, pluſieurs jeunes hommes de bonne maiſon, ſi addonnez au larcin, que nulle correction ne les en pouvoit deſtourner. J'en cognois un bien apparenté, à qui par la priere d'un ſien frere tres-honneſte & brave Gentil-homme, je parlay une

fois pour cet effect. Il me respondit & confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett'ordure, par la rigueur & avarice de son pere ; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surpris en larrecin des bagues d'une Dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avois ouy faire d'un autre Gentil-homme, si faict & façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que venant apres à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner (4) cette trafique, il ne se pouvoit garder pourtant s'il passoit pres d'une boutique, où il y eust chose, dequoy il eust besoing, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer apres. Et en ay veu plusieurs si dressez & duitz à cela, que parmy leurs com-

(4) *Trafique*, féminin dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave & dans celui de *Nicot*. Nous disons aujourd'hui *ce trafic*, comme on a mis dans les dernieres Editions de Montagne.

pagnons

pagnons meſmes, ils deſrobboient ordinairement des choſes qu'ils vouloient rendre. Je ſuis Gaſcon, & ſi n'eſt vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion, que je ne l'accuſe par diſcours : Seulement par deſir, je ne fouſtraits rien à perſonne. Ce quartier en eſt à la verité un peu plus deſcrié que les autres de la Françoiſe Nation. Si eſt-ce que nous avons veu de noſtre temps à diverſes fois, entre les mains de la Juſtice, des hommes de maiſon, d'autres contrées, convaincus de pluſieurs horribles voleries. Je crains que de cette deſbauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres.

Et ſi on me reſpond ce que fit un jour un Seigneur de bon entendement, qu'il faiſoit eſpargne des richeſſes, non pour en tirer autre fruict & uſage, que pour ſe faire honorer & rechercher aux ſiens; & que l'aage lui ayant oſté toutes autres forces, c'eſtoit le ſeul remede qui luy reſtoit pour ſe maintenir en authorité en ſa famille, & pour éviter qu'il ne vinſt à meſpris & deſdain à tout le

monde (de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon (5) Aristote, est promotrice d'avarice) cela est quelque chose: mais c'est la medecine à un mal, duquel on devoit eviter la naissance.

Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants, que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection: il faut se rendre respectable par sa vertu, & par sa suffisance, & aymable par sa bonté & douceur de ses mœurs. Les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leurs prix: & les os & reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect & reverence. Nulle vieillesse peut estre si caducque & si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable; & notamment à ses enfants, desquels il faut avoir reiglé l'ame à leur

(5) Aucun jeune qui [illegible] ἀκολασίας ποιητικὸν ἡλικία. Nicom. L. IV. ch. 3. p. 46. B.

devoir par raiſon, non par neceſſité & par le beſoing, ny par rudeſſe & par force :

[a] *Et errat longè, meâ quidem ſententiâ, Qui imperium credat eſſe gravius aut ſtabiluis Vi quod ſit, quàm illud quod amicitiâ adjungitur.*

J'accuſe toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dreſſe pour l'honneur, & la liberté. Il y a je ne ſçay quoy de ſeryile en la rigueur, & en la contrainćte : & tiens que ce qui ne ſe peut faire par la raiſon, & par prudence, & addreſſe, ne ſe fait jamais par la force. On m'a ainſi eſlevé : ils diſent qu'en tout mon premier aage, je n'ay taſté des verges qu'à deux coups, & bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eu : Ils me meurent tous en nourrice : mais Leonor, une ſeule fille qui eſt eſchappée à cette infortune, a attaint ſix ans & plus, ſans

[a] Et celui-là ſe trompe fort, à mon avis, qui s'imagine pouvoir mieux établir ſon autorité par la violence que par l'amour. *Terent.* Adelph. Act. I. ſc. 1. *vſ.* 39.

qu'on ait employé à ſa conduicte, & pour le chaſtiement de ſes fautes puerriles (l'indulgence de ſa mere s'y appliquant ayſément) autre choſe que parolles, & bien douces: Et quand mon deſir y ſeroit fruſtré, il eſt aſſez d'autres cauſes auſquelles nous prendre, ſans entrer en reproche avec ma diſcipline, que je ſçay eſtre juſte & naturelle. J'euſſe eſté beaucoup plus religieux encores en cela envers des maſles, moins naiz à ſervir, & de condition plus libre: j'euſſe aymé à leur groſſir le cœur d'ingenuité & de franchiſe. Je n'ay veu autre effect aux verges, ſi non de rendre les ames plus laſches, ou plus malitieuſement opiniaſtres.

Voulons-nous eſtre aymez de nos enfants? Leur voulons-nous oſter l'occaſion de ſouhaiter noſtre mort? (combien que nulle occaſion d'un ſi horrible ſouhait, ne peut eſtre ny juſte ny excuſable, [b] *nullum ſcelus rationem*

[b] Car nul crime n'eſt fondé en raiſon. *Ex Orat. Scipionis Africani apud Liv. Liv. Lib. XXVIII. c. 28.*

habet) accommodons leur vie raiſonnablement, de ce qui eſt en noſtre puiſſance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier ſi jeunes que noſtre aage vienne quaſi à ſe confondre avec le leur: Car cet inconvenient nous jette à pluſieurs grandes difficultez. Je dy ſpecialement à la Nobleſſe, qui eſt d'une condition oyſive, & qui ne vit, comme on dit, que de ſes rentes: car ailleurs, où la vie eſt queſtuaire, la pluralité & compagnie des enfans, c'eſt un agencement de meſnage, ce ſont autant de nouveaux outils & inſtruments à s'enrichir.

Je me mariay à trente-trois ans, & loüe l'opinion de (6) trente cinq, qu'on dit eſtre d'Ariſtote. Platon (7) ne veut pas que l'on ſe marie avant les trente: mais il a raiſon de ſe mocquer de ceux qui font les œuvres de mariage après cinquante-cinq: & condamne leur en-

(6) C'eſt *trente-ſept* & non pas *trente-cinq*. τὰς δὲ γαμικὰς τριάκοντα, ἢ μικρῷ. Politic. L. VII. c. 16.

(7) C'eſt à la fin du VI. L. *de Rep.* où il dit: *depuis 30. juſqu'à 35.*

geance indigne d'aliment & de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes: qui jeune, respondit à sa mere le pressant de se marier, (8) *qu'il n'estoit pas temps*: & devenu sur l'aage, *qu'il n'estoit plus temps*. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche (9) d'avoir eu accointance de femme, avant l'aage de vingt ans: & recommandoient singulierement aux hommes, qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en l'aage leur pucellage, d'autant que les courages s'amolliſſent & divertiſſent par l'accouplage des femmes.

[c] Mà hor congiunto a giovinetta ſpoſa.

(8) *Diogene Laërce*, dans la Vie de Thalès, L. I. Segm. 26.

(9) Ce que Montagne attribue ici aux Gaulois, Cesar le dit expressément des Germains, *de Bello Gallico*, L. VI. „ Qui diutiſſimè impuberes permanſerunt, maximam inter ſuos ferunt laudem: hoc alii ſtaturam, alii hoc vires, nervoſque confirmari putant: intra annum vero vicesimum fœminæ notitiam habuiſſe, in turpiſſimis habent rebus.

[c] Mais alors uni à une jeune épouſe, &

E lieto homai de figli, era invilito
Ne gli affetti di padre, e di marito.

Muleasſes Roy de Thunes, celuy que l'Empereur Charles cinquieſme remit en ſes Eſtats, reprochoit la memoire de Mahomet ſon pere, de ſa hantiſe avec les femmes, l'appellant (10) brode, effeminé, engendreur d'enfants. L'hiſtoire Grecque remarque de Iceus Tarentin, de Criſſo, d'Aſtyllus, de Diopompus, & d'autres, (11) que pour maintenir leurs corps fermes au ſervice de la

tout joyeux de ſe voir des enfans, les affections de pere & de mari lui avoient amolli le cœur. *Torq. Taſſo*, Gieruſal. liberata, *Canto X. ſtanza 29.*

(10) *Lache, effeminé*: Cotgrave, dans ſon Dictionnaire François & Anglois. Si je ne me trompe, *brode* pris en ce ſens, eſt un terme purement Gaſcon.

(11) *Plato*, de Legibus, L. VIII. pag. 647. Ἐφ' ὧν ἐν τοῖς τῶν Ταραντίνων Ἴκκων ἄλλοι τε πολλοὶ ὠλιγώρησαν τῶν αὑτῶν σωμάτων, καὶ δὴ καὶ λέγεται, ὅτι καὶ πρὸς παλλακὰς γυναῖκας ἐλθὼν, ἀπὸ τοῦ παιδὸς, ἐν ταῖς τῶν ἀγώνων ἡμέραις· ἢ δὲ ἡ Κρίσσαιος, καὶ Ἄστυλλος, καὶ Διόπομπος, καὶ ἄλλοι πολλοὶ, καὶ ἀθλητὰς ἀγαθοὶ λόγου ἄξιοι. —— Dans toutes les Edition de Montagne que j'ai pû conſulter, ſans excepter la Traduction Angloiſe, j'ai trouvé *Jecus Tarentin*, au lieu d'*Iceus Tarentin*.

courſe des jeux Olympiques, (12) de la Palæſtrine & tels exercices, ils ſe privverent, autant que leur dura ce ſoing, de toute ſorte d'acte Venerien. En certaine contrée des Indes Eſpagnolles, on ne permettoit aux hommes de ſe marier, qu'apres quarante ans, & ſi le permettoit-on aux filles à dix ans. Un Gentil-homme, qui a trente cinq ans, il n'eſt pas temps qu'il face place à ſon fils qui en a vingt : il eſt luy meſme au train de paroiſtre & aux voyages des guerres, & en la Cour de ſon Prince : il a beſoing de ſes pieces; & en doit

(12) C'eſt-à-dire, *de la Lutte*. —— *Paleſtrine* & *Paleſtre* qu'on a mis dans les plus nouvelles Editions de Montagne, ſont également hors d'uſage aujourd'hui. J'avois cru que *Paleſtrine* qui ſe trouve dans les plus anciennes Editions étoit une faute d'impreſſion : mais *Brantome*, contemporain de Montagne, m'a appris que *Paleſtrine* étoit en uſage de ſon temps : car parlant de deux Capitaines de Piedmont, qui avoient été vigoureuſement rembarrés à coups d'épée par deux jeunes Pages qu'ils avoient inſultés fort mal à propos, il dit que ces jeunes gens les *eſcrillerent très-bien, & que les autres oublierent la leur* Paleſtrine *Piedmontoiſe*. Vies des Hommes Illuſtres, Tom. II. p. 301. à l'article du MARESCHAL DE BRISSAC.

certainement faire part, mais telle part, qu'il ne s'oublie pas pour autruy. Et à celuy-là peut ſervir juſtement cette reſponce que les peres ont ordinairement en la bouche : *Je ne me veux pas deſpouiller devant que de m'aller coucher.*

Mais un pere atteré d'années & de maux, privé par ſa foibleſſe & faute de ſanté, de la commune ſocieté des hommes, il ſe faict tort, & aux ſiens, de couver inutilement un grand tas de richeſſes. Il eſt aſſez en eſtat, s'il eſt ſage, pour avoir deſir de ſe deſpouiller pour ſe coucher, non pas juſques à la chemiſe, mais juſques à une robbe de nuict bien chaude: le reſte des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doit en eſtrener volontiers ceux, à qui par ordonnance naturelle cela doit appartenir. C'eſt raiſon qu'il leur en laiſſe l'uſage, puis que nature l'en prive : autrement ſans doute il y a de la malice & de l'envie. La plus belle des actions de l'Empereur Charles cinquieſme fut celle-là, à l'imitation d'aucuns anciens de ſon qualibre, d'avoir ſceu recognoiſtre que

la raiſon nous commande aſſez de nous deſpouiller, quand nos robbes nous chargent & empeſchent, & de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il reſigna ſes moyens, grandeur & puiſſance à ſon fils, lors qu'il ſentit defaillir en ſoy la fermeté & la force pour conduire les affaires, avec la gloire qu'il y avoit acquiſe.

[d] *Solve ſenescentem maturè ſanus equum, ne Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.*

Cette faute, de ne ſe ſçavoir recognoiſtre de bonne heure, & ne ſentir l'impuiſſance & extreme alteration que l'aage apporte naturellement & au corps & à l'ame, (13) qui à mon opinion eſt eſgale, ſi l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde.

[d] Des que ton cheval commence à vieillir, laiſſe-le en repos, ſi tu es ſage, de peur que venant à battre du flanc au milieu de la carriere, il ne faſſe rire tout le monde. *Horat. l. 1. Epiſt. 1. vſ. 8, 9.*

(13) *C'eſt à dire*, laquelle alteration affecte également, à mon avis, le corps & l'ame, ſi tant eſt que l'ame n'y ſoit la moitié plus ſujette que le corps, &c.

J'ay veu de mon temps & cognu familierement, des perſonnages de grande authorité, qu'il eſtoit bien ayſé à voir, eſtre merveilleuſement deſcheus de cette ancienne ſuffiſance, que je cognoiſſois par la reputation qu'ils en avoient acquiſe en leurs meilleurs ans. Je les euſſe pour leur honneur volontiers ſouhaitez retirez en leur maiſon à leur ayſe, & deſchargez des occupations publiques & guerrieres, qui n'eſtoient plus pour leurs eſpaules. J'ay autresfois eſté privé en la maiſon d'un Gentilhomme veuf & for vieil, d'un viellieſſe toutesfois aſſez verte. Cettuy-cy avoit pluſieurs filles à marier, & un fils desja en aage de paroiſtre, cela chargeoit la maiſon de pluſieurs deſpenſes & viſites eſtrangeres, à quoy il prenoit peu de plaiſir, non ſeulement pour le ſoing de l'eſpargne, mais encore plus, pour avoir, à cauſe de l'aage, pris une forme de vie fort eſloignée de la noſtre. Je luy dy un jour un peu hardiment, comme j'ay accouſtumé, qu'il luy ſieroit mieux de nous faire place, & de laiſſer à ſon

fils ſa maiſon principale, (car il n'avoit que celle-là de bien logée & accommodée) & ſe retirer en une ſienne terre voiſine, où perſonne n'apporteroit incommodité à ſon repos; puis qu'il ne pouvoit autrement eviter noſtre importunité, veu la condition de ſes enfans. Il m'en creut depuis, & s'en trouva bien. Ce n'eſt pas à dire qu'on leur donne, par telle voye d'obligation, de laquelle ou ne ſe puiſſe plus deſdire: je leur lairrois, moy qui ſuis à meſme de jouer ce rolle, la jouyſſance de ma maiſon & de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoyent occaſion: je leur en lairrois l'uſage, parce qu'il ne me ſeroit plus commode: Et de l'authorité des affaires en gros, je m'en reſerverois autant qu'il me plairoit. Ayant tousjours jugé que ce doit eſtre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy-meſme ſes enfans en train du gouvernement de ſes affaires, & de pouvoir pendant ſa vie contreroller leurs deportemens: leur fourniſſant d'inſtruction & d'advis ſuyvant

l'experience qu'il en a, & d'acheminer luy-meſme l'ancien honneur & ordre de ſa maiſon en la main de ſes ſucceſſeurs, & ſe reſpondre par là, des eſperances qu'il peut prendre de leur conduicte à venir. Et pour cet effect, je ne voudrois pas fuir leur compagnie; je voudrois les eſclairer de pres, & jouyr ſelon la condition de mon aage, de leur allegreſſe, & de leurs feſtes. Si je ne vivoy parmy eux (comme je ne pourroy ſans offenſer leur aſſemblée par le chagrin de mon aage, & l'obligation de mes maladies, & ſans contraindre auſſi & forcer les reigles & façons de vivre que j'auroy lors) je voudroy au moins vivre pres d'eux en un quartier de ma maiſon, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vy il y a quelques années, un Doyen de S. Hilaire de Poictiers, rendu à telle ſolitude par l'incommodité de ſa melancholie, que lorſque j'entray en ſa chambre, il y avoit vingt deux ans, qu'il n'en eſtoit ſorty un ſeul pas; & ſi avoit toutes ſes actions libres &

ayſées, ſauf un reume qui luy tomboit ſur l'eſtomach. A peine une fois la ſepmaine, vouloit-il permettre qu'aucun entraſt pour le voir. Il ſe tenoit touſjours enfermé par le dedans de ſa chambre ſeul, ſauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faiſoit qu'entrer & ſortir. Son occupation eſtoit ſe promener, & lire quelque Livre (car il cognoiſſoit aucunement les lettres) obſtiné au demeurant de mourir en cette deſmarche, comme il fit bientoſt après. J'eſſayeroy par une douce converſation, de nourrir en mes enfants une vive amitié & bien-vueillance non feinte en mon endroict: ce qu'on gaigne ayſément envers des natures bien nées: car ſi ce ſont beſtes furieuſes, comme noſtre ſiecle en produit à miliers, il les faut hayr & fuyr pour telles.

Je veux mal à cette couſtume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, & leur enjoindre un'eſtrangere, comme plus reverentiale, (14) Nature

(14) Comme ſi la nature n'avoit pas aſſez bien

n'ayant volontiers pas ſuffiſamment pourveu à nôſtre authorité. Nous appellons Dieu tout-puiſſant, *Pere*, & deſdaignons que nos enfants nous en appellent. J'ay reformé (15) cett'erreur en ma famille.

C'eſt auſſi folie & injuſtice de priver les enfants qui ſont en aage, de la familiarité des peres, & vouloir maintenir en leur endroit une morgue auſtere & deſdaigneuſe, eſperant par là, les tenir en crainte & obeïſſance. Car c'eſt une farce tres-inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, & qui pis eſt, ridicules. Ils ont la jeuneſſe & les forces en la main, & par conſéquent le vent & la faveur du monde, & reçoivent avecques mocquerie, ces mines fieres & tyranniques d'un homme qui n'a

pourveu à l'établiſſement de notre autorité.

(15) Le bon Roi HENRI IV. la réforma auſſi dans ſa famille : *car il ne vouloit pas*, dit Pereſixe, *que ſes enfans l'appellaſſent*, Monſieur : *nom qui ſemble rendre les enfans étrangers à leur pere, & qui marque la ſervitude & la ſujettion : mais qu'ils l'appellaſſent* Papa, *nom de tendreſſe & d'amour*. Hiſtoire de Henri le Grand. p. 503.

plus de ſang, ny au cœur, ny aux veines, vrais eſpouvantails de cheneviere. Quand je pourroy me faire craindre, j'aymeroy encore mieux me faire aymer.

Il y a tant de ſortes de deffauts en la vieilleſſe, tant d'impuiſſance : elle eſt ſi propre au meſpris, que le meilleur acqueſt qu'elle puiſſe faire, c'eſt l'affection & amour des ſiens : le commandement & la crainte, ce ne ſont plus ſes armes. J'en ay veu quelqu'un duquel la jeuneſſe avoit eſté tres-imperieuſe, quand c'eſt venu ſur l'aage, quoy qu'il le paſſe ſainement ce qu'il ſe peut, il frappe, il mord, il jure, le plus tempeſtatif maiſtre de France ; il ſe ronge de ſoing & de vigilance ; tout cela n'eſt qu'un baſtelage, auquel la famille meſme complotte : du grenier, du celier, voire & de ſa bource, d'autres ont la meilleure part de l'uſage ; cependant qu'il en a les clefs en ſa gibbeſſiere, plus cherement que ſes yeux. Cependant qu'il ſe contente de l'eſpargne & chicheté de ſa table, tout eſt en deſbauche

en divers reduits de ſa maiſon, en jeu, & en deſpence, & en l'entretien des comptes de ſa vaine cholere & prouvoyance. Chaſcun eſt en ſentinelle contre luy. Si par fortune quelque chetif ſerviteur (16) s'y addonne, ſoudain il luy eſt mis en ſoupçon : qualité à laquelle la vieilleſſe mord ſi volontiers de ſoy-meſme. Quantes fois s'eſt-il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux ſiens, exacte obeïſſance & reverence, qu'il en recevoit ; combien il voyoit clair en ſes affaires?

[e] *Ille ſolus neſcit omnia.*

Je ne ſçache homme qui peut apporter plus de parties & naturelles & acquiſes, propres à conſerver la maiſtriſe, qu'il faict ; & ſi en eſt deſcheu comme un enfant. Partant l'ay-je choiſi parmy pluſieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire. Ce ſeroit matiere à une queſtion ſcholaſtique, s'il

(16) *S'attache à lui.*

[e] Et cependant lui ſeul ignore tout ce qu'on fait chez lui. *Terent.* Adelph. Act. IV. ſc. 2. *vſ.* 9.

eſt ainſi mieux, ou autrement. En preſence, toutes choſes luy cedent. Et laiſſe-on ce vain cours à ſon authorité, qu'on ne luy reſiſte jamais. On le croit, on le craint, on le reſpecte tout ſon ſaoul. Donne-il congé à un valet? il plie ſon pacquet, le voila party: mais hors de devant luy ſeulement. Les pas de la vieilleſſe ſont ſi lents, les ſens ſi troubles, qu'il vivra & fera ſon office en meſme maiſon, un an, ſans eſtre apperceu. Et quand la ſaiſon en eſt, on faict venir des lettres lointaines, piteuſes, ſuppliantes, pleines de promeſſe de mieux faire, par où on le remet en grace. Monſieur fait-il quelque marché ou quelque depeſche, qui deſplaiſe? on la ſupprime: forgeant tantoſt apres aſſez de cauſes, pour excuſer la faute d'execution ou de reponſe. Nulles lettres eſtrangeres ne lui eſtants premierement apportées, il ne void que celles qui ſemblent commodes à ſa ſcience. Si par cas d'adventure il les ſaiſit, ayant en couſtume de ſe repoſer ſur certaine perſonne, de les luy lire, on

y trouve ſur le champ ce qu'on veut: & faict-on à tous coups que tel luy demande pardon, qui l'injurie par ſa lettre. Il ne void enfin affaires, que par une image diſpoſée & deſſeignée & ſatisfactoire le plus qu'on peut, pour n'eſveiller ſon chagrin & ſon courroux. J'ay veu ſous des figures differentes, aſſez d'œconomies longues, conſtantes, de tout pareil effect.

Il eſt tousjours (17) proclive aux femmes de diſconvenir à leurs maris. Elles ſaiſiſſent à deux mains toutes couvertures de leur contrafter: la premiere excuſe leur ſert de pleniere juſtification. J'en ay veu, qui deſrobboit gros à ſon mary, pour, diſoit-elle à ſon Confeſſeur, faire ſes aulmoſnes plus graſſes. Fiez-vous à cette religieuſe diſpenſation. Nul maniement leur ſemble avoir aſſez

(17) *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.* —— Ce que je dis là n'eſt pas pour approuver, mais ſeulement pour expliquer la penſée de Montagne : car peut-être ai-je autant vu de maris qui contrarient fortement leurs femmes, que de femmes qui aiment à contrarier leurs maris.

de dignité, s'il vient de la conceſſion du mary. Il faut qu'elles l'uſurpent ou finement, ou fierement, & tousjours injurieuſement, pour luy donner de la grace & de l'authorité. Comme en mon propos, quand c'eſt contre un pauvre vieillard, pour des enfants, lors empoignent-elles ce tiltre, & en ſervent leur paſſion, avec gloire: & comme en un commun ſervage, (18) monopolent facilement contre ſa domination & gouvernement. Si ce ſont maſles, grands & fleuriſſans, ils ſubornent auſſi incontinent ou par force, ou par faveur, & maiſtre d'Hoſtel & Receveur, & tout le reſte.

Ceux qui n'ont ny femme ny fils, tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement auſſi & indignement. Le vieil Caton diſoit en ſon tems, qu'*autant de valets, autant d'ennemis*. Voyez ſi ſelon la diſtance de la pureté de ſon ſiecle au noſtre, il ne nous a pas voulu advertir, que femme, fils, & valet, autant d'ennemis à nous.

(18) *Complottent.*

Bien ſert à la decrepitude nous fournir le doux benefice d'inappercevance & d'ignorance, & facilité à nous laiſſer tromper. Si nous y mordions, que ſeroit-ce de nous-meſmes en ce temps, où les Juges qui ont à decider nos controverſes, ſont communement partiſans de l'enfance & intereſſez? Au cas que cette pipperie m'eſchappe à voir, aumoins ne m'eſchappe-il pas, à voir que je ſuis tres-pippable. Et aura-on jamais aſſez dit, de quel prix eſt un amy, à comparaiſon de ces liaiſons civiles? L'image meſme, que j'en voy aux beſtes, ſi pure: avec quelle religion je la reſpecte! Si les autres me pippent, aumoins ne me pippé-je pas moy-meſme à m'eſtimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle (19) pour me rendre. Je me ſauve de telles traiſons en mon propre giron, non par une inquiete & tumultuaire curioſité, mais par diverſion plus, & reſolution. Quand j'oy reciter l'eſtat de quel-

(19) C'eſt-à-dire, *pour me rendre capable d'en* [illegible] *pieges.*

qu'un, je ne m'amuſe pas à luy : je tourne incontinent les yeux à moy, voir comment j'en ſuis. Tout ce qui le touche me regarde. Son accident m'advertit & m'eſveille de ce coſté-là. Tous les jours & à toutes heures, nous diſons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, ſi nous ſçavions replier auſſi bien qu'eſtendre noſtre conſideration. Et pluſieurs Autheurs bleſſent en cette maniere la protection de leur cauſe, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, & lanceant à leurs ennemis des traits, propres à leur eſtre relancez plus avantageuſement.

Feu M. le Mareſchal de Monluc, ayant perdu ſon fils, qui mourut en l'Iſle de Maderes, brave Gentil-homme à la verité & de grande eſperance, me faiſoit fort valoir entre ſes autres regrets, le deſplaiſir & creve-cœur qu'il ſentoit de ne s'eſtre jamais communiqué à luy : & ſur cette humeur d'une gravité & grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouſter & bien

cognoiſtre ſon fils ; & auſſi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, & le digne jugement qu'il faiſoit de ſa vertu. » Et ce pauvre garçon, *diſoit-*» *il*, n'a rien veu de moy qu'une con-» tenance refroignée & pleine de meſ-» pris ; & a emporté cette creance, que » je n'ay ſceu ny l'aimer ny l'eſtimer ſe-» lon ſon merite. A qui gardoy-je à » deſcouvrir cette ſinguliere affection » que je luy portoy dans mon ame ? » eſtoit-ce pas luy qui en devoit avoir » tout le plaiſir & toute l'obligation ? » Je me ſuis contraint & gehenné pour » maintenir ce vain maſque : & y ay » perdu le plaiſir de ſa converſation, » & ſa volonté quant & quant, qu'il » ne me peut avoir portée autre que » bien froide, n'ayant jamais receu de » moy que rudeſſe, ny ſenti qu'une fa-» con tyranique. » Je trouve que cette plainte eſtoit bien priſe & raiſonnable : » Car comme je ſçay par une trop cer-» taine experience, il n'eſt aucune ſi dou-ce conſolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la ſcience,

de n'avoir rien oublié à leur dire, & d'avoir eu avec eux une parfaite & entiere communication. (20) O mon amy! En vaux-je mieux d'en avoir le gouſt, ou ſi j'en vaux moins? j'en vaux certainement bien mieux. Son regret me conſole & m'honore. Eſt-ce pas un pieux & plaiſant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obſeques? Eſt-il jouyſſance qui vaille cette privation? Je m'ouvre aux miens tant que je puis, & leur ſignifie très-volontiers l'eſtat de ma volonté, & de mon jugement envers eux, comme envers un chacun: je me haſte de me produire, & de me preſenter: car je ne veux pas qu'on s'y meſconte, à quelque part que ce ſoit. Entre autres couſtumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dit Ceſar (21), cette-cy en eſtoit

(20) Cette apoſtrophe s'addreſſe à ſon ami *la Boëtie*, comme il paroît clairement par *le Diſcours ſur la mort*, écrit & publié par Montagne lui-même, & que vous trouverez à la fin de cette Edition des ESSAIS.

(21) *De Bello Gallico*, Lib. VI. Suos liberos nisi cum adoleverint, ut munus militiæ ſuſtinere

l'une,

l'une, que les enfants ne se presentoyent aux peres, ny s'osoyent trouver en public en leur compagnie, que lors qu'ils commençoyent à porter les armes ; comme s'ils vouloyent dire que lors il estoit aussi saison, que les peres les receussent en leur familiarité & accointance.

J'ay veu encore une autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils devoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore apres eux, à leurs femmes cette mesme authorité sur tous leurs biens, & loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cognu tel Seigneur des premiers Officiers de nostre Couronne, ayant par esperance de droit à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui en mort necessiteux & accablé de debets, aagé de plus de cinquante ans,

ve possint, palam ad se adire petiuntur : filiumque in puerilitate in publico, in conspectu patris assistere, turpe ducunt.

ſa mere en ſon extreme decrepitude, jouyſſant encore de tous ſes biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de ſa part veſcu pres de quatre vingts ans. Cela ne me ſemble aucunement raiſonnable.

Pourtant trouve-je peu d'advancement à un homme de qui les affaires ſe portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'eſt point de debte eſtrangere qui apporte plus de ruyne aux maiſons: mes predeceſſeurs ont communement fuyvi ce conſeil bien à propos, & moy auſſi. Mais ceux qui nous deſconſeillent les femmes riches, de peur qu'elles ſoyent moins traictables & recognoiſſantes, ſe trompent, de faire perdre quelque réelle commodité, pour une ſi frivole conjecture. A une femme deſraiſonnable, il ne couſte non plus de paſſer par deſſus une raiſon, que par deſſus une autre. Elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort. L'injuſtice les alleche: comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuſes. Et en ſont de-

bonnaires d'autant plus, qu'elles ſont plus riches : comme plus volontiers & glorieuſement chaſtes, de ce qu'elles ſont belles.

C'eſt raiſon de laiſſer l'adminiſtration des affaires aux meres pendant que les enfants ne ſont pas en l'aage ſelon les loix pour en manier la charge : mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut eſperer qu'en leur maturité ils auront plus de ſageſſe & de ſuffiſance que ſa femme, veu l'ordinaire foibleſſe du ſexe. Bien ſeroit-il toutesfois à la verité plus contre nature, de faire deſpendre les meres de la diſcretion de leurs enfants. On leur doit donner largement de quoy maintenir leur eſtat ſelon la condition de leur maiſon & de leur aage, d'autant que la neceſſité & l'indigence eſt beaucoup plus mal ſeante & malayſée à ſupporter à elles qu'aux maſles : il faut plutot en charger les enfans que la mere.

En general la plus ſaine diſtribution de nos biens en mourant, me ſemble eſtre les laiſſer diſtribuer à l'uſage du

pays. Les Loix y ont mieux pensé que nous : & vaut mieux les laisser faillir en leur election, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils (22) ne sont pas proprement nostres, puisque d'une prescription civile & sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté audelà, je tiens qu'il faut une grande cause & bien apparente pour nous faire oster à un, ce que sa fortune lui avoit acquis, & à quoy la Justice commune l'appelloit : & que c'est abuser contre raison de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles & privées. Mon sort m'a faict graces de ne m'avoir présenté des occasions qui me peussent tenter, & divertir mon affection de la commune & legitime ordonnance. J'en voy, envers qui c'est tems perdu employer un long soing de bons offices. Un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se trouve à

(22) *Ces biens ne sont pas proprement nostres,*

point, pour leur oindre la volonté ſur ce dernier paſſage. La voiſine action l'emporte : non pas les meilleurs & plus frequents offices, mais les plus recents & preſents font l'operation. Ce ſont gents qui ſe jouent de leurs teſtaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chaſtier chaſque action de ceux qui y pretendent intereſt. C'eſt choſe de trop longue ſuite, & de trop de poids, pour eſtre ainſi promenée à chaſque inſtant : & en laquelle les ſages ſe plantent une fois pour toutes, regardants ſur tout à la raiſon & obſervance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces ſubſtitutions maſculines : & propoſons une eternité ridicule à nos noms. Nous poiſons auſſi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les eſprits puerils. A l'adventure euſt-on faict injuſtice, de me deplacer de mon rang, pour avoir eſté le plus lourd & plombé, le plus long & deſgouſté en ma leçon, non ſeulement que tous mes freres, mais que tous les enfants de ma

Province : ſoit leçon d'exercice d'eſprit, ſoit leçon d'exercice de corps. C'eſt follie de faire des triages extraordinaires, ſur la foy de ces divinations, auſquelles nous ſommes ſi ſouvent trompez. Si on peut bleſſer cette reigle, & corriger les deſtinées aux choix qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peut avec plus d'apparence, en conſideration de quelque remarquable & enorme difformité corporelle : vice conſtant, inamandable ; & ſelon nous, grands eſtimateurs de la beauté, d'important préjudice.

Le plaiſant dialogue du Legiſlateur de Platon, avec ſes citoyens, ſera honneur à ce paſſage. » Comment donc, » diſent-ils, ſentant leur fin prochaine, » (22) ne pourrons-nous point diſpoſer » de ce qui eſt à nous, à qui il nous » plaira ? O Dieu, quelle cruauté ! Qu'il » ne nous ſoit loiſible, ſelon que les noſ» tres nous auront ſervy en nos mala» dies, en noſtre vieilleſſe, en nos af-

(22) *De Legibus*, L. XI. p. 969, 970. Edit. Wechel. Ficini.

» faires, de leur donner plus & moins
» selon nos fantaisies ! » A quoy le Legislateur repond en cette maniere : » Mes amis, qui avez sans doubte bien-» tost à mourir, il est mal-aysé, & que » vous vous cognoissiez, & que vous » cognoissiez ce qui est à vous, suivant » l'inscription Delphique. Moy, qui » fay les Loix, tiens, que ny vous n'es-» tes à vous, ny n'est à vous ce que » vous jouyssez. Et vos biens & vous, » estes à vostre famille tant passée que » future : mais encore plus sont au pu-» blic, & vostre famille & vos biens. » Parquoy de peur que quelque flatteur » en vostre vieillesse ou en vostre ma-» ladie, ou quelque passion vous sol-» licite mal à propos, de faire testament » injuste, je vous en garderay. Mais » ayant respect à l'interest universel » de la Cité, & à celuy de vostre mai-» son, j'establiray des Loix, & feray » sentir comme de raison, que la com-» modité particuliere doit ceder à la » commune. Allez-vous-en joyeuse-» ment où la necessité humaine vous

» appelle. C'eſt à moy, qui ne regarde
» pas l'une choſe plus que l'autre, qui,
» ſuiuant que je puis, me ſoingne du ge-
» neral, d'auoir ſoucy de ce que vous
» laiſſez. »

Reuenant à mon propos, il me ſemble en toutes façons, qu'il naiſt rarement des femmes à qui la maiſtriſe ſoit deuë ſur des hommes, ſauf la maternelle & naturelle : ſi ce n'eſt pour le chaſtiment de ceux qui par quelque humeur fiebvreuſe, ſe ſont volontairement ſoubmis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'eſt l'apparence de cette conſideration, qui nous a faict forger & donner pied ſi volontiers, à cette loy, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la ſucceſſion de cette couronne : & n'eſt guere Seigneurie au monde, où elle ne s'allegue, comme icy par une vray-ſemblance de raiſon qui l'authoriſe : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il eſt dangereux de laiſſer à leur jugement la diſpenſation

de noſtre ſucceſſion, ſelon le choix qu'elles feront des enfants, qui eſt à tous les coups inique & fantaſtique. Car cet appetit deſreiglé & gouſt malade, qu'elles ont au temps (24) de leurs groiſſes, elles l'ont en l'ame, en tout temps. Communément on les void s'addonner aux plus foibles & malotrus, ou à ceux, ſi elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayants point aſſez de force de diſcours, pour choiſir & embraſſer ce qui le vaut; elles ſe laiſſent plus volontiers aller, où les impreſſions de nature ſont plus ſeules: comme les animaux qui n'ont cognoiſſance de leurs petits, que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles.

Au demeurant il eſt ayſé à voir par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour un fort leger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfants d'en-

(24) *De leur groiſſes.* Dans Nicot on trouve groſſe & groiſſe pour groſſeſſe.

tre les bras des meres, & leur faisons prendre les nostres en charge : nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse, à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre : leur deffendant non seulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir ; mais encore d'en avoir aucun soing, pour s'employer du tout au service des nostres. Et voit-on en la plus part d'entre elles, s'engendrer bientost par accoutumance un affection bastarde, plus vehemente que la naturelle, & plus grande sollicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres.

Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire au tour de chez moy, de voir les femmes de village, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leurs secours. Et j'ay à cette heure deux Lacquais, qui ne tetterent jamais que huict jours lait de femmes. Ces chevres sont incontinent

duites à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, & y accourent : si on leur en presente un autre que leur nourrisson, elles le refusent, & l'enfant en fait de mesme d'une autre chevre. J'en vis un l'autre jour, à qui on ostoit la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin, il ne peut jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, & mourut, sans doute, de faim. Les bestes alterent & abastardissent aussi aysément que nous, l'affection naturelle. Je croy qu'en ce que recite Herodote de certain destroit de la Libye, il y a souvent du mescompte : il dit qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant ayant force de marcher, (25) trouve son pere celuy, vers lequel en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or à considerer cette simple occasion

(25) Καὶ τὰ μὲν ἔτη, ἐν τοῖσι ἄνδρες μίσγονται ἐν μέσῳ νομάδων. Et l'enfant est reputé fils de celui de la troupe auquel il va se rendre. Herodot. L. IV. p. 320.

d'aimer nos enfans pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons autres nous-mesmes : il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous, qui ne soit pas de moindre recommandation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage & suffisance, sont produits par une plus noble partie que la corporelle, & sont plus nostres. Nous sommes pere & mere ensemble en cette generation : ceux-cy nous coustent bien plus cher, & nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon. Car la valeur de nos autres enfans, est beaucoup plus leur, que nostre : la part que nous y avons est bien legere : mais de ceux-cy, toute la beauté, toute la grace & prix est nostre. Par ainsi ils nous representent & nous rapportent bien plus vivement que les autres. Platon adjouste, (36)

(36) Voici le passage : Ὅσοι μὲν οὖν ἐγκύμονες τὰ σώματα μᾶλλον ἢ ψυχὰς ἦσαν, πρὸς τοὺς ἄλλους τρέπονται, καὶ τοιούτους παῖδας ζητοῦσιν κτήσασθαι, οἳ ἂν αὐτοὺς ἀθανάτους καὶ μνήμην τοιαύτην σώζοιεν, ἅτε τοιούτους ἐν ἑαυτοῖς κτησάμενοι.

que ce ſont icy des enfants immortels, qui immortaliſent leurs peres, voire & les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos.

Or les Hiſtoires eſtants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas ſemblé hors de propos d'en tirer auſſi quelqu'un de cette-cy. Heliodorus ce bon Eveſque de (27) Tricca, ayma mieux perdre la dignité, le profit, la devotion d'une prelature ſi venerable, que (28) de perdre ſa fille: fille qui dure encore bien gentille: mais à l'adventure pourtant un peu trop curieu-

τὴ αὐτὸν ἐτι ζῶν, καὶ ἀνωτέρω γεγενημένον τάφου, καὶ αὐτὸ τοῦτο, δεδιὼς αὐτὸν τὸ συγγεγραμμένον; In Phædo, p. 115. C. T. III Edit. H. Steph.

(27) *Tricca*, ville de la Theſſalie ſupérieure: en Grec Τρίκκη. Dans une des premieres Editions de Montaigne on a mis *Trices*, & cette faute a paſſé de là dans toutes les Editions que j'ai vûes, auſſi bien que dans la derniere Traduction Angloiſe.

(28) Que de condamner ſon Roman, intitulé Αἰθιοπικὰ, *Hiſtoire Ethiopique*, Nicephor. Lib. XII. ch. 34.

sement & mollement (29) goderonnée pour fille Eccleſiaſtique & Sacerdotale, & de trop amoureuſe façon.

Il y eut un *Labienus* à Rome, perſonnage de grande valeur & authorité, & entre autres qualitez excellent en toute ſorte de litterature, qui eſtoit, ce croy-je, fils de ce grand Labienus, le premier des Capitaines qui furent ſous Ceſar en la guerre des Gaules, & qui depuis s'étant jetté au party du grand Pompeius, s'y maintint ſi valeureuſement juſques à ce que Ceſar le deffit en Eſpagne. Ce Labienus dequoy je parle, eut pluſieurs envieux de la vertu; & comme il eſt vrayſemblable, les courtiſans & favoris des Empereurs de ſon temps, pour ennemis de ſa franchiſe, & des humeurs paternelles, qu'il retenoit encore contre la tyrannie, deſquelles il eſt croyable qu'il avoit teint ſes Eſcrits & ſes Livres. Ses adverſaires pourſuivirent devant le Magiſtrat à Rome, & obtindrent de faire

(29) *Ajuſtée.* Sur le mot de *Goderonné*, voyez le Dictionnaire de l'Academie Françoiſe.

condamner plusieurs siens ouvrages qu'il avoit mis en lumiere, à estre brûlés. Ce fust par luy (30) que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fust continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les Escrits mesmes, & les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen & matiere de cruauté, (31) si nous n'y meslions des choses que nature a exemptées de tout sentiment & de toute souffrance, comme la reputation & les inventions de nostre esprit: & si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines & monumens des Muses. Or

(30) *In hunc primum excogitata est nova pœna: effectum est enim per inimicos, ut omnes ejus libri incenderentur. Res nova & insueta, supplicia de studiis sumi.* M. Annæi Senec. *Controvers.* L. V. ab initio. Cette espece de punition a estéfort au goût des Chrétiens: & encore aujourd'hui, l'on brûle des livres à Rome, en France, en Angleterre, &c.

(31) *Parum videlicet in pœnas nota crudelitatis est: conquirite in vosmet ipsos nova, quibus peractis: & si quid ab omni parientia rerum natura subduxit, licet ingeniorum memoriamque nominis, invenite quemadmodum perducatis ad eandem rem corporis mala.* Id. ibid.

Labienus (32) ne put souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se fit porter & enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pourveut tout d'un train à se tuer & à s'enterrer ensemble. Il est mal-aysé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle-là. Cassius Severus, homme tres-eloquent & son familier, voyant brusler ses livres, (33) crioit que par mesme sentence on le devoit quant & quant condamner à estre bruslé tout vif, car il portoit & conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient.

Pareil accident (34) advint à *Cremutius Cordus* accusé d'avoir en ses livres loué Brutus & Cassius. Ce Senat vilain, servile & corrompu, & digne d'un pire Maistre que Tibere, con-

(32) *Non tulit hanc Labienus contumeliam, nec superstes esse ingenio suo voluit, sed in monumenta se majorum suorum ferri jussit, atque ita includi.* Id. ibid.

(33) Illo tempore quo libri Labieni ex Senatus-Consulto urebantur : *Nunc me*, inquit, *vivum uri oportet qui illos edidici.* Id. ibid.

(34) Tacit. Annal. L. IV.

damna ſes eſcrits au feu. Il fut content de faire compagnie à leur mort, & ſe tua (35) par abſtinence de manger.

Le bon *Lucanus* eſtant jugé par ce coquin Neron, ſur les derniers traits de ſa vie, comme la pluſpart du ſang fut desja écoulé par les veines des bras, qu'il s'eſtoit fait tailler à ſon Medecin pour mourir, & que la froideur euſt ſaiſi les extremitez de ſes membres, & commençaſt à s'approcher des parties vitales, la derniere choſe qu'il euſt en ſa memoire, ce furent aucuns des vers de ſon Livre de la guerre de Pharſale, (36) qu'il recitoit, & mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'eſtoit-ce, qu'un tendre & paternel congé qu'il prenoit de ſes enfants, repreſentant les a-dieux & les eſtroits embraſſements que nous donnons aux noſtres en mourant; & un effet de cette naturelle inclination,

(35) *Vitam abſtinentiâ finiuit. Id. ibid.*

(36) Verſus ipſos rettulit, eaque illi ſuprema vox fuit. *Tacit. Annal. L. XV. ad finem.*

qui rappelle en noſtre ſouvenance en cette extremité, les choſes que nous avons eues les plus cheres pendant noſtre vie?

Penſons-nous qu'Epicurus qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute ſa conſolation en la beauté de la doctrine qu'il laiſſoit au monde, euſt receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nais & bien eſlevez, s'il en euſt eu, comme il faiſoit de la production de ſes riches eſcrits? & que s'il euſt eſté au chois de laiſſer apres luy un enfant contrefaict & mal nay, ou un livre ſot & inepte, il ne choiſiſt pluſtoſt, & non luy ſeulement, mais tout homme de pareille ſuffiſance, d'encourir le premier malheur que l'autre? Ce ſeroit à l'adventure impieté, en Sainct Auguſtin (pour exemple) ſi d'un coſté on luy propoſoit d'enterrer ſes Eſcrits; dequoy noſtre Religion reçoit un ſi grand fruict, ou d'enterrer ſes enfants au cas qu'il en euſt, s'il n'aymoit mieux enterrer ſes enfants.

Et je ne ſçay ſi je n'aymerois pas mieux beaucoup en avoir produict un parfaictement bien formé, de l'accointance des Muſes, que de l'accointance de ma femme. A cettuy-cy tel qu'il eſt, ce que je donne, je le donne purement & irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien, que je luy ay faict, il n'eſt plus en ma diſpoſition. Il peut ſçavoir aſſez de choſes que je ne ſçay plus, & tenir de moy ce que je n'ay point retenu: & qu'il faudroit que tout ainſi qu'un eſtranger, j'empruntaſſe de luy, ſi beſoing m'en venoit. Si je ſuis plus ſage que luy, il eſt plus riche que moy. Il eſt peu d'hommes addonnez à la Poëſie, qui ne ſe gratifiaſſent plus d'être peres de l'Eneïde que du plus beau garçon de Rome, & qui ne ſouffriſſent plus ayſement l'une perte que l'autre. Car ſelon Ariſtote (37), de tous ouvriers le Poëte eſt nommément le plus amoureux de ſon ouvrage.

Il eſt malayſé à croire, qu'Epami-

(37) *Ethic. Nicom. Lib. IX. c. 7.*

nondas qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles (38) qui feroyent un jour honneur à leur pere, (c'estoyent les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens) eust volontiers consenty d'eschanger celles-là, (39) aux plus gorgiases de toute la Grece: ou qu'Alexandre & Cesar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants & heritiers, quelques parfaicts & accomplis qu'ils peussent estre. Voire je fay grand doubte que Phidias ou autre excellent Statuaire, aymast autant la conservation

(38) C'est ainsi que le mot est rapporté par *Diodore de Sicile*, L. XV. c. 87. car selon *Cornelius Nepos*, dans la Vie d'*Epaminondas*, c. 10. ce grand Capitaine ne parle que d'une fille, savoir la bataille de *Leuctres*.

(39) Aux plus belles, plus aimables. *Gorgias*, mignon, propre, *Nicot*. — *Gorgiase*, ou *gorgiasse*, agreable, belle; *Roste amoureux*, cité par Borel:

Helas! amy & penser-tu pouvoir,
Se ne suis belle & gorgiasse autant
Que celle-là que maintenant cheris.

& la durée de ſes enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente, qu'avec long travail & eſtude il auroit parfaite ſelon l'art. Et quant à ces paſſions vitieuſes & furieuſes, qui ont eſchauffé quelquefois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encore s'en trouve-il de pareilles en cette autre ſorte de parenté : Teſmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant baſty une ſtatue de femme de beauté ſinguliere, il devint ſi eſperduement eſpris de l'amour forcené de ce ſien ouvrage, qu'il fallut, qu'en faveur de ſa rage les Dieux la luy viviſiaſſent :

[f] *Tentatum mollescit ebur, positoque rigore*
Subsidit digitis.

[f] Il touche l'ivoire qui cede & s'amollit ſous ſes doigts, aiant perdu ſa dureté naturelle. *Ovid.* Metamorph. L. X. Fab. 8. *vſ.* 41, 42.

CHAPITRE IX.

Des Armes des Parthes.

C'EST une façon vitieuſe de la Nobleſſe de noſtre temps, & pleine de molleſſe, de ne prendre les armes que ſur le point d'une extreme neceſſité; & s'en deſcharger auſſi toſt qu'il y a tant ſoit peu d'apparence, que le danger ſoit eſloigné: D'où il ſurvient pluſieurs deſordres: car chacun criant & courant à ſes armes, ſur le point de la charge, les uns ſont à lacer encore leur cuiraſſe, que leurs compaignons ſont desja rompus. Nos peres donnoyent (1) leur ſalade, leur lance, & leurs gantelets à porter, & n'abandonnoyent le reſte de leur equipage, tant que la courvée duroit. Nos troupes ſont à cette

(1) C'eſt-à-dire *leur caſque*. De *Silus* qui a ſignifié *le nez relevé*, on a appellé les caſques *Silæ, à ſimilitudine*, dit Feſtus; & ſelon Borel, de *ſila*, *ſilata*, *ſalata*, on a formé le mot de *ſalade*, pour ſignifier *un caſque*.

heure toutes troublées & difformes, par la confusion du bagage & des valets qui ne peuvent esloigner leur maistres, à cause de leurs armes. Tite-Live parlant des nostres, [a] *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant.* Plusieurs Nations vont encore & alloient anciennement à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles defenses :

[b] *Tegmina quatis capitum, raptus de subere cortex.*

Alexandre le plus hazardeux Capitaine qui fut jamais, s'armoit fort rarement : Ceux d'entre nous qui les mesprisent s'empirent pour cela de guere leur marché.

[a] *Peu faits au travail*, à peine pouvoient-ils porter leurs armes sur leurs épaules, *Tit. Liv.* L. X. c. 28. — Mais Tite-Live ne dit rien là de la peine que les Gaulois avoient à porter leurs armes. Cela suit pourtant assez naturellement. Peut-être l'a-t-il dit expressément ailleurs, & cela Montagne aura joint les deux passages en un, comme il fait assez souvent.

[b] Se faisant des casques avec la simple écorce du liege. *Æneid.* L. VIII. *vs.* 744.

S'il se voit quelqu'un tué par le défaut d'un harnois, il n'en est guere moindre nombre, que l'empeschement des armes a faict perdre, engagés sous leur pesanteur, ou froissez & rompus, ou par un contrecoup, ou autrement. Car il semble, à la verité, à voir le poids des nostres & leur espesseur, que nous ne cherchons qu'à nous deffendre, & en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix, entravez & contraints, comme si nous n'avions à combattre que du choq de nos armes; & comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus peint plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois, (2) ainsi armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus.

(2) Quibus more gentico continuum ferri regimen, —— inferendis ictibus inhabiles, accipiendis impenetrabiles: —— jacentesque nullo ad resurgendum nisu, quasi exanimes linquebantur. Tacit. Annal. L. III.

Lucullus

Lucullus (3) voyant certains hommes d'armes Medois, qui faiſoient front en l'armée de Tigranes, poiſamment & malayſement armez, comme dans une priſon de fer, print de la opinion de les deffaire ayſement, & par eux commença ſa charge & ſa victoire. Et à préſent que nos mouſquetaires ſont en credit, (4) je croy qu'on trou-

(3) *Plutarque*, en ſa Vie, c. 13.

(4) Montagne n'a pas deviné juſte: car aujourd'hui l'on s'habille pour aller à l'aſſaut, à peu près comme pour aller au bal. La mode qui regle tout en France, y a introduit cet uſage, dont la bizarrerie n'a pas échappé à la critique du judicieux cenſeur de ce ſiecle, le célebre LA BRUYERE. *Qui avoit mis autrefois*, dit-il, *dans l'eſprit des hommes qu'on étoit à la guerre, ou pour ſe défendre, ou pour attaquer; & qui leur avoit inſinué l'uſage des armes offenſives, & des défenſives? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci; & pendant qu'ils ſe boccent pour aller au bal, de ſoûtenir ſans armes & en pourpoint des travailleurs, expoſés à tout le feu d'une Courteſcarpe? Nos peres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la patrie, étoient-ils ſages ou inſenſés? Et nous-mêmes, quels Heros célebrons-nous dans notre hiſtoire? Un Guerelle, un Chriſon, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endoſſé une Cuiraſſe?* Ch. XIV. DE QUELQUES USAGES.

vera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, & nous faire trainer à la guerre enfermez dans des baſtions, comme ceux que les anciens faiſoyent porter à leurs elephans. Cette humeur eſt bien eſloignée de celle du jeune Scipion (5), lequel accuſa aigrement ſes ſoldats, de ce qu'ils avoyent ſemé des chauſſe-trapes ſous l'eau à l'endroit du foſſé, par où ceux d'une ville qu'il aſſiegeoit, pouvoient faire des ſorties ſur luy : diſant que ceux qui aſſailloient, devoient penſer à entreprendre, non pas à craindre : Et craignoit avec raiſon que cette proviſion endormiſt leur vigilance à ſe garder. Il dict auſſi à un jeune homme, qui luy faiſoit monſtre de ſon beau bouclier : *Il eſt vrayment beau, mon fils, mais*

(5) *Valer. Max. L. III. in Romanis, §. 2.* Si Montagne a pris ceci de Valere Maxime, il ne l'a pas copié exactement : car cet Auteur ne dit pas, qu'on eût ſemé des chauſſe-trapes ſous l'eau, &c. mais que quelques-uns conſeilloient à Scipion de le faire. *Cum urbem maritimam obſideret, ſuadentibus quibuſdam ut circa mœnia ejus ferreos muricis ſpargeret, &c. reſpondit, Non eſſe ejuſdem & capere aliquos, & timere.*

un soldat Romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre, qu'en la gauche. Or il n'est que la coustume, qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

[c] L'albergo in dosso haveano, & l'elmo in testa,
Due di quelli guerrier dei quali io canto,
Ne norte ò, dirdoppe ch'entrato in questa
Stanza, gl'haveano mai messi da canto,
Che facile a portar come la vesta
Era lor, perche in uso l'havean tanto.

L'Empereur Caracalla (6) alloit par pais à pied armé de toutes pieces, conduisant son armée. Les pietons Romains portoient non seulement le (7) morion, l'espée, & l'escu : car quant

[c] Deux des guerriers que je chante ici (*Orlando & Sacripante*) avoient la cuiraſſe ſur le dos, & le caſque en tête. Et depuis qu'ils étoient dans ce château, ils n'avoient quitté, ni jour, ni nuit, cette double armure, qu'ils portoient auſſi aiſément que leurs habits, tant ils y étoient accoûtumés. *Arioſto*, Cant. XII. Stanz. 20.

(6) Cela eſt tiré de l'abregé de *Xiphilin*, dans la Vie de cet Empereur.

(7) Caſque. Selon Nicot, morion vient de l'Italien *morione* qui ſignifie la même choſe. —— *Scutum, gladium, galeam, in onere nostri mili-*

aux armes, dit Ciceron, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, [d] *arma enim, membra militis esse dicunt* : mais quant & quant encore, ce qu'il leur falloit de vivres, pour quinze jours, & certaine quantité de (8) paux pour faire leurs rempars, jusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius ainsi chargez, marchants en bataille, estoient duits (9) à faire cinq lieuës en cinq heures, & six s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre : aussi produisoit-elle de bien autres effects. Le jeune Scipion reformant son armée en Espaigne, (10) ordonna à ses soldats

ses non plus humeraux, dit Ciceron, *quàm humeros, lacertos, manus.* Tusc. Quæst. L. II. c. 16.

[d] Car ils disent que les armes d'un soldat sont ses membres. *Id. ibid.*

(8) *Ou pieux.*

(9) Plutarque, dans la *Vie de Marius*, dit seulement, que *Marius faisoit faire à ses gens grandes & longues traites.* Version d'Amyot, c. 14.

(10) Plutarque, dans le *Dits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines*, à l'article de Scipion le jeune.

de ne manger que debout, & rien de cuit. Ce traict eſt merveilleux à ce propos, qu'il fut reproché à un ſoldat Lacedemonien, qu'eſtant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu ſous le couvert d'une Maiſon : ils eſtoyent ſi durcis à la peine, que c'eſtoit honte d'eſtre veu ſous un autre toict que celuy du Ciel, quelque temps qu'il fiſt. Nous ne menerions guere loing nos gents à ce prix-là.

Au demeurant (11) *Marcellinus*, homme nourry aux guerres Romaines, remarque curieuſement la façon que les Parthes avoyent de s'armer, & la remarque d'autant qu'elle eſtoit eſloignée de la Romaine. Ils avoyent, dit-il, (12) des armes tiſſuës en maniere de petites plumes qui n'empeſchoyent pas le mouvement de leur corps : & ſi eſ-

(11) *Ammianus Marcellinus*, Hiſtorien Latin, Grec de nation, qui vécut & porta les armes ſous les Empereurs *Conſtance*, *Julien*, &c.

(12) Undique laminis ferreis, in modum tenuis plumæ, contecti, fidentesque quod tela rigentis ferri lapſibus impacta reſilirebant. *Ammian. Marcell.* L. XXIV. c. 7.

toyent si forts que nos dards rejaillissoyent venants à les heurter : ce sont les escailles, dequoy nos ancestres avoyent fort accoustumé de se servir. Et en un autre lieu : (13) ils avoyent, dit-il, leurs chevaux forts & roides ; couverts de gros cuir, & eux estoyent armez de cap à pied, de grosses lames de fer, rangées de tel artifice, qu'à l'endroit des jointures des membres elles prestoyent au mouvement. On eust dit que c'estoyent des hommes de fer : car ils avoyent des accoustremens de teste si proprement assis, & representants au naturel la forme & parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par de petits trous ronds, qui respondoyent à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere, & par des fentes,

(13) Erant omnes catervæ ferratæ, ita per singula membra densis laminis tectæ, ut junctura rigentes corporibus artuum convenirent ; humanorum quos vultuum simulacra ita aptatibus diligenter apta, ut imbecillia ictibus corporibus solidis ibi tantum incidentia tela possint hærere quà per cavernas minutas & orbibus oculorum affixas parcius, visitur, vel per supremitates narium angusti spiritus emittuntur. *Ida* Lu XXVI. Cæsar in

qui estoyent à l'endroict des naseaux, par où ils prenoyent assez malaysément haleine.

[e] *Flexilis inductis animatur lamina membris,*
Horribilis visu, credas simulacra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo:
Par vestitus equis, ferrato fronte minantur,
Ferratosque movent securi vulneris armos.

Voila une description, qui retire bien fort à l'équipage d'un homme d'armes François, (14) à tout ses bardes. Plutarque dit que Demetrius fit faire pour luy, & pour (15) Alcimus, le premier

[e] Une lame flexible s'anime sur leurs membres: horribles à voir, on diroit que ce sont des idoles de fer mouvantes, & des hommes qui respirent avec le métal qui s'est couvert en leur propre substance. Leurs chevaux armés de même, avec un front menaçant, tout couverts de fer, marchent à l'abri des coups, les épaules armées du même métal. *Claudian.* in Ruff. Lib. II. vs. 352, &c.

(14) *Avec ses bardes.* Si je ne me trompe, Montagne donne ici des bardes à l'homme d'armes François, pour le tourner plus fortement en ridicule, en le comparant à ce cheval bardé, caparaçonné, tout couvert de lames de fer, dont il vient de parler: car le mot de *barde* signifie proprement une couverture ou armure de cheval.

(15) Dans la premiere Edition des Essais, &

homme de guerre qui fuſt près de luy, à chaſcun un harnois complet (16) du poids de ſix vingts livres, là où les communs harnois n'en peſoyent que ſoixante.

dans toutes les autres que j'ai pû voir, ſans en excepter la Traduction Angloiſe, j'ai trouvé *Alcinus*, au lieu d'*Alcimus*, qui eſt le vrai mot, comme on le verra dans la note ſuivante.

(16) Ceci eſt pris de la *Vie de Demetrius* par Plutarque, *ch.* 6. mais Montagne a un peu brouillé les eſpèces. Plutarque dit d'abord, qu'on préſenta à Demetrius deux cuiraſſes de fer, du poids de quarante livres chacune, d'une trempe admirable, comme il parut à l'eſſai qu'on en fit ſur l'une des deux que Demetrius prit pour lui, ayant donné l'autre à *Alcimus*. Et après cela, il ajoute comme en paſſant, *que cet Alcimus étoit le plus robuſte & le meilleur combattant que Demetrius eût en ſon oſt*, pour parler avec Amyot, *& que ſeul il portoit un harnois complet du poids de ſix vingts livres, là où tous les autres ne le portoient que de ſoixante ſeulement.* Voici les propres paroles de Plutarque : Θώρακας —— μίαν ἑκάτερος ἐκάτερος τεσσαράκοντα. —— Τὸν δὲ (Celui qu'on avoit mis à l'eſſai) αὐτὸς ἐφόρει τὸν δὲ ἕτερον Ἄλκιμος ὁ Ἠπειρώτης, ἀνὴρ σωματικώτατος καὶ μέγας ἐκείνου τὰ ὅπλα φέρων, τῶν ἄλλων ἑξήκοντα τάλαντα. Pag. 891. Tom. I. in fol. Pariſiis, Typ. Regiis, an. 1624.

CHAPITRE X.

Des Livres.

JE ne fay point de doute qu'il ne m'advienne ſouvent de parler de choſes, qui ſont mieux traictées chez les maiſtres du meſtier, & plus veritablement. C'eſt icy purement l'eſſay de mes facultez naturelles, & nullement des acquiſes. Et qui me ſurprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy : car à peine reſpondroy-je à autruy de mes diſcours, qui ne m'en reſponds point à moy, ny n'en ſuis ſatisfaict. Qui ſera en cherche de ſcience, ſi la peſche où elle ſe loge : il n'eſt rien de quoy je faiſe moins de profeſſion. Ce ſont icy mes fantaſies, par leſquelles je ne taſche point à donner à connoiſtre les choſes, mais moy ; elles me ſeront à l'adventure connues un jour, ou l'ont autrefois eſté, ſelon que la fortune m'a peu porter ſur les lieux où elles eſtoient eſ-

claircies. Mais il ne m'en souvient plus. Et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention. Ainsi (1) je ne pleuvy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre jusques à quel poinct monte pour cette heure, la connoissance que j'en ay. (2) Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne. Qu'on voye en ce que j'emprunte, si j'ay sceu choisir de quoy rehausser ou (3) secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moy. Car je fay dire aux autres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts,

(1) C'est-à-dire, *je ne garantis* ——— *Plevir*, promettre, *Jervitent qu'on a pleuvi franc & quitte de tout larrecin, & autres crimes*, Nicot. *Plevir*, c'est, dit *Borel*, cautionner, promettre. PERCEVAL :

Je le vos plevis & afie :
Je vous le cautionne, je vous l'affire.

(2) Ou, *qu'on ne s'attende pas*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

(3) C'est-à-dire, si je ne me trompe, *soutenir & étayer à propos l'invention*, &c.

je les poise. Et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont tours, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux & anciens qu'ils me semblent se nommer assez (4) sans moy.

Ez raisons, comparaisons, arguments, si j'en transplante quelcun en mon (5) solage, & confonds aux miens, à escient j'en cache l'Auteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives, qui se jettent sur toute sorte d'Escrits, notamment jeunes Escrits, d'hommes encore vivants: &

(4) Ce n'est qu'après la mort de Montagne qu'on a entrepris de nommer les Auteurs dont il avoit cité les paroles. Mais j'ose dire qu'on l'avoit plutôt tenté qu'exécuté avant cette Edition, où non seulement on verra les lieux d'où Montagne avoit tiré ses paroles, mais encore un très-grand nombre d'autres passages qu'il n'avoit indiqués que d'une maniere fort vague, quoiqu'il en eût inséré le sens dans son ouvrage.

(5) *Terroir.* —— Du mot Latin *solum*, qui signifie la même chose, Montagne a fait *solage*, & les Anglois *soil*. Selon Nicot, on dit *Sol* pour signifier *le fet de chaussée, qui est le fondement de toutes structures.*

(6) en vulgaire, qui reçoit tout le monde à en parler, & qui semble convaincre la conception & le dessein vulgaire de mesmes. Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, & qu'ils s'eschaudent à injurier Seneque en moy. Il faut * musser ma foiblesse soubs ces grands credits. J'aimeray quelqu'un qui me sçache deplumer; je dy par clairté de jugement, & par la seule distinction de la force & beauté des propos. Car moy, qui, à faute de memoire, demeure court tous

(6) C'est-à-dire, & composés en langue vulgaire, ce qui met tout le monde en état d'en parler, & semble donner à entendre qu'il n'y a rien non plus que de vulgaire dans le dessein & dans les pensées de ces sortes d'ouvrages.

* Musser. — Musser, abdere. Nicot. Ce mot est vieux, disent Messieurs de l'Académie Françoise; où je doute qu'ils l'ayent bien rendu par se cacher. — Le naturel des femmes, dit Rabelais, Liv. III. ch. 32, nous est figuré par la lune; & en autres choses, & en cecy, qu'elles se musent, elles se contraignent, & dissimulent en la veue & présence de leurs maris.

(7) Si je l'ai fait quelquefois, c'a été plutôt par hazard, ou par remarque, que par cette espèce de discernement que Montagne exige de ceux qui voudront entreprendre de le déplumer.

les coups, à les trier, (8) par recognoiſſance de nation, ſçay tres-bien cognoiſtre, à meſurer ma portée, que mon terroir n'eſt aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches que j'y trouve ſemées; & que tous les fruicts de mon creu ne les ſçauroient payer. De cecy ſuis-je tenu de reſpondre, ſi je m'empeſche moy-meſme, s'il y a de la vanité & vice en mes diſcours, que je ne ſente point, ou que je ne ſoye capable de ſentir en me le repreſentant. Car il eſchappe ſouvent des fautes à nos yeux: mais la maladie du jugement conſiſte à ne les pouvoir appercevoir, lorsqu'un autre nous les deſcouvre. La ſcience & la vérité peuvent loger chez nous ſans jugement, & le jugement y peut auſſi eſtre ſans elles: voire la reconnoiſſance de l'ignorance eſt l'un des plus beaux & plus ſeurs teſmoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point d'autre ſergent de bande, à ran-

(8) *Par une connoiſſance expreſſe des lieux où ils ont pris naiſſance.*

(6) en vulgaire, qui reçoit tout le monde à en parler, & qui semble convaincre la conception & le dessein vulgaire de mesmes. Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, & qu'ils s'eschaudent à injurier Seneque en moy. Il faut * musser ma foiblesse soubs ces grands credits. J'aimeray quelqu'un qui me sçache deplumer; je dy par clairté de jugement, & par la seule distinction de la force & beauté des propos. Car moy, qui, à faute de memoire, demeure court tous

(6) C'est-à-dire, *& composés en langue vulgaire, ce qui met tout le monde en état d'en parler, & semble donner à entendre qu'il n'y a rien non plus que de vulgaire dans le dessein & dans les pensées de ces sortes d'ouvrages.*

* *Cacher.* — *Musser*, abdere, Nicot. Ce mot est vieux, disent Messieurs de l'Académie Françoise; où je doute qu'ils l'ayent bien rendu par *se cacher.* — *Le naturel des femmes*, dit Rabelais, Liv. III. ch. 32. *nous est figuré par la lune; & en autres choses, & en ceste, qu'elles se musent. elles se contraignent, & dissimulent en la veue & présence de leurs maris.*

(7) Si cela lui est quelquefois, c'a été plutôt par hazard, ou par reminiscence, que par cette espece de discernement que Montagne exige de ceux qui voudront entreprendre de le déplumer.

les coups, à les trier, (8) par recognoiſſance de nation, ſçay tres-bien cognoiſtre, à meſurer ma portée, que mon terroir n'eſt aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches que j'y trouve ſemées; & que tous les fruicts de mon creu ne les ſçauroient payer. De cecy ſuis-je tenu de reſpondre, ſi je m'empeſche moy-meſme, s'il y a de la vanité & vice en mes diſcours, que je ne ſente point, ou que je ne ſoye capable de ſentir en me le repreſentant. Car il eſchappe ſouvent des fautes à nos yeux: mais la maladie du jugement conſiſte à ne les pouvoir appercevoir, lorſqu'un autre nous les deſcouvre. La ſcience & la vérité peuvent loger chez nous ſans jugement, & le jugement y peut auſſi eſtre ſans elles: voire la reconnoiſſance de l'ignorance eſt l'un des plus beaux & plus ſeurs teſmoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point d'autre ſergent de bande, à ran-

(8) *Par une connoiſſance expreſſe des lieux où ils ont pris naiſſance.*

(c)

ger mes pieces, que la fortune. (9) A meſme que mes reſveries ſe preſentent, je les entaſſe : tantoſt elle ſe preſſent en foule, tantoſt elles ſe trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel & ordinaire ainſi détraqué qu'il eſt. Je me laiſſe aller comme je me trouve. Auſſi ne ſont-ce point icy matieres, qu'il ne ſoit pas permis d'ignorer, & d'en parler caſuellement & temerairement. Je ſouhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choſes, mais je ne la veux pas achepter ſi cher qu'elle couſte. Mon deſſein eſt de paſſer doucement, & non laborieuſement, ce qui me reſte de vie. Il n'eſt rien pourquoy je me veuille rompre la teſte : non pas pour la ſcience, de quelque grand prix qu'elle ſoit.

Je ne cherche aux Livres qu'à m'y donner du plaiſir par un honneſte amuſement : ou ſi j'eſtudie je n'y cherche que la ſcience qui traicte de la connoiſſance de moy-meſme, & qui m'inſtruiſe à bien mourir & bien vivre :

(9) C'eſt-à-dire, *à meſure que.*

[*] *Has meas ad metas flectere oportet equos.*

Les difficultez, ſi j'en rencontre en liſant, je n'en ronge pas mes ongles : je les laiſſe là, apres leur avoir faict une charge ou deux. Si je m'y plantois, je m'y perdrois, & le temps : car j'ay un Eſprit (10) primſautier : Ce que je ne voy de la premiere charge, je le voy moins en m'y obſtinant. Je ne fay rien ſans gayeté : & la continuation & contention trop ferme eſblouit mon jugement, l'attriſte, & le laiſſe. Ma veuë s'y confond, & s'y diſſipe. Il faut que je la retire, & que je l'y remette à ſecouſſes : Tout ainſi que pour juger du luſtre de l'eſcarlatte, on nous ordonne de paſſer les yeux pardeſſus, en la parcourant à diverſes veuës, ſoudaines, reprinſes & reiterées. Si ce livre me fai-

[*] *C'eſt vers ce but qu'il faut bride*
Mon cheval doit courir.
Propert. L. IV. Eleg. i. v. 70.

(10) C'eſt-à-dire, qui fait ſa plus grande effort au premier coup. De primsaut, on a fait primsautier, qui dans le ſens propre veut dire, bon ſauteur. Sur le mot de primſaut voyez le Tom. III. p. 238. note 15.

che, j'en prens un autre ; & ne m'y addonne qu'aux heures, où l'ennuy de rien faire commence à me saisir.

Je ne me prens gueres aux nouveaux, pour ce que les Anciens me semblent plus pleins & plus roides: ny aux Grecs, (11) parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile & apprentisse intelligence. Entre les livres simplement plaisants, je trouve des modernes, le *Decameron de Boccace*, (12)

(11) Dans l'Edition in 4to de 1588, Montagne disoit ici, *parce que mon jugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence* ; ce qui peut servir de commentaire à ces paroles, *parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile & apprentisse intelligence*. Montagne veut nous apprendre par-là qu'il n'avoit qu'une mediocre intelligence de la langue Grecque.

(12) *Rabelais*, disoit Boileau, *sera toujours lû plaisant ; & il l'est toujours*. A l'égard de sa maniere d'écrire, me trouvant un jour à Londres avec M. *Rousseau*, comme nous vinmes à parler du stile de Rabelais, *Personne*, dit-il, *n'a mieux connu les richesses & l'énergie de la langue Françoise, & n'en a si bien sçû tirer parti que Rabelais. Cette abondance, cette force d'un génie plein de connoissances très-utiles, merite d'être conservée. Elle a été connue sans doute du célebre la Fontaine, qui en a fait un fort bon usage.*

Rabelais, & (13) *les baisers de Jean Second* (s'il les faut loger soubs ce tiltre)

Nos jeunes Ecrivains n'ont qu'à imiter cet exemple, chacun selon son genie, & le genre d'écrire qu'il a dessein de cultiver; & ils verront que notre langue n'est pauvre que par la négligence de ceux qui ne s'étudient point à en découvrir les véritables richesses. Un des moyens d'en venir là, c'est de lire avec soin nos vieux Auteurs, où l'on trouvera dequoi enrichir notre langue moderne, comme Virgile trouvoit moyen d'enrichir la sienne en lisant ENNIUS, *ex stercore Ennii aurum colligens*. C'est à quoi n'ont jamais pensé certains beaux-esprits, qui croyent faire merveille d'anéantir nos vieux Auteurs en les traduisant en beau François moderne, (le plus moderne est toûjours le plus beau). *Traditori traditori*, qu'on pourroit comparer à des Peintres médiocres, qui, après avoir copié les tableaux de *Raphël*, de *Paul Veronese*, du *Titien*, &c. jetteroient au feu ces divins originaux.

(13) Poëme Latin, intitulé, *Joannis Secundi Basia*, dont l'Auteur est Hollandois. C'est un amas d'Epigrammes sur le sujet marqué dans le titre de l'ouvrage. Quoiqu'on en ait fait plusieurs Editions, une entr'autres à Lyon chez *Seb. Gryphius*, en 1539; il est, dit-on, devenu fort rare, ce que je ne dis pas pour en conseiller la rimpression: car je ne sçaurois faire grand cas d'aucune Poësie Latine, composée par des modernes, sans en excepter celles de *Buchanan*, de *Grotius*, de *Heinsius*, &c. Je veux dire par rapport à la versification.

dignes qu'on s'y amuſe. Quant aux Amadis, & telles ſortes d'eſcrits, ils n'ont pas eu le credit d'arreſter ſeulement mon enfance.

Je diray encore cecy, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poiſante ne ſe laiſſe plus chatouiller, non ſeulement à l'Arioſte, mais encores au bon Ovide: ſa facilité, & ſes inventions, qui m'ont ravy autrefois, à peine m'entretiennent-elles à cette heure. Je dy librement mon advis de toute choſes, voire & de celles qui ſurpaſſent à l'advenrure ma ſuffiſance, & que je ne tiens aucunement eſtre de ma juriſdiction. Ce que j'en opine, c'eſt auſſi pour declarer la meſure de ma veue, non la meſure des choſes. Quand je me treuve dégouſté de (14) l'*Axioche* de Platon, comme d'un ouvrage ſans force, eu eſgard à un tel Autheur, mon jugement ne s'en croit pas. Il n'eſt pas (15) ſi ou-

(14) Ce dialogue n'eſt point de *Platon*, au jugement des meilleurs Critiques qui le donnent à *Eſchines*, diſciple de Socrate.

(15) Ou, *il n'eſt pas ſi vain*, comme ayoient mis

trecuidé de s'opposer à l'authorité de tant d'autres fameux jugemens anciens, qu'il tient ses regents & ses maistres, & avec lesquels il est plustost content de faillir : Il s'en prend à soy, & se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fonds : ou de regarder la chose par quelque faux lustre : Il se contente de se garantir seulement du trouble & du desreiglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist, & advoue volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences, que sa conception luy presente : mais elles sont imbecilles & imparfaictes. La plus part des *Fables d'Esope* ont plusieurs sens & intelligences : ceux qui les mythologisent en choisissent quelque visage, qui quadre bien à la fable : mais la pluspart ce n'est que le premier visage & superficiel : il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels & internes,

Montagne dans l'Edition in 4to de 1588. — *Outrecuidé*, c'est, dit *Nicot*, qui cuide être plus qu'il n'est, qui a trop grande opinion de soi, arrogans, *suâ opinione elatus.*

auſquels ils n'ont ſceu penetrer : voila comme j'en fay.

Mais pour ſuivre ma route : il m'a touſjours ſemblé, qu'en la Poëſie, *Virgile*, *Lucrece*, *Catulle*, & *Horace*, tiennent de bien loing le premier rang : & ſignamment Virgile en ſes *Georgiques*, que j'eſtime le plus accompli ouvrage de la Poëſie : à comparaiſon duquel on peut recognoiſtre aiſément qu'il y a des endroits de l'Eneide, auſquels l'Auteur euſt donné encore quelque tour de pigne s'il en euſt eu loiſir : (16) Et

(16) Montaigne ne préfere ici le *cinquiéme* livre de l'*Eneide* aux autres livres de ce Poëme, que par rapport à la compoſition & au ſtile. Il veut dire ſimplement, que ce livre lui paroît le mieux écrit, le plus achevé, le plus correct de tous: & ſi je ne me trompe, c'eſt préciſément là le jugement qu'en a porté l'illuſtre Madame *Dacier*, lorſque dans une note ſur le XXIIIme Livre de l'Iliade, p. 519. Edit. de Paris, (p. 419. not. 1. Edit. d'Amſt.) faiſant une légere comparaiſon de la deſcription des jeux qu'on trouve dans Homere, avec celle que Virgile en donne dans le cinquieme livre de l'Eneide, elle nous dit, que *Virgile vient avec toute la pompe de la Poëſie, qu'il n'a rien oublié de tout ce qui peut rendre la victoire douteuſe, & que rien n'eſt plus travaillé que ſes vers.*

le cinquieſme livre en l'Æneïde me ſemble le plus parfaict. J'ayme auſſi Lucain, & le practique volontiers, non tant pour ſon ſtile, que pour ſa valeur propre, & verité de ſes opinions & jugements. Quant au bon Terence, la mignardiſe, & les graces du langage Latin, je le trouve admirable à repreſenter au vif les mouvemens de l'ame, & la condition de nos mœurs : à toute heure nos actions me rejettent à luy : Je ne le puis lire ſi ſouvent que je n'y treuve quelque beauté & grace nouvelle.

Ceux des temps voiſins à Virgile ſe plaignoient, dequoy aucuns lui comparoient *Lucrece*. Je ſuis d'opinion, que c'eſt à la verité une comparaiſon inegale : mais j'ay bien à faire à me r'aſſeurer en ceſte creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils ſe piquoient de cette comparaiſon, que diroient-ils de la beſtiſe & ſtupidité barbareſque de ceux qui luy comparent à cette heure *Arioſte*? & qu'en diroit Arioſte lui-meſme?

[b] *O ſæclum inſipiens & inficetum!*

J'eſtime que les anciens avoient encore plus à ſe plaindre de ceux qui apparioient Plaute à Terence (cettuy-cy ſent bien mieux ſon Gentil-homme) que Lucrece à Virgile. Pour l'eſtimation & preference de Terence, fait beaucoup, que le pere de l'Eloquence Romaine l'a ſi ſouvent en la bouche, ſeul de ſon rang: & la ſentence, que (17) le premier Juge des Poëtes Romains donne de ſon compagnon.

Il m'eſt ſouvent tombé en fantaſie, comme en noſtre temps, ceux qui ſe meſlent de faire des Comedies (ainſi que les Italiens, qui y ſont aſſez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence, ou de Plau-

[b] *O ſæcle ſade & peu ſenſé!* Catulle Epigr. 41. *vſ.* 2.

(17) *Horace*, qui dit dans ſon ART POETIQUE, *vſ.* 270, &c.

At noſtri proavi Plautos & numeros, & Laudavere jocos, nimium patienter utrumque, Ne dicam ſtulte, mirati. C'eſt-à-dire, „ Nos peres ont écrit ſottement, pour ne pas dire „ ſots, d'avoir admiré la verſification de Plau„ te, & les fades plaiſanteries.„

te, pour en faire une des leurs. Ils entaſſent en une ſeule Comedie, cinq ou ſix Contes de Boccace. Ce qui les fait ainſi ſe charger de matiere, c'eſt la defiance qu'ils ont de ſe pouvoir ſouſtenir de leurs propres graces. Il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer: & n'ayants pas du leur aſſez dequoy nous arreſter, ils veulent que le conte nous amuſe. Il en va de (18) mon Autheur tout au contraire: les perfections & beautez de ſa façon de dire, nous font perdre l'appetit de ſon ſubject. Sa gentilleſſe & ſa mignardiſe nous retiennent par tout. Il eſt par tout ſi plaiſant,

[c] *Liquidus, puroque ſimillimus amni,*

& nous remplit tant l'ame de ſes graces, que nous en oublions celles de la fable.

(18) *Terence*, qui à ſon tour eſt inferieur aux Grecs par le même endroit qu'il l'emporte ſur les Poëtes modernes dont parle Montagne: car Terence a beſoin quelquefois de deux pieces Grecques pour en pouvoir faire une Latine. Voyez le Prologue de ſon *Eunuque*.

[c] Son ſtile pur & coulant reſſemble à un fleuve, dont les eaux claires ſerpentent par les campagnes. *Horat. L. II. Epiſt. 2. v. 120.*

Cette meſme conſideration me tire plus avant. Je voy que les bons & anciens Poëtes ont évité l'affectation & la recherche, non ſeulement des fantaſtiques elevations Eſpagnoles & (19) Petrarchiſtes, mais des pointes meſmes plus douces & plus retenues, qui ſont l'ornement de tous les ouvrages Poëtiques des ſiecles ſuyvants. Si n'y a-il bon juge qui les trouve à dire en ces anciens, & qui n'admire plus ſans comparaiſon, l'egale poliſſure & cette perpetuelle douceur & beauté fleuriſſante des Epigrammes de Catulle, que tous les eſguillons, dequoy Martial eſguiſe la queue des ſiens. C'eſt une meſme raiſon que je diſoy tantoſt, comme Martial de ſoy, [d] *minùs illis ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia ſucceſſerat.* Ces premiers-là, ſans s'eſmouvoir & ſans ſe picquer ſe font aſſez ſentir: ils ont dequoy rire par tout, il

(19) *C'eſt-à-dire*, ſemblables à celles qu'on trouve dans les ouvrages de *Petrarque*, fameux Poëte Italien.

[d] La richeſſe de ſon ſujet lui a épargné de grands efforts d'eſprit. *In Præfatione*, L. VIII.

ne

ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux-cy ont besoing de secours estranger : à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps : ils montent à cheval, parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes. Tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition, qui entiennent escole, pour ne pouvoir representer le port & la decence de nostre Noblesse, cherchent à se recommander par des sauts perilleux, & autres mouvements estrangés & basteleresques. Et les Dames ont meilleur marché de leur contenance, aux danses où il y a diverses descoupeures & agitation de corps, qu'en certaines autres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, & representer un port naif & leur grace ordinaire. Et comme j'ay veu aussi les badins excellents, vestus (20) en leur à tous les jours,

(20) C'est-à-dire, de leurs habits ordinaires. Je crois que cette expression, vestus en leur à tous les jours, est encore en usage dans quelques Provinces de France, & il n'y a pas long-temps que je l'ai ouïe employer par une Dame qui parle fort bien François. Montagne avoit

& en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de leur art : les apprentifs, qui ne sont de si haute leçon, avoir besoin de s'enfariner le visage, se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces fauvages, pour nous apprester à rire.

Cette mienne conception se reconnoist mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'Æneide & (21) du Furieux. Celuy-là on le voit aller à tire d'aisle, d'un vol haut & ferme, suivant tousjours sa pointe : cettuy-cy voleter & sautelet de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailles que pour une bien courte traverse : & prendre pied à chasque bout

mis dans l'Edition in 4to de 1588 : *Vous a leur ordinaire.* —— Long-temps après avoir fait cette note, lisant l'article de CADET dans le Dictionnaire Etymologique de Menage, j'y ai trouvé ces paroles : *On représente ordinairement les Roys dans leurs seaux comme ils sont vêtus le jour de leur Sacre, & non pas comme ils le font dans leur tribunal les jours.* D'où l'on peut conclure, à mon avis, que c'est une expression Françoise, en usage encore à Paris comme dans les Provinces.

(21) L'Orlando furioso de l'Arioste.

de champ, de peur que l'haleine & la force luy faille :

[e] *Excurſuſque breves tentat.*

Voyla donc quant à cette ſorte de ſubjects, les Autheurs qui me plaiſent le plus.

Quant à mon autre leçon, qui meſle un peu plus de fruict au plaiſir, par où j'apprens à ranger mes opinions & conditions, les livres qui my ſervent, c'eſt Plutarque depuis qu'il eſt François, & Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la ſcience que j'y cherche, y eſt traictée à pieces découſues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je ſuis incapable. Ainſi ſont les Opuſcules de Plutarque & les Epiſtres de Seneque, qui ſont la plus belle partie de leurs Eſcrits, & la plus profitable. Il ne faut pas grande entrepriſe pour m'y mettre, & les quitte où il me plaiſt. Car elles n'ont point de

[e] Il tente de petites courſes. *Georgic.* Liv. IV. *vſ.* 194.

ſuite & dependance des unes aux autres.

Ces Autheurs ſe rencontrent en la plus part des opinions utiles & vrayes: comme auſſi leur fortune les fit naiſtre environ meſme ſiecle: tous deux Precepteurs de deux Empereur Romains: tous deux venus de pays eſtranger: tous deux riches & puiſſans. Leur inſtruction eſt de la creſme de la Philoſophie, & preſentée d'une ſimple façon & pertinente. Plutarque eſt plus uniforme & conſtant: Seneque plus ondoyant & divers. Cettuy-cy ſe peine, ſe roidit & ſe tend pour armer la Vertu contre la foibleſſe, la crainte, & les vitieux appetits: l'autre ſemble n'eſtimer pas tant leur effort, & deſdaigner d'en haſter ſon pas & ſe mettre ſur ſa garde. Plutarque a les opinions Platoniques, douces & accommodables à la ſocieté civile: l'autre les a Stoïques & Epicuriennes, plus eſloignées de l'uſage commun, mais ſelon moy, plus commodes en particulier, & plus fermes. Il paroiſt en Seneque, qu'il preſte un peu à la tyran-

nie des Empereurs de ſon temps : car je tiens pour certain, que c'eſt d'un jugement forcé, qu'il condamne la cauſe de ces genereux meurtriers de Ceſar. Plutarque eſt libre par tout. Seneque eſt plein de pointes & ſaillies, Plutarque de choſes. Celuy-là vous eſchauffe plus, & vous eſmeut ; cettuy-cy vous contente davantage, & vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pouſſe.

Quant à Cicero, les ouvrages, qui me peuvent ſervir chez luy à mon deſſeing, ce ſont ceux qui traittent de la Philoſophie, ſpecialement morale. Mais à confeſſer hardiment la verité (car puis qu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride) ſa façon d'eſcrire me ſemble ennuyeuſe, & toute autre pareille façon. Car ſes prefaces, definitions, partitions, etymologies, conſument la plus part de ſon ouvrage. Ce qu'il y a de vif & de moüelle, eſt eſtouffé par ces longueries d'apprets. Si j'ay employé une heure à le lire, qui eſt beaucoup pour moy, & que je ramentoive ce que j'en ay tiré de ſuc &

de ſubſtance, la plus part du temps je n'y trouve que du vent : car il n'eſt pas encor venu aux arguments qui ſervent à ſon propos, & aux raiſons qui touchent proprement le neud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus ſage, non plus ſçavant ou eloquent, ces ordonnances Logiciennes & Ariſtoteliques ne ſont pas à propos. Je veux qu'on commence par le dernier poinct : j'entens aſſez que c'eſt que *mort* & *volupté*, qu'on ne s'amuſe pas à les anatomizer. Je cherche des raiſons bonnes & fermes, d'arrivée, qui m'inſtruiſent à en ſouſtenir l'effort. Ny les ſubtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuſe contexture de paroles & d'argumentations n'y ſervent. Je veux des diſcours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les ſiens languiſſent autour du pot. Ils ſont bons pour l'Eſcole, pour le Barreau, & pour le Sermon où nous avons loiſir de ſommeiller : & ſommes encores un quart d'heure apres aſſez à temps, pour en retrouver le fil. Il eſt beſoing de parler

ainſi aux Juges, qu'on veut gaigner à tort ou à droit, aux enfants, & au vulgaire, à qui il faut tout dire, & voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'employe à me rendre attentif, & qu'on me crie cinquante fois, *Or oyez*, à la mode de nos Herauts. Les Romains diſoyent en leur religion, *Hoc age*: que nous diſons en la noſtre, *Surſum corda*: ce ſont autant de paroles perdues pour moy. J'y viens tout preparé du logis: il ne me faut point d'alechement, ny de faulſe; je mange bien la viande toute crue; & au lieu de m'eſguiſer l'appetit par ces preparatoires & avant-jeux, on me le laſſe & affadit.

La licence du temps m'excuſera-elle de cette ſacrilege audace, d'eſtimer auſſi trainants les dialogiſmes de Platon meſme, eſtouffants par trop ſa matiere? Et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines & preparatoires, un homme, qui avoit tant de meilleures choſes à dire? Mon ignorance m'excuſera mieux, ſur ce que je ne voy rien en la beauté de ſon langage.

Je demande en general les livres qui uſent des ſciences, non ceux qui les dreſſent. Les (22) deux premiers, & Pline, & leurs ſemblables, ils n'ont point de *Hoc age*; ils veulent avoir à faire à gens qui s'en ſoyent advertis eux-meſmes: ou s'ils en ont, c'eſt un *Hoc age*, ſubſtantiel, & qui a ſon corps à part.

Je voy auſſi volontiers les Epiſtres *ad Atticum*, non ſeulement parce qu'elles contiennent une tres-ample inſtruction de l'Hiſtoire & affaires de ſon temps: mais beaucoup plus pour y deſcouvrir ſes humeurs privées. Car j'ay une ſinguliere curioſité, comme j'ay dict ailleurs, de connoiſtre l'ame & les naifs jugements de mes Autheurs. Il faut bien juger leur ſuffiſance, mais non pas leurs mœurs, ny eux par cette montre de leurs eſcrits, qu'ils etalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté, que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit eſcrit de la Vertu: car il fait bel apprendre la theorique de ceux qui ſça-

(22) *Plutarque & Seneque.*

vent bien la praëtique. Mais d'autant que c'eſt autre choſe le preſche, que le preſcheur, j'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque, que chez luy-meſme. Je choiſiroy pluſtoſt de ſçavoir au vray les devis qu'il tenoit en ſa tente, à quelqu'un de ſes privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à ſon armée; & ce qu'il faiſoit en ſon cabinet & en ſa chambre, que ce qu'il faiſoit emmy la place & au Senat.

Quant à Cicero, je ſuis du jugement commun, que hors la ſcience, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en ſon ame: Il eſtoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme ſont volontiers les hommes gras & gauſſeurs tel qu'il eſtoit: mais de molleſſe & de vanité ambitieuſe, il en avoit ſans mentir beaucoup. Et ſi ne ſçay comment l'excuſer d'avoir eſtimé ſa Poëſie (23) digne d'eſtre

(23) Tout le monde ne juge pas ſi deſavantageuſement de la Poëſie de Ciceron. Il y a encore aujourd'hui de très-habiles gens qui en font cas; & Plutarque dit expreſſément, que Ciceron

tre mise en lumiere. Ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers, mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoyent indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison, je croy que jamais homme ne l'egalera. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangers, & entre autres Cestus assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des Grands : Cicero s'informa qui il estoit à l'un de ses gents, qui luy dit son nom : mais comme celuy qui songeoit ailleurs & qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encore

fut tenu non seulement pour le meilleur Orateur, mais aussi pour le meilleur Poëte des Romains de son temps. La gloire de l'éloquence, ajoûte-t-il, & l'honneur de bien dire, lui est toûjours demeuré jusques ici, encore qu'il y ait eu depuis grande mutation en la langue Latine : mais sa Poësie a perdu tout bruit & toute reputation, pour ce qu'il y en a eu depuis d'autres beaucoup plus excellens que luy. Vie de Ciceron, ch. 1. de la Version d'Amyot.

depuis, deux ou trois fois : le ſerviteur (24) pour n'eſtre plus en peine de luy redire ſi ſouvent meſme choſe, & pour le luy faire cognoiſtre par quelque circonſtance, *C'eſt*, dit-il, *ce Ceſtius de qui on vous a dict, qu'il ne fait pas grand eſtat de l'eloquence de voſtre pere au prix de la ſienne.* Cicero s'eſtant ſoudain picqué de cela, commanda qu'on empoignaſt ce pauvre Ceſtius, & le fit tresbien fouëter en ſa preſence : voyla un mal courtois hoſte.

Entre ceux meſmes qui ont eſtimé, toutes choſes comptées, cette ſienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laiſſé d'y remarquer des fautes : Comme ce grand Brutus ſon amy, diſoit, (25) que c'eſtoit une eloquence caſſée & eſrenée, *fractam & elumbem.* Les Orateurs voiſins de ſon

(24) Noviſſimè ſervus, ut aliquâ notâ memoriam ejus faceret certiorem, interroganti Domino, quis ille eſſet qui in imo recumberet, ait : *Hic eſt Ceſtius qui patrem tuum negabat litteras ſciſſe.* Afferri protinùs flagra juſſit, &c. M. Senec. in fine Suaſoriarum.

(25) Voyez le dialogue, *de Oratoribus, ſive de Cauſſis corruptæ eloquentiæ*, c. 18.

siecle, reprenoyent auſſi en luy, ce curieux ſoing de certaine longue cadance, au bout de ſes clauſes, & notoient ces mots (26) *eſſe videatur*, qu'il y employe ſi ſouvent. Pour moy, j'ayme mieux une cadance qui tombe plus court, coupée en yambes. Si meſle-il par fois bien rudement ſes nombres, mais rarement. J'en ay remarqué (27) ce lieu à mes aureilles: [f] *Ego verò me minùs diù ſenem eſſe mallem, quàm eſſe ſenem, antequam eſſem.*

Les Hiſtoriens ſont (28) ma droitte

(26) *Ibid.* c. 23.

(27) Cette critique de Montagne eſt, à mon avis, un peu trop ſevere: car ſans compter qu'en Latin les conſonnances ſont agréables, on ne doit point blâmer celles-ci, parce qu'elles n'ont rien de recherché, & qui ne convienne au ſtyle de converſation que Ciceron employe dans tout cet ouvrage. D'ailleurs, ſi Montagne étoit choqué de ces trois conſonances qui ſe ſuivent de ſi près, *mallem, ſenem, eſſem*, il n'avoit qu'à ſéparer *aut* de *quam*, comme on a fait dans l'Edition de Gronovius, où il y a, *quàm eſſe ſenem aut, quàm eſſem.*

[f] Pour moi j'aimerois mieux être moins de temps vieux, que d'être vieux, avant que de l'être effectivement. Cic. de Senectute, ch. 10.

(28) Un ſavant Mathematicien de mes amis,

bale : car ils ſont plaiſants & ayſez : & quant & quant l'homme en general, de qui je cherche la congnoiſſance, y paroiſt plus vif & plus entier qu'en nul autre lieu, la varieté & verité de ſes

M. de Moivre, que je ne nomme ici que pour me faire honneur à moi-même, m'ayant appris qu'un écrivain de ce temps avoit cité ce paſſage de Montagne ſans ſavoir pourquoi Montagne avoit appellé *les hiſtoriens ſa droite balle*, me fit ſentir la néceſſité d'expliquer cette énigme, parce qu'elle pourroit paroître obſcure à bien d'autres ; & tout d'un temps il m'en donna l'explication lui-même, à peu près en ces termes : Montagne appelle ici l'étude de l'hiſtoire *ſa droite balle*, pour nous apprendre que c'eſt le plus doux & le plus aiſé de ſes amuſemens, par alluſion à ce qui arrive à un joueur de paume, qui, lorſque *la balle* lui vient du côté droit, la renvoye naturellement & ſans peine ; reduit lorſqu'elle lui vient du côté oppoſé, à la chaſſer d'un coup de revers, qui pour l'ordinaire eſt un coup moins ſûr & plus mal-aiſé. —— Cette Metaphore n'eſt point uſée, & fait une image fort juſte : double agrément qui ne ſe trouve point dans celle que Montagne avoit employée dans les premieres Editions de ſon livre, où il avoit dit, *Les hiſtoriens ſont le vrai gibier de mon eſtude : car ils ſont plaiſans & aiſés.* Outre que cette figure priſe de la chaſſe eſt aſſez commune, tout le monde ſait, que, quelque ſenſible que ſoit le plaiſir de la chaſſe, on y eſt ſouvent expoſé à bien de la peine, des fatigues, & des dangers.

conditions internes, en gros & en detail, la diverſité des moyens de ſon aſſemblage & des accidents qui le menacent. Or ceux qui eſcrivent les Vies, d'autant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux evenemens, plus à ce qui part du dedans, qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là me ſont plus propres. Voyla pourquoy, en toutes ſortes, c'eſt mon homme que *Plutarque*. Je ſuis bien marry que nous n'ayons une douzaine de * *Laërtius*, ou qu'il ne ſoit plus eſtendu, ou plus entendu: Car je ſuis pareillement curieux de cognoiſtre les fortunes & la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoiſtre la diverſité de leurs dogmes & fantaſies. En ce genre d'eſtude des Hiſtoires, il faut feuilleter ſans diſtinction toutes ſortes d'Autheurs & vieils & nouveaux, & barragouins & François, pour y apprendre les choſes, dequoy diverſement ils traictent.

Mais Ceſar ſingulierement me ſem-

* Qu'on nomme préſentement en François *Diogene Laërce.*

ble meriter qu'on l'eſtudie, non pour la ſcience de l'Hiſtoire ſeulement, mais pour luy-meſme : tant il a de perfection & d'excellence par deſſus tous les autres : quoy que Salluſte ſoit du nombre. Certes je lis cet Autheur avec un peu plus de reverence & de reſpect qu'on ne lit les humains ouvrages : tantoſt le conſiderant luy-meſme par les actions, & le miracle de ſa grandeur : tantoſt la pureté, & inimitable poliſſure de ſon langage, qui a ſurpaſſé non ſeulement tous les Hiſtoriens, comme dit Cicero, mais à l'adventure Cicero meſme : Avec tant de ſincerité en ſes jugements, parlant de ſes ennemis, que ſauf les fauſſes couleurs, dequoy il veut couvrir ſa mauvaiſe cauſe, & l'ordure de ſa peſtilente ambition, je penſe qu'en cela ſeul on y puiſſe trouver à redire, qu'il a eſté trop eſpargnant à parler de ſoy : car tant de grandes choſes ne peuvent avoir eſté executées par luy, qu'il n'y ſoit allé beaucoup plus du ſien, qu'il n'y en met.

J'ayme les Hiſtoriens, ou fort ſim-

ples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur, & qui n'y apportent que le soing, & la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, & d'enregistrer à la bonne foy toutes choses, sans chois & sans triage, nous laissent le jugement entier, pour la cognoissance de la verité.

Tel est entre autres pour exemple, le bon *Froissard*, qui a marché en son entreprinse d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faute, il ne craint aucunement de la recognoistre & corriger, en l'endroit, où il en a esté adverty: & qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroyent, & les differents rapports qu'on luy faisoit. C'est la matiere de l'histoire nuë & informe: chascun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement.

Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, peuvent trier de deux rapports celuy qui est plus vray-semblable: de la condition des Princes & de leurs humeurs,

ils en concluent les conſeils, & leur attribuent les paroles convenables : ils ont raiſon de prendre l'authorité de regler noſtre creance à la leur : mais certes cela n'appartient à gueres de gents.

Ceux d'entre-deux (qui eſt la plus commune façon) ceux-là nous gaſtent tout : ils veulent nous maſcher les morceaux, ils ſe donnent loy de juger & par conſequent d'incliner l'Hiſtoire à leur fantaſie : car depuis que le jugement pend d'un coſté, on ne ſe peut garder de contourner & tordre la narration à ce biais. Ils entreprennent de choiſir les choſes dignes d'eſtre ſceues & nous cachent ſouvent telle parole, telle action privée, qui nous inſtruiroit mieux : obmettent pour choſes incroyables celles qu'ils n'entendent pas : & peut-eſtre encore telle choſe pour ne la ſçavoir dire en bon Latin ou François. Qu'ils eſtalent hardiment leur eloquence & leur diſcours : qu'ils jugent à leur poſte, mais qu'ils nous laiſſent auſſi dequoy juger apres eux : & qu'ils n'alterent * ny

* *Ny ne déterminent.*

dispensent par leurs racourcimens & par leur chois, rien sur le corps de la matiere : ains qu'ils nous la r'envoyent pure & entiere en toutes ses dimensions. Le plus souvent on trie pour cette charge & notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler : comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : & eux ont raison n'ayants esté gagez que pour cela, & n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie. Ainsi à force beaux mots ils nous vont patissant une belle contexture des bruits, qu'ils ramassent és carrefours des villes.

Les seuls bonnes Histoires sont celles qui ont esté escrites par ceux-mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte. Telles sont quasi toutes les Grecques & Romaines. Car plusieurs temoings oculaires ayants escrit de mesme subject (com-

me il advenoit en ce temps-là que la grandeur & le ſçavoir ſe rencontroient communement) s'il y a de la faute, elle doit eſtre merveilleuſement legere, & ſur un accident fort doubteux. Que peut-on eſperer d'un Medecin traictant de la guerre, ou d'un eſcholier traictant les deſſeins des Princes?

Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoyent en cela, il n'en faut que cet exemple: *Aſinius Pollio* trouvoit ès hiſtoires meſme de Ceſar (29) quelque meſcompte, en quoy il eſtoit tombé, pour n'avoir peu jetter les yeux en tous les endroits de ſon armée, & en avoir creu les particuliers, qui luy rapportoient ſouvent des choſes non aſſez verifiées, ou bien pour n'avoir eſté aſſez curieuſement adverty

(29) Dans *Suetone*, Vie de Jul. Ceſar, §. 56. *Cùm Ceſaris pleraque & quæ per alios erant geſta, temerè crediderit; & quæ per ſe, vel conſulto, vel etiam memoriâ lapſus, perperam ediderit.* Je mets ici cette critique de Pollion, parce qu'elle eſt plus ſevere dans Suetone que dans Montagne, qui pourtant doit l'avoir priſe de Suetone.

par ſes Lieutenants des choſes qu'ils avoient conduites en ſon abſence. On peut voir par-là, ſi cette recherche de la verité eſt delicate, qu'on ne ſe puiſſe pas fier d'un combat à la ſcience de celuy qui y a commandé ; ny aux ſoldats, de ce qui s'eſt paſſé près d'eux, ſi à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les teſmoings, & reçoit les objets ſur la preuve * des ponctilles de chaque accident. Vrayement la connoiſſance que nous avons de nos affaires eſt bien plus laſche. Mais cecy a eſté ſuffiſamment traicté par Bodin, & ſelon ma conception. Pour ſubvenir un peu à la trahiſon de ma memoire, & à ſon defaut, ſi extreme, qu'il m'eſt advenu plus d'une fois, de reprendre en main des livres, comme recents, & à moy inconnus, que j'avoy leu ſoigneuſement quelques années auparavant, & barbouillé de mes notes ; j'ai pris en couſtume depuis quelque temps, d'ajouſter au bout de chaſque Livre (je dis de

* *Des plus petites circonſtances de chaque accident.*

ceux deſquels je ne me veux ſervir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire, & le jugement que j'en ay retiré en gros : afin que cela me repreſente au moins l'air & idée generale que j'avois conceu de l'Autheur en le liſant. Je veux icy tranſcrire aucunes de ces annotations.

Voicy ce que je mis il y a environ dix ans en mon *Guicciardin* : (car quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne.) « Il eſt hiſtorio-» graphe diligent, & duquel à mon » advis, autant exactement que de nul » autre, on peut apprendre la verité des » affaires de ſon temps : auſſi en la pluſ-» part en a-il eſté acteur luy meſme, & » en rang honorable. Il n'y a aucune » apparence que par haine, faveur, ou » vanité, il ayt déguiſé les choſes : de-» quoy font foy les libres jugemens qu'il » donne des Grands, & notamment de » ceux par leſquels il avoit eſté avancé, » & employé aux charges, comme du » Pape Clement ſeptieſme. Quant à la » partie dequoy il ſemble le vouloir pre-

» valoir le plus, qui ſont ſes digreſſions
» & diſcours, il y en a de bons & en-
» richis de beaux traits, mais il s'y eſt
» trop pleu : Car pour ne vouloir rien
» laiſſer à dire, ayant un ſubject ſi plein
» & ample, & à peu prés infini, il en
» devient laſche, & ſentant un peu le
» caquet ſcholaſtique. J'ay auſſi remar-
» qué cecy, que de tant d'ames & effects
» qu'il juge, de tant de mouvements &
» conſeils, il n'en rapporte jamais un
» ſeul à la vertu, religion, & conſcien-
» ce, comme ſi ces parties-là eſtoient
» du tout eſteintes au monde: & de tou-
» tes les actions, pour belles par appa-
» rence qu'elles ſoient d'elles-meſmes,
» il en rejecte la cauſe à quelque occa-
» ſion vitieuſe, ou à quelque profit. Il
» eſt impoſſible d'imaginer, que parmy
» cet infiny nombre d'actions, dequoy
» il juge, il n'y en ait eu quelqu'une
» produite par la voye de la raiſon. Nul-
» le corruption peut avoir ſaiſi les hom-
» mes ſi univerſellement, que quelqu'un
» n'eſchappe de la contagion. Cela me
» fait craindre qu'il y aye un peu du

» vice de ſon gouſt ; & peut eſtre ad-
» venu, qu'il ayt eſtimé d'autrui ſelon
» ſoy.

En mon *Philippe de Comines*, il y a cecy : » Vous y trouverez le langage
» doux & agreable, d'une naifve ſim-
» plicité, la narration pure, & en la-
» quelle la bonne foy de l'Autheur re-
» luit evidemment, exempte de vanité
» parlant de ſoy, & d'affection & d'en-
» vie parlant d'autruy : ſes diſcours &
» enhortemens, accompagnez plus de
» bon zele & de verité, que d'aucune
» exquiſe ſuffiſance, & tout par tout de
» l'authorité & gravité, repreſentant
» ſon homme de bon lieu, & élevé aux
» grands affaires.

Sur les *Mémoires* (30) *de Monſieur*

(30) Ces memoires publiés par *Meſſire Martin du Bellay*, contiennent dix livres dont les quatre premiers & les trois derniers ſont de *Martin du Bellay*, & les autres de ſon frere *Guillaume de Langey*, & ont été tirés de ſa cinquieme Ogdoade, depuis l'an 1536, juſqu'en 1540. Ils ſont intitulés, *Memoires de Meſſire Martin du Bellay, contenant le diſcours de pluſieurs choſes advenues au Royaume de France depuis l'an 1513, juſqu'au trepas de François I, arrivé en 1547* De tout ce-

du Bellay : » C'eſt touſjours plaiſir de » voir les choſes eſcrites par ceux qui » ont eſſayé comme il les faut conduire : » mais il ne ſe peut nier qu'il ne ſe dé- » couvre evidemment en (31) ces deux » Seigneurs icy un grand dechet de la » franchiſe & liberté d'eſcrire, qui re- » luit és anciens de leur ſorte : comme » au *Sire de Jouinville* domeſtique de » S. Loys, *Eginard* Chancelier de » Charlemaigne, & de plus freſche me- » moire en *Philippe de Comines*. C'eſt » icy pluſtoſt un Plaidoyer pour le Roy » François, contre l'Empereur Charles » cinquieſme, qu'une Hiſtoire. Je ne » veux pas croire, qu'ils ayent rien » changé, quant au gros du faict : mais » de contourner le jugement des evene- » ments ſouvent contre raiſon, à noſtre » advantage, & d'obmettre tout ce qu'il » y a de chatouilleux en la vie de leur

Il n'eſt aiſé de juger pourquoi Montagne parle de deux Seigneurs du Bellay. J'ai fait cette remarque pour ſauver à d'autres l'embarras où je me ſuis d'abord trouvé moi-même à cette occaſion.

(31) *Guillaume & Martin du Bellay.*

» Maiſtre,

» Maiſtre, ils en ſont meſtier : teſmoing
» les reculements de Meſſieurs de Mont-
» morency & de Brion, qui y ſont ou-
» bliez, voire le ſeul nom de Madame
» d'Eſtampes ne s'y trouve point. On
» peut couvrir les actions ſecrettes: mais
» de taire tout ce que le monde ſçait,
» & les choſes qui ont (32) tiré des ef-
» fects publics & de telle conſequence,
» c'eſt un defaut inexcuſable. Somme,
» pour avoir l'entiere cognoiſſance du
» Roy François, & des choſes advenuës
» de ſon temps, qu'on s'addreſſe ail-
» leurs, ſi on m'en croit. Ce qu'on peut
» faire icy de profit, c'eſt par la déduc-
» tion particuliere des batailles & ex-
» ploits de guerre, où ces Gentils-hom-
» mes ſe ſont trouvez : quelques paroles
» & actions privées d'aucuns Princes
» de leur temps, & les pratiques & ne-
» gociations conduites par le Seigneur
» de Langeay, où il y a tout plein de
» choſes dignes d'eſtre ſçeues, & des
» diſcours non vulgaires.

(32) *Produit.*

CHAPITRE XI.

De la Cruauté.

IL me semble que la vertu est chose autre, & plus noble, que les inclinations à la bonté, qui naissent en nous. Les ames reiglées d'elles-mesmes & bien nées, elles suyvent mesme train, & representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses. Mais la vertu sonne je ne sçay quoy de plus grand & de plus actif, que de se laisser par une heureuse complexion, doucement & paisiblement conduire à la suite de la raison. Celui qui d'une douceur & facilité naturelle, mespriseroit les offences receues, feroit chose tres-belle & digne de loüange: mais celuy qui picqué & outré jusques au vif d'une offence, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, & apres un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup

plus. Celuy-là feroit bien, & cettuy-cy vertueusement: l'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté & du contraste, & qu'elle ne peut s'exercer (1) sans partie. C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, & liberal, & juste; mais nous ne le nommons pas *vertueux*. Ses operations sont toutes naïfves & sans effort. Des Philosophes non seulement Stoïciens, mais encore Epicuriens (& cette enchere (2) je l'em-

(1) *Sans opposition.*

(2) Montagne s'arrête ici pour s'excuser de ce qu'il a joint les Epicuriens aux Stoïciens avec cette marque de distinction, *non seulement Stoïciens, mais encore Epicuriens*, conformément à l'opinion générale qui suppose, que les Epicuriens sont moins rigides dans leur morale que les Stoïciens, ce qui n'est pas vrai dans le fond, comme il fait voir tout d'un temps. Montagne s'engage par-là dans une longue parenthese, à laquelle il est bon que le lecteur soit préparé pour ne pas perdre entierement le fil du discours. Dans les dernieres Editions on a prétendu remedier à cet inconvenient: mais, sans compter que c'a été par de vaines repetitions qui rendent le discours de Montagne plus languissant & plus obscur, c'est une licence qu'on ne devoit pas

prunte de l'opinion commune, qui eſt fauſſe, quoy que die ce ſubtil rencontre d'Arceſilaus, à celuy qui luy reprochoit, que beaucoup de gents paſſoyent de ſon eſcole en l'Epicurienne, & jamais au rebours : *Je croy bien : Des coqs il ſe fait* (3) *des chappons aſſez : mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs.* Car à la verité en fermeté & rigueur d'opinions & de preceptes, la ſecte Epicurienne ne cede aucunement à la Stoïque. Et un Stoïcien (4) reconnoiſſant meilleure foy, que ces diſputateurs, qui pour combattre Epicurus, & ſe donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne penſa jamais, contournants ſes paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne, autre ſens de ſa

prendre, parce que qui publie l'ouvrage d'autrui, doit le donner tel que l'Auteur l'a compoſé. Le Traducteur Anglois a plus fait : car embarraſſé de cette énorme parenthese, il l'a entierement omiſe. S'il ne l'entendoit pas, il auroit dû, ce ſemble, en avertir ſes lecteurs.

(3) *Diog. Laërce*, dans la Vie d'Arceſilaus, L. IV. *Segm.* 43.

(4) C'eſt-à-dire, *montrant plus de bonne foy que*, &c.

façon de parler, & autre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame, & en ses mœurs, dit qu'il a laissé d'estre Epicurien, pour cette consideration entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine & inaccessible [a] *& ii qui φιλόδοξοι vocantur, sunt φιλόκαλοι & φιλόδικοι, omnésque virtutes & colunt & retinent*); des Philosophes Stoïciens & Epicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé, que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reiglée & bien disposée à la vertu : ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions & nos discours au dessus de tous les efforts de fortune ; mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent * quester de la douleur, de la necessité, & du mespris, pour les combattre, &

[a] Car ceux qu'on appelle amoureux de la volupté, étant en effet amoureux de l'honnêteté & du juste, aiment & pratiquent toute sorte de vertus. Cic. Epist. 19. L. XV.

* *Rechercher la douleur, l'indigence & le mépris, pour, &c.*

pour tenir leur ame en haleine: [b] *multum sibi adjicit virtus lacessita.* C'eſt l'une des raiſons, pourquoy Epaminondas, qui eſtoit encore (5) d'une tierce Secte, refuſe des richeſſes que la fortune luy met en main, par une voye treslegitime: pour avoir, dit-il à s'eſcrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il ſe maintint tousjours. Socrates s'eſſayoit, ce me ſemble, encore plus rudement, conſervant pour ſon exercice, la malignité de ſa femme, qui eſt un eſſay à fer eſmoulu. Metellus ayant ſeul de tous les Senateurs Romains entrepris par l'effort de ſa vertu, de ſouſtenir la violence de Saturninus Tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire paſſer une loy injuſte en faveur de la Commune; & ayant encouru par-là les peines capitales que Saturninus avoit

[b] La vertu qui eſt attaquée, n'en devient que plus intrepide. *Senec.* Epiſt. XIII.

(5) De la Secte Pythagoricienne, —— *Thebanum Epaminondam*, dit Ciceron, *Lyſis Pythagoreus erudivit*: de Offic. L. I. c. 44.

eſtablies contre les refuſants, entretenoit ceux qui en cette extremité, le conduiſoient en la place, de tels propos: (6) *Que c'eſtoit choſe trop facile & trop laſche que de mal faire; & que de faire bien, où il n'y euſt point de danger, c'eſtoit choſe vulgaire: mais de faire bien, où il y euſt danger, c'eſtoit le propre office d'un homme de vertu.* Ces paroles de Metellus nous repreſentent bien clairement ce que je vouloy verifier, que la vertu refuſe la facilité pour compagne, & que cette ayſée, douce, & penchante voye, par où ſe conduiſent les pas reiglez d'une bonne inclination de nature, n'eſt pas celle de la vraye vertu. Elle demande un chemin aſpre & eſpineux: elle veut avoir, ou des difficultez eſtrangeres à luicter (comme celle de Metellus) par le moyen deſquelles fortune ſe plaiſt à luy rompre la roideur de la courſe, ou des difficultez internes, que luy apportent les

(6) *Plutarque*, dans la Vie de Marius, ch. 10. de la Traduction d'Amyot.

appetits desordonnez & imperfections de nostre condition.

Je suis venu jusques ici bien à mon ayse : Mais au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit à mon compte une ame de peu de recommendation : Car je ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vitieuse concupiscence. Au frain de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contrainte : je cognoy sa raison si puissante & si maistresse chez luy, qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vitieux seulement de naistre. A une vertu si elevée que la sienne, je ne puis rien mettre en teste. Il me semble la voir marcher d'un victorieux pas & triomphant, en pompe & à son ayse, sans empeschement ne destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons-nous donc qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, & qu'elle luy doive

cela, d'en eſtre miſe en credit & en honneur? Que deviendroit auſſi cette brave & genereuſe volupté Epicurienne, qui fait eſtat de nourrir mollement en ſon giron, & y faire follatrer la vertu, luy donnant pour ſes jouëts, la honte, les fievres, la pauvreté, la mort, & les gehennes? Si je preſuppoſe que la vertu parfaite ſe cognoiſt à combattre & porter patiemment la douleur, à ſouſtenir les efforts de la goutte, ſans s'eſbranler de ſon aſſiette: ſi je luy donne pour ſon object neceſſaire l'aſpreté & la difficulté, que deviendra la vertu qui ſera montée à tel poinct, que de non ſeulement meſpriſer la douleur, mais de s'en eſjouyr; & de ſe faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme eſt celle que les Epicuriens ont eſtablie, & de laquelle pluſieurs d'entre eux nous ont laiſſé, par leurs actions, des preuves tres-certaines? Comme ont bien d'autres, que je trouve avoir ſurpaſſé par effect les reigles meſmes de leur diſcipline; Teſmoing le jeune

Caton : Quand je le voy mourir & se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter, de croire simplement, qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble & d'effroy : je ne puis croire, qu'il se maintinst seulement en cette desmarche, que les reigles de la secte Stoïque luy ordonnoyent, rassise, sans esmotion & impassible : il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardise & de verdeur, pour s'en arrester là. Je croy sans doute qu'il sentit du plaisir & de la volupté, en une si noble action, & qu'il s'y aggrea plus qu'en autre de celles de sa vie : [c] *Sic abiit è vitâ, ut causam moriendi nactum se esse gauderet.* Je le croy si avant, que j'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy fust ostée. Et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes, ne me tenoit en bride, je tomberois aysément en cette

[c] *Il sortit de la vie*, (dit Ciceron, Tusc. Quæst. L. I. c. 30.) *tout joyeux d'avoir trouvé une raison de mourir.*

opinion qu'il sçavoir bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, & d'avoir favorisé (7) ce brigand à fouler aux piedz l'ancienne liberté de la patrie. Il me semble lire en cette action, je ne sçay quelle esjouyssance de son ame, & une emotion de plaisir extraordinaire, & d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse & hauteur de son entreprise,

[u] *Deliberata morte ferocior*:

non pas aiguisée par quelque esperance de gloire, comme les jugements populaires & effeminez d'aucuns hommes ont jugé; car cette consideration est trop basse, pour toucher un cœur si genereux, si haultain & si roide: mais

(7) *Cesar*, qui malgré ses grandes qualités que Montagne a mises dans un si beau jour, au Chapitre précédent, est ici traité comme il le merite, pour avoir commis *le plus attroce de tous les crimes*.

[u] Elevée à un nouveau degré de fierté par la résolution de mourir. *Horat.* l. 1. *Od.* 37. *vs.* 29. Ce qu'Horace a dit de Cleopatre, Montaigne l'applique à l'ame de Caton.

pour la beauté de la chose mesme en soy : laquelle il voyoit bien plus clair, & en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La Philosophie m'a fait plaisir de juger (a) qu'une si belle action eust esté indécemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton ; & qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna-il (selon raison) & à son fils & aux Senateurs qui l'accompagnoyent, de prouvoir autrement à leur fait. [c] *Catoni, quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetuâ constantiâ roborâvisset, semperque in proposito consilio permansisset : morien-*

(a) C'est ce qu'a dit Ciceron dans les Offices, L. 1. c. 31. *Nec enim quemquam hominem se sibi ipse conficere debet, alius in eadem causâ nos debet. Num enim aliâ in causâ M. Catonem fuit, aliâ ceteri qui se in Africâ Cæsari tradiderunt? Atqui ceteris forsitan vitæ dandum esset, si se interemissent, &c.*

[c] La nature ayant doué Caton d'une incroyable gravité qu'il avoit fortifiée par une fermeté continuelle, sans jamais s'écarter de la route qu'il s'étoit proposée, il falloit qu'il mourût plutôt que de voir la face du Tyran. Cic. de Offic. L. 1. c. 31.

dum potius quam tyranni vultus aspiciendus erat. Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprete tousjours la mort par la vie. Et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence, attachée à une vie foible, je tiens qu'elle est produitte de cause foible & fortable à sa vie. L'ayſance donc de cette mort, & cette facilité qu'il avoit acquiſe par la force de ſon ame, dirons-nous qu'elle doive rabattre quelque choſe du luſtre de ſa vertu? Et qui de ceux qui ont la cervelle tant ſoit peu teinte de la vraye Philoſophie, peut ſe contenter d'imaginer Socrates, ſeulement franc de crainte & de paſſion, en l'accident de ſa priſon, de ſes fers, & de ſa condemnation? Et qui ne recognoiſt en luy, non ſeulement de la fermeté & de la conſtance (c'eſtoit ſon aſſiette ordinaire que celle-là), mais encore je ne ſçay quel contentement nouveau, & une allegreſſe enjoüée en ſes propos & façons dernieres? A ce treſſaillir, du plaiſir qu'il ſent à gratter ſa jambe, apres que les

pour la beauté de la chose mesme en soy : laquelle il voyoit bien plus clair, & en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. Les Philosophes m'ont faict plaisir de juger (8) qu'une si belle action n'eust été indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton : & qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna-il selon raison & à son fils & aux Senateurs qui l'accompagnoyent, de pouvoir autrement à leur faict. [e] *Catoni, quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetuâ constantiâ roborâvisset, semperque in proposito consilio permansisset : movien-*

(8) C'est ce que dit Ciceron dans ses Offices, L. 1. c. 31. *Nam quemadmodum in se sibi ipse conspicere alius debet, alius in eadem causâ non debet. Nam enim aliâ in causâ M. Cato fuit, aliâ ceteri qui in Africâ Cæsari tradiderunt? Aliud ceteris licitum, aliud illi, à se non remissum. &c.*

[e] La nature ayant doué Caton d'une incroyable gravité qu'il avoit fortifiée par une fermeté continuelle, sans jamais s'écarter de la route qu'il s'étoit proposée, il falloit qu'il mourût plûtôt que de voir la face du Tyran. Cic. de Offic. L. 1. c. 31.

dum potuit quem tyranni vultus asperandus erat. Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprete tousjours la mort par la vie. Et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence, attachée à une vie foible, je tiens qu'elle est produitte de cause foible & fortable à sa vie. L'aysance donc de cette mort, & cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons-nous qu'elle doive rabattre quelque chose du lustre de la vertu? Et qui de ceux qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraye Philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte & de passion, en l'accident de sa prison, de ses fers, & de sa condemnation? Et qui ne recognoist en luy, non seulement de la fermeté & de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle-là), mais encore je ne sçay quel contentement nouveau, & une allegresse enjoüée en ses propos & façons dernieres? A ce treffaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe, apres que les

fers en furent hors, (9) accuſe-il pas une pareille douceur & joye en ſon ame, pour eſtre (10) deſenforgée des incommodités paſſées, & (11) à meſme d'entrer en cognoiſſance des choſes advenir? Caton me pardonnera, s'il luy plaiſt: ſa mort eſt plus tragique, & plus tendue; mais cette-cy eſt encore, je ne ſçay comment, plus belle. Ariſtippus à ceux qui la plaignoyent, (12) *Les Dieux m'en envoyent une telle*, fit-il. On voit aux ames de ces * deux perſonnages, & de leurs imitateurs (car de ſemblables, je fay grand doubte qu'il y en ait eu) une ſi parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur eſt paſſée en complexion. Ce n'eſt plus vertu penible, ny des ordonnances de la raiſon, pour leſquelles maintenir il faille que leur ame ſe

(9) C'eſt-à-dire, *ne montre-t-il pas*, &c.

(10) Degagée. *Defenforgé* ſe trouve dans le Dictionnaire François & Anglois de *Cotgrave*.

(11) *Sur le point.*

(12) Diog. Laërce, dans la Vie d'Ariſtippe, L. II. Sect. 76. Ἐρωτώμενος πῶς ἀλλαι ἔκπυστοι γίνοιντο, ἔφη, Ὡς αὐτὸς ἐγὼ ἀγαθὸς.

* *Socrate & Caton.*

roidiſſe : c'eſt l'eſſence meſme de leur ame, c'eſt ſon train naturel & ordinaire. Ils l'ont rendue telle, par un long exercice des preceptes de la Philoſophie, ayants rencontré une belle & riche nature. Les paſſions vitieuſes, qui naiſſent en nous, ne trouvent plus par où faire entrée en eux. La force & roideur de leur ame, eſtouffe & eſteint les concupiſcences, auſſi toſt qu'elle s'commencent à s'eſbranler.

Or qu'il ne ſoit plus beau, par une haulte & divine reſolution, d'empeſcher la naiſſance des tentations ; & de s'eſtre formé à la vertu, de maniere que les ſemences meſmes des vices en ſoyent deſracinées : que d'empeſcher à vive force leur progrez ; & s'eſtant laiſſé ſurprendre aux eſmotions premieres des paſſions, s'armer & ſe bander pour arreſter leur courſe, & les vaincre : & que ce ſecond effect ne ſoit encore plus beau, que d'eſtre ſimplement garny d'une nature facile & debonnaire, & deſgouſtée par ſoy-meſme de la deſbauche & du vice, je ne penſe point qu'il y ait

doubte. Car cette tierce & derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux: exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition est si voisine à l'imperfection & à la foiblesse, que je ne sçay pas bien comment en demesler les confins & les distinguer. Les noms mesmes de *bonté* & d'*innocence*, sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté, & temperance, peuvent arriver à nous, par deffaillance corporelle. La fermeté aux dangers, (si fermeté il la faut appeller) le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir & se treuve souvent aux hommes, par faute de bien juger de tels accidents, & ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension & la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux. Comme j'ay veu souvent advenir qu'on a loüé des hommes, de ce dequoy ils meritoyent du blasme.

Un Seigneur Italien tenoit une fois ce

propos en ma presence, au desavantage de sa Nation : Que la subtilité des Italiens & la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangers & accidents qui leur pouvoyent advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange, si on les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous & les Espagnols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre ; & qu'il nous falloit faire voir à l'œil & toucher à la main, le danger avant que de nous en effrayer ; & que lors aussi nous n'avions plus de tenue. Mais que les Allemans & les Souysses, plus grossiers & plus lourds, n'avoyent le sens de se raviser, à peine lors mesmes qu'ils estoyent accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire : Si est-il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentifs se jettent bien souvent aux hazards, d'autre inconsideration qu'ils ne font apres y avoir esté eschauldez ;

[f] *Haud ignarus, quantum nova gloria in armis*
Et præstare decus, stimulat certamine possit.

Voyla pourquoy, quand on juge d'une action particuliere, il faut considerer plusieurs circonstances, & l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy-mesme; j'ay veu quelquefois mes amis appeller prudence en moy, ce qui estoit fortune; & estimer advantage de courage & de patience, ce qui estoit advantage de jugement & opinion; & me attribuer un titre pour autre, tantost à mon gain, tantost à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier & plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme; je n'en ay faict guere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort, pour brider les desirs dequoy je me suis trouvé pressé. Maver-

[f] Car on fait ce que peut dans un premier combat le doux charme de l'honneur & de la gloire. *Æneid.* L. XI. *vs.* 154, 155.

tu, c'eſt une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale & fortuite. Si je fuſſe nay d'une complexion plus deſreiglée, je crains qu'il fuſt allé piteuſement de mon faict: car je n'ay eſſayé guere de fermeté en mon ame, pour ſouſtenir des paſſions, ſi elles euſſent eſté tant ſoit peu vehementes. Je ne ſçay point nourrir des querelles, & du debat chez moy. Ainſi, je ne me puis dire nul grand-mercy, dequoy je me trouve exempt de pluſieurs vices.

[5] — *Si vitiis mediocribus, & mea paucis*
Mendoſa eſt natura, alioqui recta, velut ſi
Egregio inſpersos reprehendas corpore naevos.

Je le doy plus à ma fortune qu'à ma raiſon. Elle m'a faict naiſtre d'une race fameuſe en preud'hommie, & d'un tres-bon pere. Je ne ſçay s'il a eſcoulé en moy partie de ſes humeurs; ou bien ſi les exemples domeſtiques, & la bonne inſtitution de mon enfance, y ont in-

[5] Si je n'ai que des défauts peu conſidérables & en petit nombre, qui ſont comme de petites taches ſur un beau viſage. *Horat. L. I. Sat. VI. vſ. 65, &c.*

ſenſiblement aydé ; ou ſi je ſuis autrement ainſi nay,

[h] *Sen Libra, ſeu me Scorpius aſpicit*
Formidoloſus, pars violentior
Natalis horæ, ſeu tyrannus
Heſperiæ Capricornus undæ ;

Mais tant y a que la pluſpart des vices je les ay de moy-meſmes en horreur. La reſponſe d'Antiſthenes à celuy, qui luy demandoit le meilleur apprentiſſage : (13) *Deſapprendre le mal* : ſemble s'arreſter à cette image. Je les ay, dis-je, en horreur, d'une opinion ſi naturelle & ſi mienne, que ce meſme inſtinct & impreſſion que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conſervé, ſans qu'aucunes occaſions me l'ayent ſceu faire alterer, voire non pas mes diſcours propres, qui pour s'eſtre deſbandez en aucunes choſes de la route commune,

[h] Soit que je ſois né ſous le ſigne de la balance, ou ſous le Scorpion, conſtellation maligne, la plus terrible de toutes, ou ſous le Capricorne, Roi des mers d'Occident. *Horat. L. II. Od. 17. vſ. 7.* &c.

(13) *Τὸ κακὰ ἀπομαθεῖν.* Diog. Laërt. dans la Vie d'Antiſthene, L. VI. *Segm.* 7.

me licentieroyent ayſément à des actions, que cette naturelle inclination me fait haïr.

Je diray un monſtre : mais je le diray pourtant. Je trouve par là en pluſieurs choſes plus d'arreſt & de reigle en mes mœurs qu'en mon opinion : & ma concupiſcence moins deſbauchée que ma raiſon. Ariſtippus eſtablit des opinions ſi hardies en faveur de la volupté & des richeſſes, qu'il mit en rumeur toute la Philoſophie à l'encontre de luy. Mais quant à ſes mœurs, Dionyſius le Tyran luy ayant preſenté trois belles garſes, afin qu'il en fiſt le chois : il reſpondit qu'il les choiſiſſoit toutes trois, & qu'il avoit mal pris à Paris d'en preferer une à ſes compagnes : (14) Mais les ayant conduittes à ſon logis, il les renvoya, ſans en taſter. Son vallet ſe trouvant ſurchargé en chemin de l'argent qu'il portoit apres luy, il luy ordonna (15)

(14) *Diog. Laërce*, dans la Vie d'Ariſtippe, L. II. Segm. 67.

(15) *Id.* ibid. Segm. 77. & *Horat.* L. II. Sat. 3. vſ. 100, &c.

qu'il en verſaſt & jettaſt là, (16) ce qui luy faſchoit. Et Epicurus, duquel les dogmes ſont irreligieux & delicats, ſe porta en ſa vie tres-devotieuſement & laborieuſement. Il eſcrit à un ſien amy, (17) qu'il ne vit que de pain bis & d'eau, le prie de lui envoyer un peu de formage, pour quand il voudra faire quelque ſomptueux repas. Seroit-il vray, que pour eſtre bon tout à faict, il nous le faille eſtre par occulte, naturelle, & univerſelle proprieté, ſans loy, ſans raiſon, ſans exemple? Les deſbordements, auſquels je me ſuis trouvé engagé, ne ſont pas Dieu mercy des pires. Je les ay bien condamnez chez moy, ſelon qu'ils le valent: car mon jugement ne s'eſt pas trouvé infecté par eux. Au rebours, je les accuſe plus rigoureuſement en moy, qu'en un autre. Mais c'eſt tout: car au demeurant j'y apporte trop peu de reſiſtance, & me laiſſe trop ayſement pencher à l'autre part de la balance, ſauf pour les reigler, & em-

(16) *Ce qui l'embarraſſoit.*

(17) *Diog. Laërce, L. X. Segm. 22.*

pécher du meſlange d'autres vices, leſquels s'entretiennent & s'entre-enchaînent pour la plus part les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les mieux, je les ay retranchez & contrainst les plus ſeuls, & les plus ſimples que j'ay peu :

[1] *Nec ultra*
Errorem ſuadeo.

Car quant à l'opinion des Stoïciens, qui diſent, le ſage œuvrer quand il œuvre, par toutes les vertus enſemble, quoy qu'il y en ait une plus apparente ſelon la nature de l'action : (& à cela leur pourroit ſervir aucunement la ſimilitude du corps humain ; car l'action de la colere ne ſe peut exercer, que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine) ſi de là ils veulent tirer pareille conſequence, que quand (18) le fautier faut, il faut par tous les vices enſemble, je ne les en croy pas

[1] Sans pouſſer l'extravagance plus avant. *Juvenal.* Sat. VIII. *vſ.* 144.

(18) Ou *le autrieux*, comme on a mis dans les dernieres Editions. *Fautier* ou *faultier* (car on trouve l'un & l'autre dans Cotgrave) c'eſt, qui *a fuite à malfaire*, *à faillir*, *à ſe tromper*, &c.

ainſi ſimplement ; ou je ne les entend pas : je ſens par effect le contraire. Ce ſont ſubtilitez aiguës, * inſubſtantielles, auſquelles la Philoſophie s'arreſte par fois. Je ſuy quelques vices : mais j'en fuy d'autres, autant que ſçauroit faire un Sainct. Auſſi deſadvouënt les Peripateticiens, cette connexité & couſture indiſſoluble : & tient Ariſtote, qu'un homme prudent & juſte, peut eſtre & intemperant & incontinent. Socrates advoüoit à ceux qui recognoiſſoient en ſa phyſionomie quelque inclination au vice, (19) que c'eſtoit à la verité ſa propenſion naturelle, mais qu'il l'avoit corrigée par diſcipline. Et les familiers du Philoſophe Stilpo (20) diſoient,

* *Frivoles, chimeriques.*

(19) Cic. Tuſc. Quæſt. L. IV. c. 37. Ubi illa (vicia) ſibi ingenita, ſed ratione ſe sapiens dixerit.

(20) Stilponem ... familiares & ebriosum, & mulierosum fuiſſe : neque hoc ſcribunt vituperantes, ſed potius ad laudem. Vitioſum enim naturam ab eo ſic edomitam, & compreſſam eſſe doctrinâ, ut nemo unquam vitioſiorem illum, nemo in eo illibidinoſiorem viderit. Cic. Lib. de Fato, c. 5.

qu'eſtant

qu'eſtant nay ſubject au vin & aux femme, il s'eſtoit rendu par eſtude tres-abſtinent de l'un & de l'autre.

Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours, par le fort de ma naiſſance : je ne le tiens ny de loy ny de precepte ou autre apprentiſſage. L'innocence qui eſt en moy, eſt une innocence niaiſe, peu de vigueur, & point d'art. Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, & par nature & par jugement, comme l'extreme de tous les vices : mais c'eſt juſques à telle molleſſe, que je ne voy pas eſgorger un poulet ſans deſplaiſir, & ois impatiemment gemir un lievre ſous les dents de mes chiens, quoy que ce ſoit un plaiſir violent que la chaſſe. Ceux qui ont à combattre la volupté, uſent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle eſt toute vitieuſe & des-raiſonnable, que lors qu'elle eſt en ſon plus grand effort, elle nous maiſtriſe de façon que la raiſon n'y peut avoir accez : & alleguent l'experience que nous en ſentons en l'accointance des femmes,

[k] *Cùm jam præsagit gaudia corpus,*
Atque in eo est Venus, ut muliebria conferat arva :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus & ravi en la volupté.

Je sçay qu'il en peut aller autrement ; & qu'on arrivera par fois, si on veut, à rejetter l'ame sur ce mesme instant, à autres pensemens : Mais il la faut tendre & roidir (21) d'aguet. Je sçay qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir, & m'y cognoy bien, & n'ay point trou-

[k] Dans les approches du plaisir, & lorsqu'on goûte actuellement ce que l'amour a de plus ravissant. *Lucret.* l. IV. *vs.* 1099, &c.

(21) C'est-à-dire, *de guet à pensé*, *appensé*, ou *pourpensé*, *de propos delibéré*, ex præparato, dedità operâ : *Nicot.* De *guetter* on a fait le composé *aguetter*, d'où *aguet* & *d'aguet* : Menage dans son *Dictionnaire Etymologique*. Au lieu d'*aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet-appens*, & cela par corruption pour *de guet appensé*, dont on se servoit autrefois pour dire, *de propos délibéré*. — *Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes Chroniques de France pour *délibérer* : Menage, *ibid.*

vé Venus si imperieuse Deesse que plusieurs & plus reformez que moy, la resmoignent. Je ne prens pour miracle, comme faict la Royne de Navarre, en l'un des contes de son *Heptameron*, (qui est un gentil Livre pour son estoffe) ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité & liberté, avec une maistresse de long temps desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers & simples attouchements. Je croy que l'exemple du plaisir de la Chasse y seroit plus propre: comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement, & de surprinse, par où nostre Raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre: lors qu'apres une longue queste, la beste vient en sursaut à se presenter, en lieu où à l'adventure nous l'esperions le moins. Cette secousse, & l'ardeur de ces huées nous frappe, si qu'il seroit malaysé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensée ailleurs. Et les Poëtes font

Diane victorieuse du brandon & des fleſches de Cupidon.

[1] *Quis non malarum quas Amor curas habet*
Hæc inter obliviſcitur?

Pour revenir à mon propos, je me compaſſionne fort tendrement des afflictions d'autruy, & pleurerois ayſement par compagnie, ſi pour occaſion que ce ſoit, je ſçavois pleurer. Il n'eſt rien qui tente mes larmes que les larmes: non vrayes ſeulement, mais comment que ce ſoit, ou feintes, ou peintes. Les morts je ne les plains guere, & les envierois pluſtoſt, mais je plains bien fort les mourants. Les Sauvages ne m'offenſent pas tant, de roſtir & manger les corps des treſpaſſez, que ceux qui les tourmentent & perſecutent vivants. Les executions meſme de la juſtice, pour raiſonnables qu'elles ſoient, je ne les puis voir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à teſmoigner la clemence de Julius Ceſar: Il eſtoit, dit-il,

[1] Qui dans ce tems-là n'oublie point toutes les Anxietez fâcheuſes de l'Amour? *Horat. Epod. Lib. Od. II. ſ. 37. 38.*

doux en ſes vengeances : Ayant forcé les Pirates de ſe rendre à luy, qui l'avoient auparavant pris priſonnier & mis à rançon ; d'autant qu'il les avoit menaſſez de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce fut apres les avoir faict eſtrangler. Philemon ſon Secretaire, qui l'avoit voulu empoiſonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort ſimple. Sans dire qui eſt cet (22) Autheur Latin, qui oſe alleguer pour teſmoignage de clemence, de ſeulement tuer ceux deſquels on a eſté offenſé, il eſt ayſé à deviner qu'il eſt frappé des vilains & horribles exem-

(22) C'eſt *Suetone*, dont voici les propres paroles : *In ulciſcendo*, dit-il, parlant de Iule Ceſar, *naturâ leniſſimus. Piratas à quibus captus eſt, cùm in deditionem redegiſſet, quoniam ſupplicium ſe cruci antè minatus fuerat, jugulari priùs juſſit, deinde ſuffixit. ..... Philemonem à manu ſervum qui necem ſuam per venenum inimicis promiſerat, non gravius quam ſimplici morte punivit.* — Si je n'euſſe pas été conſiderer ces Autheurs Latin dont Montagne nous a voulu cacher le nom, je n'aurois pû corriger icy une petite faute qui ſe trouve dans toutes les Editions de ſes *Eſſais*, qui me ſont tombées entre les mains. C'eſt *Philomon* pour *Philemon*.

ples de cruauté, que les Tyrans Romains mirent en uſage.

Quant à moy, en la juſtice meſme, tout ce qui eſt au delà de la mort ſimple, me ſemble pure cruauté: & notamment à nous, qui devrions avoir reſpect d'en envoyer les ames en bon eſtat, ce qui ne ſe peut, les ayant agitées & deſeſperées par tourmens inſupportables. Ces jours paſſés, un ſoldat priſonnier, ayant apperceu d'une tour où il eſtoit, que le peuple s'aſſembloit en la place, & que des charpentiers y dreſſoyent leurs ouvrages, creut que c'eſtoit pour luy: & entré en la reſolution de ſe tuer, ne trouva qui l'y peuſt ſecourir, qu'un vieux clou de charette, rouillé, que la fortune luy offrit, dequoy il ſe donna premierement deux grands coups autour de la gorge: mais voyant que ce avoit eſté ſans effect, bien-toſt apres, il s'en donna un tiers, dans le ventre, où il laiſſa le clou fiché. Le premier de ſes gardes, qui entra où il eſtoit, le trouva en cet eſtat, vivant encores, mais couché & tout affoibly de ſes coups. Pour

employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence. Laquelle ouïe, & qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste tranchée, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin, qu'il avoit refusé : remercia ses Juges de la douceur inespérée de leur condemnation : * qu'il avoit prins party, d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre & insupportable : ayant conceu opinion par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tourmenter de quelque horrible supplice : & sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée. Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps des criminels. Car de les voir priver de sepulture, de les voir bouillir, & mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivants ; quoy que par effect, ce soit

* *Disant qu'il*, &c.

peu ou rien, comme Dieu dit, (m) *Qui corpus occidunt, & postea non habent quod faciant.* Et les Poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture, & au dessus de la mort:

[n] *Heu reliquias semiassi regis demidatis ossibus,*
Per terram sanie delibutas fœde divexarier.

Je me rencontray un jour à Rome, sur le point qu'on deffaisoit Catena, un voleur insigne: on l'estrangla sans aucune emotion de l'assistance: mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suivist d'une voix plaintive, & d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsi amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des

[m] Qui tuent le corps, & ne peuvent rien faire après. *Luc*, ch. XII. *vs.* 4.

[n] Ah! quelle horeur de voir les membres demi-brûlés de ce malheureux Prince, de les voir traînés par terre, dégoûtans de sang, & ses os tout décharnés! Cic. Tusc. Quæst. Lib. I. c. 44.

Loix anciennes de Perſe : ordonnant que les Seigneurs qui avoyent failly en leur eſtat ; au lieu qu'on les ſouloit foüetter, (23) fuſſent deſpouillés, & leurs vestemens foüettez pour eux ; & au lieu qu'on leur ſouloit arracher les cheveux, qu'on leur oſtaſt leur (24) haut chappeau ſeulement. Les Egyptiens ſi devotieux eſtimoyent bien ſatisfaire à la Juſtice divine, luy ſacrifiants (25) des pourceaux en figure, & repreſentee : invention hardie, de vouloir payer en peinture & en ombrage Dieu, ſubſtance ſi eſſentielle.

Je vy en une faiſon en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles ; & ne void-on rien aux Hiſtoi-

(23) Plutarque, dans les *Dits notables des anciens Rois*, &c.

(24) Qu'on nommoit *Tiare*.

(25) Herodote dit que ce n'étoit que les pauvres qui prenoient cette liberté. Οἱ δὲ πένητες ἀντὶ αὐτῶν ὑποδεικνύουσι τὰς ὑποδεικνυμένας ταύτας θυσίας. Mais les pauvres d'entr'eux par indigence font des pourceaux de pâte, qu'ils offrent en sacrifice après les avoir fait cuire.

res anciennes, de plus extreme que ce que nous en essayons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvoy-je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fust trouvé des ames si farouches, qui pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre; hacher & destrancher les membres d'autruy; aiguiser leur esprit à inventer des tourments inusitez, & des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, & pour cette seule fin, de jouir du pitoyable spectacle, des gestes, & mouvements pitoyables, des gemissements, & voix lamentables d'un homme mourant en angoisse. Car voyla l'extreme poinct, où la cruauté puisse atteindre: [o] *Ut homo homini res, non ira, non metus, non timens, tantùm spectaturus occidat.*

De moy, je n'ay pas sceu voir seulement sans desplaisir, poursuivre & tuer une belle innocente, qui est sans

[o] Que l'homme fut un homme sans y être poussé par la colere ou par la crainte; mais par le seul desir de le voir expirer. Senec. Epist. 95.

deffence, & de qui nous ne recevons aucune offence. Et comme il advient communement que le cerf ſe ſentant hors d'haleine & de force, n'ayant plus autre remede, ſe rejette & rend à nous-meſmes qui le pourſuivons, nous démandant mercy par ſes larmes,

[p] *Quæſtuque cruentus*
Atque implorantis ſimilis;

ce m'a tousjours ſemblé un ſpectacle tres-deſplaiſant. Je ne prens guere beſte en vie, à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des peſcheurs & des oyſeleurs, pour en faire autant.

[q] *Primoque à cæde ferarum*
Incaluiſſe puto maculatum ſanguine ferrum.

Les naturels ſanguinaires à l'endroit des beſtes teſmoignent une propenſion naturelle à la cruauté. Apres qu'on ſe fut apprivoiſé à Rome aux ſpectacles des meurtres des animaux, on vint aux

[p] *Et ſanglant, par ſes pleurs ſemble demander grace.* Æneid. l. VII. *vſ.* 501, 502.

[q] C'eſt, je croi, du ſang des bêtes que le premier glaive a été teint. *Ovid.* Metamorph. L. XV. Fab. 2. *vſ.* 47, 48.

hommes & aux Gladiateurs. Nature a, (ce crains-je) elle-meſme attaché à l'homme quelque inſtinct à l'inhumanité. Nul ne prend ſon eſbat à voir des beſtes s'entrejouer & careſſer; & nul ne faut de le prendre à les voir s'entredeſchirer & deſmembrer. Et afin qu'on ne ſe moque de cette ſympathie que j'ay avec elles, la Theologie meſme nous ordonne quelque faveur en leur endroit. Et conſiderant, qu'un meſme maiſtre nous a logez en ce palais pour ſon ſervice, & qu'elles ſont, comme nous, de ſa famille, elle a raiſon de nous enjoindre quelque reſpect & affection envers elles.

Pythagoras emprunta la Metempſychoſe, des Egyptiens: mais depuis elle a eſté receue par pluſieurs Nations, & nottamment par nos Druïdes:

[r] *Morte carent animæ, ſemperque, priore relicta*

[r] Les ames ne meurent point: mais apres avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter & vivre dans un autre. *Ovid.* Metam. L. XV. Fab. 2. vſ. 6, 7.

Sede, novis domibus vivunt habitantque receptæ.

La Religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames eſtants éternelles, ne ceſſoyent de ſe remuer & changer de place d'un corps à un autre : meſlant en outre à cette fantaſie, quelque conſideration de la juſtice divine. Car ſelon les deſportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit eſté chez Alexandre, ils diſoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins penible, & rapportant à ſa condition :

[1] *Muta ferarum*
Cogit vincla pati, truculentos ingerit urſis,
Prædoneſque lupis, fallaces vulpibus addit :
. . . . . .
Atque ubi per varios annos per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine tandem
Rurſus ad humanæ revocat primordia formæ.

[1] Il les réduit à vivre incorporés à des bêtes brutes : logeant les naturels feroces dans des ours, les raviſſeurs dans des loups, les fourbes dans des renards. —— Et après les avoir fait paſſer, durant un long cercle d'années, par mille figures differentes, & les avoir enfin purifiés dans les eaux du fleuve Lethé, il leur redonne encore la forme humaine. *Claudian.* in Ruffin. L. II. *vſ.* 482, 483, 484. —— 491, 492, 493.

Si elle avoit esté vaillante, la logeoient au corps d'un Lyon; si voluptueuse, en celuy d'un Pourceau: si lasche, en celui d'un Cerf ou d'un Lievre: si malitieuse, en celuy d'un Renard: ainsi du reste, jusques à ce que purifiée par ce chastiment, elle reprenoit le corps de quelqu'autre homme.

[t] *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli*
Panthoïdes Euphorbus eram.

Quant à ce cousinage-là d'entre nous & les bestes, je n'en fay pas (26) grande recepte: ny de ce aussi que plusieurs Nations, & notamment des plus anciennes & plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé & compagnie, mais leur ont donné un

[t] *Et moi même du temps de la guerre de Troye (car il m'en souvient encore) j'étois Euphorbe, fils de Panthus.* C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même dans Ovide, *Metamorph.* L. XV. Fab. 3. *vs.* 1, 3. Voulez-vous savoir par quel moyen Pythagore pouvoit rappeller le souvenir de ce qu'il avoit été du temps de la guerre de Troye? Voyez Diogene Laërce dans la Vie de Pythagore, Liv. VIII. Segm. 4, 5.

(26) *Grand compte.*

rang bien loing au dessus d'eux; les estimants tantoſt familieres, & favories de leurs Dieux, & les ayants en reſpect & reverence plus qu'humaine; & d'autres ne recognoiſſante autre Dieu, ny autres Divinitez qu'elles. [u] *Beſtiæ à barbaris propter beneficium conſecratæ.*

[x] *Crocodilon adorat*
Pars hæc, illa pavet ſaturam ſerpentibus Ibin.
Effigies ſacri hic nitet aurea Cercopitheci:
Hic piſcem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur.

Et l'interpretation meſme que Plutarque donne (27) à cette erreur, qui eſt tres-bien priſe, leur eſt encores hono-

[u] Les bêtes ont été divinisées par les Barbares, à cauſe du bien qu'ils en reçoivent. Cic. de Nat. Deor. L. II. c. 16.

[x] Chez les Egyptiens, les uns adorent le crocodile; les autres la cicogne qui ſe nourrit de ſerpens. Dans un de leurs temples on voit reluire ſur l'autel un ſinge tout d'or à qui l'on rend les honneurs divins. —— Ici c'eſt un poiſſon du Nil qui fait l'objet de leur culte; & là des villes entieres honorent un chien. *Juvenal.* Sat. XV.

(27) Dans ſon Traité d'*Iſis* & d'*Oſiris*, ch. 39. De la Traduction d'Amyot.

rable. Car il dit, que ce n'estoit le chat, ou le bœuf (pour exemple) que les Egyptiens adoroyent; mais qu'ils adoroyent en ces belles-là quelque image des facultez divines: En (28) cette-cy la patience & l'utilité: en (29) cette-là, la vivacité, ou comme nos voisins les *Bourguignons* avec toute l'Allemagne, (30) l'impatience de se voir enfermez; par où ils representoyent la *Liberté*, qu'ils aymoient & adoroyent au delà de toute autre faculté divine, & ainsi des autres. Mais quand je rencontre parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, & combien ils ont de part à nos plus grands privileges, & avec combien de vray-semblance on nous les apparie; certes j'en rabats beaucoup de nostre presomption, & me demets volontiers

(28) Le bœuf.

(29) Le chat.

(30) Passion qui est comme naturelle aux chats. Si l'on veut qu'un chat revienne volontiers dans une chambre, il faut bien prendre le moyen d'en pouvoir sortir demeure.

de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures.

Quant tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, & un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie & sentiment, mais aux arbres mesmes & aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, & la grace & la benignité aux autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste, qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande.

Les Turcs ont des aumosnes & des hospitaux pour les bestes. Les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent (31) que les mules & mulets, qui avoyent servy au

(31) *Plutarque*, dans la Vie de Caton le Censeur, ch. 3.

baſtiment du Temple appellé Hecatompedon, fuſſent libres, & qu'on les laiſſaſt paiſtre par tout ſans empeſchement. Les Agrigentins avoyent en uſage commun, (32) d'enterrer ſerieuſement les beſtes, qu'ils avoient eu cheres: comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens & les oyſeaux utiles: ou meſme qui avoyent ſervy de paſſe-temps à leurs enfants. Et la magnificence, qui leur eſtoit ordinaire en toutes autres choſes, (33) paroiſſoit auſſi ſingulierement, à la ſumptuoſité & nombre des monuments eſlevez à cette fin, qui ont duré en parade, pluſieurs ſiecles depuis. Les Egyptiens (34) enterroyent les loups, les ours, les crocodiles, les chiens & les chats, en lieux ſacrés, embauſmoyent leurs corps, & portoient le deuil à leurs treſpas. (35) Cimon fit une ſepulture honorable aux juments, avec leſquelles il avoit gaigné par trois

(32) *Diodore de Sicile*, L. XIII. c. 17.
(33) *Id.* ibid.
(34) *Herodot.* L. II. p. 129.
(35) *Pere de Miltiade*, *Id.* L. VI. p. 412.

fois le prix de la courſe aux jeux Olympiques. L'ancien (36) Xanthippus fit enterrer ſon chien ſur (37) un chef, en la coſte de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faiſoit, dit-il, (38) conſcience, de vendre & envoyer à la boucherie, pour un leger profit, un bœuf qui l'avoit long-temps ſervy.

(36) *Plutarque*, dans la Vie de Caton le Cenſeur, ch. 3.

(37) *Chef* veut dire ici *Cap*, ou *Promontoire*.

(38) *Plutarque*, dans la Vie de Caton le Cenſeur, ch. 5.

CHAPITRE XII.

Apologie de (1) Raimond de Sebonde.

C'EST à la verité une tres-utile & grande partie que la ſcience : ceux qui la meſpriſent teſmoignent aſſez leur beſtiſe : mais je n'eſtime pas pourtant ſa valeur juſques à cette meſure extreme qu'aucuns luy attribuent, comme Herillus le Philoſophe, (2) qui logeoit en elle le ſouverain bien, & tenoit qu'il fuſt en elle de nous rendre ſages & con-

(1) Dans la premiere Edition des *Eſſais*, imprimée à *Bourdeaux* en 1580, & dans celle d'*Abel l'Angelier* in 4to. 1582, il y a ici *Raimond Sebond* : mais dans la Traduction Françoiſe du livre de ce même Raimond, faite par Montagne, & publiée à Paris en 1611, l'Auteur eſt nommé *Raymond Sebon*. Enfin dans l'Edition des Eſſais *in folio*, de 1595, chez *Abel l'Angelier*, de laquelle je me ſers comme d'un modele pour celle-ci, préférablement à toute autre, il y a conſtamment *Raimond de Sebonde*. Quoique toutes ces varietés ne paroiſſent d'aucune importance, il pourroit n'être pas tout-à-fait inutile de les avoir remarquées.

(2) *Diog. Laërt.*, L. VII. Segm. 165.

tents; ce que je ne croy pas : ny ce que d'autres ont dict, que la ſcience eſt mere de toute vertu, & que tout vice eſt produit par l'ignorance. Si cela eſt vray, il eſt ſubject à une longue interpretation. Ma maiſon a eſté dés long-temps ouverte aux gents de ſçavoir, & en eſt fort cogneue; car mon Pere qui l'a commandée cinquante ans & plus, eſchauffé de cette ardeur nouvelle, dequoy le Roy François premier embraſſa les Lettres & les mit en credit, rechercha avec grand ſoin & deſpenſe l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy, comme perſonnes ſainctes, & ayants quelque particuliere inſpiration de ſageſſe divine; recueillant leurs ſentences, & leurs diſcours comme des oracles, & avec d'autant plus de reverence, & de religion, qu'il avoit moins de loy d'en juger: car il n'avoit aucune cognoiſſance des Lettres, non plus que ſes predeceſſeurs. Moy je les ayme bien, mais je ne les adore pas. Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de ſçavoir en ſon

temps, ayant arrefté quelque jours à *Montaigne* en la compagnie de mon pere, avec d'autres hommes de ſa ſorte, luy fit preſent au deſloger d'un livre qui s'intitule (3) *Theologia naturalis; ſive, Liber creaturarum Magiſtri Raimondi de Sebonde*. Et parce que la Langue Italienne & Eſpagnolle eſtoient familieres à mon pere, & que ce livre eſt baſty d'un Eſpagnol barragouiné en terminaiſons Latines, il eſperoit qu'avec bien peu d'ayde, il en pourroit faire ſon profit; & le luy recommanda, comme livre tres-utile & propre à la ſaiſon, en laquelle il le luy donna: ce fut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit, & ebranler en beaucoup de lieux noſtre ancienne creance. En quoy il avoit un tres-bon advis, prevoyant bien par diſcours de raiſon, que ce commencement de maladie declineroit ayſement en un exe-

(3) Dans la premiere Edition des Eſſais, & ſeulement de 1580, in 8vo, ce titre eſt ainſi traduit en François, de cette maniere: LA THEOLOGIE NATURELLE DE RAIMOND SEBOND.

crable atheisme : Car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles-mesmes, se laissant enporter à la fortune & aux apparences ; apres qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser & contreroller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, & qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doubte & à la balance ; il jette tantost après aysement en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'authorité ny de fondement, que celles qu'on luy a esbranlées : & secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions, qu'il avoit receues par l'authorité des Loix ou reverence de l'ancien Usage :

[a] *Nam cupide conculcatur nimis ante metutum :*

entreprenant desiors en avant, de ne

[a] Car on se fait un plaisir de fouler aux pieds ce qu'on a de plus craint & reveré. *Lucret.* L. V. *vs.* 1139.

recevoir rien, à quoy il n'ait interposé son decret, & presté particulier consentement.

Or quelques jours avant sa mort, mon pere ayant de fortune rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en François. Il faict bon traduire les Autheurs, comme celuy-là, où il n'y a guere que la matiere à representer: mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace, & à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange & nouvelle pour moy: mais estant de fortune pour lors de loisir, & ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, j'en vins à bout, comme je peuz: à quoy il print un singulier plaisir, & donna charge qu'on le fist imprimer: ce qui fut executé apres sa mort. (4) Je trouvay belles les imaginations

(4) Montagne parlant de cette premiere Edition dans la premiere Edition de ses *Essais*, faite de

de cet Autheur, la contexture de son ouvrage bien suyvie; & son dessein plein de pieté. Parce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, & notamment les Dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections qu'on lui faict. Sa fin est hardie

à Bourdeaux en 1580, & dans celle de 1581, *in* 4to. dit, qu'elle fut faite *avec la nonchalance qu'on void par l'infini nombre de fautes que l'Imprimeur y laissa, qui en fut la conduite lui seul.* Cette Traduction fut réimprimée, & sans doute d'une maniere plus correcte, puisque Montagne a trouvé bon de retrancher d'ici les plaintes qu'il fit d'abord contre l'Imprimeur. J'en ai une Edition faite à Paris en 1611, dont voici le titre: LA THEOLOGIE NATURELLE DE RAYMOND SEBON: *Traduite en François par Messire Michel, Seigneur de Montaigne, Chevalier de l'Ordre du Roy, & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre.* Derniere Edition reveue & corrigée. —— Elle est en effet très-correcte. Il regne dans cette Traduction une netteté, une force, & une vivacité naturelle qui lui donnent un air tout-à-fait original. Montagne n'y a mis du sien qu'une petite Epitre Dedicatoire à son pere, où il dit que c'est par son ordre qu'il a entrepris cet ouvrage, vous la trouverez la septieme dans le neuvieme Volume de cette Edition des ESSAIS.

& courageuſe ; car il entreprend par raiſons humaines & naturelles, eſtablir & verifier contre les Atheiſtes tous les articles de la Religion Chreſtienne. En quoy, à dire la verité, je le trouve ſi ferme & ſi heureux, que je ne penſe point qu'il ſoit poſſible de mieux faire en cet argument-là ; & croy que nul (x) ne l'a eſgalé. Cet ouvrage me ſemblant trop riche & trop beau, pour un Autheur, duquel le nom ſoit ſi peu cogneu, & duquel tout ce que nous ſçavons, c'eſt qu'il eſtoit Eſpaignol, faiſant profeſſion de Medecine à Thoulouſe, il y a environ deux cens ans ; je m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus, qui ſçavoit toutes choſes, que ce pouvoit eſtre de ce livre : il me reſpondit, qu'il penſoit que ce fuſt quelque quinte-eſſence tirée de S. Thomas d'Aquin : car de vray cet eſprit-là, plein d'une érudition infinie & d'une ſubtilité

(x) On n'avoit pas encore vû le livre de GROTIUS, *de la verité de la Religion Chrétienne*, où ce grand homme dit expreſſément que ce Sujet avoit été traité par *Raymond Sebonde*, avec beaucoup de ſubtilité, *Philoſophica ſubtilitate*.

admirable, eſtoit ſeul capable de telles imaginations. Tant y a que quiconque en ſoit l'Autheur & inventeur (& ce n'eſt pas raiſon d'oſter ſans plus grande occaſion à Sebonde ce tiltre) c'eſtoit un tres-ſuffiſant homme, & ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehenſion qu'on fait de ſon Ouvrage, c'eſt que les Chreſtiens ſe font tort de vouloir appuyer leur creance, par des raiſons humaines, qui ne ſe conçoit que par foy, & par une inſpiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il ſemble qu'il y ait quelque zele de pieté: & à cette cauſe nous faut-il avec autant plus de douceur & de reſpect eſſayer de ſatisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce ſeroit mieux la charge d'un homme verſé en la Theologie, que de moy, qui n'y ſçay rien. Toutefois je juge ainſi, qu'à une choſe ſi divine & ſi haultaine, & ſurpaſſant de ſi loing l'humaine intelligence, comme eſt cette verité, de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous eſclairer, il eſt bien beſoing qu'il

nous preſte encore ſon ſecours, d'une faveur extraordinaire & privilegiée, pour la pouvoir concevoir & loger en nous: & ne crois pas que les moyens purement humains en ſoyent aucunement capables. Et s'ils l'eſtoyent, tant d'ames rares & excellentes, & ſi abondamment garnies des forces naturelles és ſiecles anciens, n'euſſent pas failly par leur diſcours, d'arriver à cette cognoiſſance. C'eſt la foy ſeule qui embraſſe vivement & certainement les hauts myſteres de noſtre religion. Mais ce n'eſt pas à dire, que ce ne ſoit une tres-belle & tres-loüable entrepriſe, d'accommoder encore au ſervice de noſtre foy, les outils naturels & humains, que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas doubter que ce ne ſoit l'uſage le plus honorable, que nous leur ſçaurions donner: & qu'il n'eſt occupation ny deſſein plus digne d'un homme Chreſtien, que de viſer par tous ſes eſtudes & penſemens à embellir, eſtendre & amplifier la verité de ſa creance. Nous ne nous contentons point de ſervir Dieu

d'eſprit & d'ame : nous luy devons encore, & rendons une reverence corporelle : nous appliquons nos membres meſmes, & nos mouvements & les choſes externes, à l'honorer. Il en faut faire de meſme, & accompaigner noſtre foy de toute la raiſon qui eſt en nous : mais tousjours avec cette reſervation, de n'estimer pas que nos efforts & arguments puiſſent atteindre à une ſi ſupernaturelle & divine ſcience. Si elle n'entre chez nous par une infuſion extraordinaire : ſi elle y entre non ſeulement par diſcours, mais encore par moyens humains, elle n'y eſt pas en ſa dignité ny en ſa ſplendeur. Et certes je crains pourtant que nous ne la jouyſſions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremiſe d'une foy vive : ſi nous tenions à Dieu par luy, non par nous : ſi nous avions un pied & un fondement divin, les occaſions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous eſbranler, comme elles ont : noſtre fort ne ſeroit pas pour ſe rendre à une ſi foible batterie : l'amour de la nouvelleté, la con-

traînasse des Princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire & fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secoüer & alterer nostre croyance: nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, & à la persuasion, non pas de toute la Rhetorique qui fut onques: nous soustiendrions ces flots d'une fermeté inflexible & immobile.

[b] *Illa, fluctus ruptis ne vasta refundat*
Et rursus fictum tergeminet dissipet undas,
Mole sua.

Si ce rayon de la Divinité nous tou-

[b] *Comme un vaste rocher par sa masse pesante*
Dissipe tous les flots dont le bruit menaçant
Ne menace autour de lui qu'une rage impuissante.

Les Vers Latins sont d'un Poëte moderne qui a tiré la pensée, & la plûpart des mots, de ces beaux vers de Virgile:

Ille velut pelagi rupes immota, resistit,
Ut pelagi rupes, magnoque veniens fragore
Quæ sese multis circumlatrantibus undis,
Mole tenet. Æneid. L. VII. vs. 587, &c.

Dans quelques Editions de Montaigne on nous envoye à cet endroit de Virgile, comme si Montagne l'eût cité directement. —— Ce sont des vers d'un *Anonyme à la louange de Ronsard*, T. X. Paris. 1609. in 12.

choit aucunement, il y paroiſtroit par tout: non ſeulement nos parolles, mais encore nos operations en porteroient la lueur & le luſtre. Tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illumine de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte, qu'és ſectes humaines il ne fut jamais partiſan, quelque difficulté & eſtrangeté que maintinſt ſa doctrine, qui n'y conformaſt aucunement ſes deportemens & ſa vie: & une ſi divine & celeſte inſtitution ne marque les Chreſtiens que par la langue. Voulez-vous voir cela? comparez nos mœurs à un Mahometan, à un Payen, vous demeurez toujours au deſſoubs: Là où au regard de l'advantage de noſtre Religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme & incomparable diſtance: & devroit-on dire, Sont-ils ſi juſtes, ſi charitables, ſi bons? Ils ſont donc Chreſtiens. Toutes autres apparences ſont communes à toutes Religions: eſperance, confiance, evenemens, ceremonies, penitence, martyres. La marque peculiere de noſtre verité devroit eſtre noſtre

vertu, comme elle eſt auſſi la plus celeſte marque, & la plus difficile, & que c'eſt la plus digne production de la verité. Pourtant eut raiſon noſtre bon S. Loys, quand ce Roi Tartare, qui s'eſtoit faict Chreſtien, deſſeignoit de venir à Lyon, baiſer les pieds au Pape, & y recognoiſtre la ſanctimonie qu'il eſperoit trouver en nos mœurs, (6) de l'en deſtourner inſtamment, de peur qu'au contraire, noſtre deſbordée façon de vivre ne le dégoutaſt d'une ſi ſaincte creance. Combien que depuis il advint tout diverſement, à cet autre, lequel eſtant allé à Rome pour meſme effect, y voyant la diſſolution des Prelats, & peuple de ce temps-là, s'eſtablit d'autant plus fort en noſtre Religion, conſiderant combien elle devoit avoir de force & de divinité, à maintenir ſa dignité & ſa ſplendeur, parmy tant de

(6) Joinville, c. XIX. p. 88. 89.

Montagne pourroit bien avoir empruntée cette belle hiſtoire d'un Conte de Boccace, où l'on aſſure qu'un Juif ſe convertit au Chriſtianiſme par la raiſon qu'on nous dit ici. —— *Journée prima, Novella II.*

corruption, & en mains ſi vicieuſes. Si nous avions une ſeule goute de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la Saincte Parole : nos actions qui ſeroient guidées & accompaignées de la Divinité, ne ſeroient pas ſimplement humaines, elles auroient quelque choſe de miraculeux, comme noſtre croyance. [c] *Brevis eſt inſtitutio vitæ honeſtæ beatæque, ſi credas.* Les uns font accroire au monde, qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas. Les autres en plus grand nombre, ſe le font accroire à eux-meſmes, ne ſçachants pas penetrer que c'eſt que croire.

Nous trouvons eſtrange ſi aux guerres, qui preſſent à cette heure noſtre Eſtat, nous voyons flotter les evenements, & diverſifier d'une maniere commune & ordinaire, c'eſt que nous n'y apportons rien que le noſtre. La juſtice, qui eſt en l'un des partis, elle n'eſt que pour ornement & couverture : elle

[c] *Si tu crois, tu ſeras bientôt inſtruit des devoirs d'une bonne & heureuſe vie.* Quint. Inſt. L. XII. c. 1a. M. Barbeyrac m'a indiqué ce paſſage.

y eſt bien alleguée, mais elle n'y eſt ny receue, ny logée, ny eſpouſée: elle y eſt comme en la bouche de l'Advocat, non comme dans le cœur & affection de la partie. Dieu doit ſon ſecours extraordinaire à la foy & à la Religion, non pas à nos paſſions.

Les hommes y ſont conducteurs, & s'y ſervent de la Religion: ce devroit eſtre tout le contraire. Sentez, ſi ce n'eſt par nos mains que nous la menons: à tirer comme de cire tant de figures contraires, d'une reigle ſi droitte & ſi ferme, quand s'eſt-il veu mieux qu'en France en nos jours? Ceux qui l'ont prinſe à gauche, ceux qui l'ont prinſe à droitte, ceux qui en diſent le noir, ceux qui en diſent le blanc, l'employent ſi pareillement à leurs violentes & ambitieuſes entrepriſes, s'y conduiſent d'un progrez ſi conforme en deſbordement & injuſtice, qu'ils rendent doubteuſe & malaiſée à croire la diverſité qu'ils pretendent de leurs opinions en choſe de laquelle depend la conduitte & Loy de noſtre vie. Peut-on voir

partir de meſme eſchole & diſcipline des mœurs plus unies, plus unes ? Voyez l'horrible impudence dequoy nous pelotons les raiſons divines : & combien irreligieuſement nous les avons & rejettées & reprinſes, ſelon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques. Cette propoſition ſi ſolenne : *S'il eſt permis au Subject de ſe rebeller & armer contre ſon Prince pour la defenſe de la Religion* ; ſouvienne vous en quelles bouches cette année paſſée l'affirmative d'icelle eſtoit l'arcboutant d'un parti : la negative, de quel autre parti c'eſtoit l'arcboutant : Et oyez (7) à preſent de quel quartier vient la voix & inſtruction de l'une & de l'autre : & ſi les armes bruyent moins pour cette cauſe que pour celle-là. Et nous bruſlons les gents, qui diſent, qu'il faut faire ſouffrir à la verité le joug de noſtre beſoing : & de combien faict la France

(7) Icl Montagne ſe mocque tout doucement des Catholiques, comme dit M. *Bayle*, dans ſon Dictionnaire, à l'article HOTMAN, remarque I.

pis que de le dire ? Confessons la verité, qui trieroit de l'armée mesme legitime, ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur Pays, ou service du Prince, il n'en sçauroit bastir une compiagnie de gensdarmes complette. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu, qui ayent maintenu mesme volonté & mesme progrez en nos mouvements publiques, & que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalée ; & mesmes hommes, tantost gaster nos affaires par leur violence & aspreté, tantost par leur froideur, mollesse & pesanteur ; si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulieres & casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent ?

Je voy cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices, qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la Chrestienne. Nostre zele fait merveilles, quand il va secondant nostre pente

vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion. A contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre Religion est faicte pour extirper les vices: elle les ouvre, les nourrit, les incite. Il ne faut point (8) faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict. Si nous le croyions, je ne dy pas par foy, mais d'une simple croyance: voire (& je le dis à nostre grande confusion) si

(8) Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, & *lui faire barbe de paille*. Car *foarre*, d'où nous est apparemment venu le mot de *fourrage*, signifie *de la paille*, comme on peut voir dans *Nicot*, qui du reste ne dit pas *faire à Dieu barbe*, mais *gerbe de foarre*; c'est-à-dire, pour me servir de ses propres termes, *frauder la dixme, ne baillant que de la paille sans grain*. On disoit du temps de Rabelais, *faire gerbe de feurre*. Gargantua, dit-il, faisoit gerbe de feurre aux Dieux, L. I. c. XI. Si Nicot a donné la vraye explication de cette espece de proverbe, comme il n'y a pas lieu d'en douter, le mot de *Dieu* n'y a été mis que pour détourner les Ministres des choses sacrées, par un tour d'expression dont l'usage est fort ancien dans le monde.

nous le croyions & cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté & beauté qui reluit en luy : au moins marcheroit-il en mesme rang de nostre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire & nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maistre. Est-il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs, & de l'autre en pareille cognoissance & persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, (9) entrast en bigue de l'un pour l'autre ? Et si nous y renonçons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense ? Le Philosophe Antisthenes, comme

(9) *Voulut échanger l'un pour l'autre ? —— Bigue*, changer, troquer : *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, où l'on n'a point mis le mot de *Bigue*, qui n'est pas non plus dans *Nicot* ni dans *Cotgrave*, ce qui pourroit faire croire que Montagne l'a fabriqué lui-même.

on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le Prestre luy disant, que ceux qui se voüoyent à cette Religion, avoyent à recevoir après leur mort des biens eternels & parfaits : (10) *Pourquoy, si tu le crois, ne meurs-tu donc toy-mesme ?* luy fit-il. Diogenes plus brusquement selon sa mode & plus loing de nostre propos, au Prestre qui le prechoit de mesme, de se faire de son Ordre, pour parvenir aux biens de l'autre monde : (11) *Veux-tu pas que je croye qui Agesilaus & Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, & que toy qui n'es qu'un veau, & qui ne fais rien qui vaille, seras bien heureux, parce que tu es Prestre ?* Ces grandes promesses de la beatitude eternelle si nous les recevions de pareille authorité qu'un discours Philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

(10) *Diogene Laërce*, dans la Vie d'Anaxarque, L. VI. Segm. 4. où il dit, qu'il avoit mis.

(11) Ici dans la Vie de Diogene le Cynique, L. VI. Segm. 39.

[d] *Non jàm se morieu dissolvi conquereretur;*
Sèd magis iré foras, vestemque relinquere ut anguis
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.

(12) *Je veux estre dissoult*, dirions-nous, *& estre avecques Jesus-Christ.* La force du discours de Platon de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort pour joüir plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela c'est un signe tres-evident que nous ne recevons nostre Religion qu'à nostre façon & par nos mains, & non autrement que comme les autres Religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrez au Pays, où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou l'authorité des hommes

[d] Bien loin de nous plaindre en mourant de nostre dissolution, nous serions tous joyeux d'aller ailleurs, & de quitter comme le serpent, une despouille corruptible, ou d'imiter le cerf qui avec l'âge se décharge de son bois. *Lucret. l. III. vs. 612, &c.*

(12) St. Paul, dans son Epître aux Philipp. c. 1. vs. 23.

qui l'ont maintenuë, ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreans, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires: ce sont liaisons humaines. Une autre region, d'autres tesmoings, pareilles promesses & menasses, nous pourroyent imprimer par mesme voye une creance contraire. Nous sommes Chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigordins ou Alemans. Et ce que dit Platon (13), qu'il est peu d'hommes si fermes en l'Atheïsme, qu'un danger pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance: ce rolle ne touche point un vray Chrestien: C'est à faire aux Religions mortelles & humaines, d'estre receues par une humaine conduite. Quelle foy doit-ce estre, que la lascheté & la foiblesse de cœur plantent en nous & establissent? Plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir le courage de le descroire. Une vitieuse passion, comme celle de l'in-

(13) Voyez ci-dessus, L. I. ch. 56. n. 2.

constance & de l'eſtonnement, peut-elle faire en noſtre ame aucune production reiglée? Ils eſtabliſſent, (14) dit-il, par la raiſon de leur jugement, que ce qui ſe recite des Enfers, & des peines futures eſt feint: mais l'occaſion de l'experimenter s'offrant lors que la vieilleſſe ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et parce que telles impreſſions rendent les courages craintifs, (15) il defend en ſes loix toute inſtruction de telles menaces,

(14) Dit *Platon*, dont voici les propres termes: [illegible] Dit. Republ. l. 2. Voyez le commentement, pag. 220. D. C'eſt M. Barbeyrac qui m'a indiqué ce paſſage.

(15) J'apprens encore de M. Barbeyrac que c'eſt le réſultat de ce que *Platon* dit ſur la fin du ſecond livre, & au commencement du troiſieme de ſa *Republique*.

& la perſuaſion que des Dieux il puiſſe venir à l'homme aucun mal, ſinon pour ſon plus grand bien quand il y eſchoit, & pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des Atheiſmes de Theodorus, il avoit eſté long temps ſe moquant des hommes religieux : mais la mort le ſurprenant, (16) qu'il ſe rendit aux plus extremes ſuperſtitions ; comme ſi les Dieux (17) s'offoyent & ſe remettoyent ſelon l'affaire de Bion. Platon, & ces exemples, veulent conclurre, que nous ſommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raiſon, ou par force. L'Atheiſme eſtant une propoſition, comme deſnaturée & monſtrueuſe, difficile auſſi, & malayſée d'eſtablir en l'eſprit humain, pour inſolent & deſreiglé qu'il puiſſe eſtre : il s'en eſt veu aſſez, par vanité & par fierté de concevoir des opinions non vul-

(16) *Diogene Laërce*, dans la Vie de Bion, L. IV. *Segm.* 4.

(17) Cette reflexion, ſi juſte & ſi naturelle, eſt de *Diogene Laërce* lui-même, ibid. *Segm.* 55. Comme il n'eſt pas riche de ſon fond, il ſeroit cruel de lui ravir le peu qu'il a.

gaires, & réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance: qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts, pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine: & quand la crainte ou la maladie aura abatu & appesanti cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, & se laisser tout discretement manier aux creances & exemples publiques. Autre chose est, un dogme serieusement digeré, autre chose ces Impressions superficielles: lesquelles nées de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement & incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables & escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent.

L'erreur du Paganisme, & l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tomber (18) cette grande ame, mais grande d'humaine grandeur seulement,

(18) *Le divin Platon.*

encores en cet autre voisin abus, que les enfans & les vieillards se trouvent plus susceptibles de Religion, comme si elle naissoit & tiroit son credit de nostre imbecillité. Le neud qui devroit attacher nostre jugement & nostre volonté, qui devroit estreindre nostre ame & joindre à nostre Createur, ce devroit estre un neud prenant ses replis & ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons & passions, mais d'une estreinte divine & supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage, & un lustre, qui est l'authorité de Dieu & sa grace. Or nostre cœur & nostre ame estant regie & commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pieces selon leur portée.

Aussi n'est-il pas croyable, que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand Architecte; qu'il n'y ait quelque image és choses du monde raportant aucunement à l'ouvrier, qui les a bastics & formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le charactere de sa Divinité, & ne

tient qu'à noſtre imbecillité, que nous ne le puiſſions deſcouvrir. C'eſt ce qu'il nous dit luy-meſme, que ſes operations inviſibles, il nous les manifeſte par les viſibles. Sebonde s'eſt travaillé à ce digne eſtude, & nous montre comment il n'eſt piece du monde, qui deſmente ſon facteur. Ce ſeroit faire tort à la bonté divine, ſi l'Univers ne conſentoit à noſtre creance. Le ciel, la terre, les elements, noſtre corps & noſtre ame, toutes choſes y conſpirent : il n'eſt que de trouver le moyen de s'en ſervir : elles nous inſtruiſent, ſi nous ſommes capables d'entendre. Car ce monde eſt un Temple tres ſainct, dedans lequel l'homme eſt introduict, pour y contempler des ſtatues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine penſée a faict ſenſibles, le Soleil, les Eſtoilles, les eaux & la terre, pour nous repreſenter les intelligibles. *Les choſes inviſibles de Dieu*, (19) dit Sainct Paul, *apparoiſſent par la creation du Monde*, con-

(19) Epitre aux Romains, ch. 1, vſ. 20.

ſiderant ſa ſapience éternelle, & ſa Divinité par ſes œuvres.

[e] *Atque adeò faciem cœli non invidet Orbi*
Ipſe Deus, vultuſque ſuos corpuſque recludit
Semper volvendo: ſeque ipſum inculcat & offert,
Ut bene cognoſci poſſit, docearque videndo
Qualis ſit, docearque ſuas attendere leges.

Or nos raiſons & nos diſcours humains c'eſt comme la matiere lourde & ſterile: la grace de Dieu en eſt la forme: c'eſt elle qui y donne la façon & le prix. Tout ainſi que les actions vertueuſes de Socrates & de Caton demeurent vaines & inutiles pour n'avoir en leur fin, & n'avoir regardé l'amour & obeyſſance du vray Createur de toutes choſes, & pour avoir ignoré Dieu: ainſi eſt-il de nos imaginations & diſcours: ils ont quelque corps, mais une maſſe informe, ſans façon & ſans jours, ſi la foy & grace de Dieu n'y ſont jointes. La

[e] Dieu n'envie point à la terre l'aſpect du ciel. Lui-même roulant ſans ceſſe, expoſe à nos yeux ſon corps à découvert. Il ſe montre à nous pour être clairement connu, & nous apprend à contempler ſa marche, & à remarquer attentivement ſes loix. *Manil.* L. IV. ſub finem.

foy venant à teindre & illuſtrer les arguments de Sebonde, elle les rend fermes & ſolides : ils ſont capables de ſervir d'acheminement, & de premiere guyde à un apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoiſſance : ils le façonnent aucunement & rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle ſe parfournit & ſe parfaict après ; noſtre creance. Je ſçay un homme d'authorité nourry aux Lettres, qui m'a confeſſé avoir eſté ramené des erreurs de la meſcreance par l'entremiſe des arguments de Sebonde. Et quand on les deſpouillera de cet ornement, & du ſecours & approbation de la foy, & qu'on les prendra pour fantaſies pures humaines, pour encombattre ceux qui ſont precipitez aux eſpouvantables & horribles tenebres de l'irreligion, ils ſe trouveront encores lors, auſſi ſolides & autant fermes, que nuls autres de meſme condition qu'on leur puiſſe oppoſer. De façon que nous ſerons ſur les termes de dire à nos parties,

[f] *Si melius quid habes, arcessite vel imperium fer.*

Qu'ils ſouffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent voir ailleurs, & ſur quelque autre ſubiect, de mieux tiſſues, & mieux eſtoffées. Je me ſuis ſans y penſer à demy deſia engagé dans la ſeconde objection, à laquelle j'avois propoſé de reſpondre pour ſeconde.

Aucuns diſent que ſes arguments ſont foibles & inepte à verifier ce qu'il veut, & entreprennent de les choquer ayſément. Il faut ſecoüer ceux-cy un peu plus rudement: car ils ſont plus dangereux & plus malitieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'autruy à la faveur des opinions qu'on a prejugées en ſoy: A un Atheiſte tous Eſcrits tirent à l'Atheiſme. Il infecte de ſon propre venin la matiere innocente. Ceux-cy ont quelque preoccupation de jugement qui leur rend le gouſt fade

[f] Avez-vous quelque choſe de meilleur, produiſez-le, ou acceptez ce qu'on vous preſente. *Horat.* L. 1. Epiſt. 3. *inſ.* 6.

aux raiſons de Sebonde. Au demeurant il leur ſemble qu'on leur donne beau jeu, de les mettre en liberté de combattre noſtre Religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oſeroient attaquer en ſa majeſté pleine d'authorité & de commandement. Le moyen que je prens pour rabattre cette frenesie, & qui me ſemble le plus propre, c'eſt de froiſſer & fouler aux pieds l'orgueil, & l'humaine fierté : leur faire ſentir l'inanité, la vanité, & (20) deneantiſe de l'homme : leur arracher des poings les chetives armes de leur raiſon : leur faire baiſſer la teſte & mordre la terre, ſoubs l'authorité & reverence de la Majeſté Divine. C'eſt à elle ſeule qu'appartient la ſcience & la ſapience : elle ſeule qui peut eſtimer de ſoy quelque choſe, & à qui nous deſrobons ce que nous nous comptons, & ce que nous nous priſons. [g] Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονεῖν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον ἐν

(20) *L'extrême baſſeſſe.* C'eſt ce que ſignifie *deſmentiſe* dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave.

[g] Car Dieu ne veut point qu'autre que lui

ἑαυτόν. Abbatons (21) ce cuider, premier fondement de tyrannie du maling eſprit. [h] *Deus ſuperbis reſiſtit : humilibus autem dat gratiam.* L'intelligence eſt en touts les Dieux, dit Platon (22), & point ou peu aux hommes. Or c'eſt cependant beaucoup de conſolation à l'homme Chreſtien, de voir nos outils mortels & caduques, ſi proprement aſſortis à noſtre foy ſaincte & divine, que lors qu'on les employe

ſoit véritablement ſage. *C'eſt un paſſage d'Herodote, pris du diſcours d'Artaban à Xerxes*, Liv. VII. c. 10. n. 5. de l'Edition de Gronovius. *Dans une des premieres Editions de Montagne, on a imprimé le Grec comme ſi c'étoit un vers. Cette mepriſe a paſſé, depuis, dans toutes les Editions. Cette note empêchera les Compoſiteurs, ou du moins les Correcteurs, de commettre de nouveau la même faute, que je n'oſerois imputer directement à Montagne.* —— *C'eſt M.* Barbeyrac *qui me l'a fait appercevoir en m'indiquant l'endroit d'où le paſſage Grec a été tiré.*

(21) *Cette préſomption.*

[h] Dieu reſiſte aux ſuperbes & fait grace aux humbles. 1 *Epitre de S. Pierre*, c. v. *vſ.* 5.

(22) Dans ſon *Timée*, pᵃ 51. E. Tom. III. Voici ſes termes : Καὶ τῷ μὲν παντὶ ἀνδρὶ μετέχειν φρονήσεως. Νῦν δὲ, Θεὸς, Ἀνθρώπων δὲ γένος, βραχύ τι. Je tiens cette citation de M. *Barbeyrac*.

aux ſubjects de leur nature mortels & caduques, ils n'y ſoyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Voyons donc ſi l'homme a en ſa puiſſance d'autres raiſons plus fortes que celles de Sebonde : voire s'il eſt en luy d'arriver à aucune certitude par argument & par diſcours. Car ſainct Auguſtin (23) plaidant contre ces gents icy, a occaſion de reprocher leur injuſtice, en ce qu'ils tiennent les parties de noſtre creance fauſſes, que noſtre raiſon faut à eſtablir. Et pour monſtrer qu'aſſez de choſes peuvent eſtre & avoir eſté, deſquelles noſtre diſcours ne ſçauroit ſonder la nature & les cauſes, il leur met en avant certaines experiences cognues & indubitables, auſquelles l'homme confeſſe rien ne voir : Et cela faict-il, comme toutes autres choſes, d'une curieuſe & ingenieuſe recherche. Il faut plus faire, & leur apprendre, que pour convaincre la foibleſſe de leur Raiſon, il n'eſt beſoing d'aller triant des rares exemples : & qu'elle eſt ſi manque & ſi

(23) *De Civitate Dei*, L. XXI. c. v.

aveugle, qu'il n'y a nulle ſi claire facilité, qui luy ſoit aſſez claire : que l'ayſé & le malayſé luy ſont un : que tous ſubjects également, & la nature en general deſadvouë ſa juriſdiction & entremiſe. Que nous preſche la verité, quand elle nous preſche (24) de fuir la mondaine Philoſophie : quand elle nous inculque ſi ſouvent, (25) que noſtre ſageſſe n'eſt que folie devant Dieu : que de toutes les vanitez la plus vaine c'eſt l'homme : que l'homme qui preſume de ſon ſçavoir, ne ſçait pas encore que c'eſt que ſçavoir : & que l'homme, qui n'eſt rien, s'il penſe eſtre quelque choſe, ſe ſeduit ſoy-meſme, & ſe trompe ? Ces ſentences du Sainct Eſprit expriment ſi clairement & ſi vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gents qui ſe rendroient avec toute ſubmiſſion & obeiſſance à ſon authorité.

Mais ceux-cy veulent eſtre fouëtez à leurs propres deſpens, & ne veulent

(24) *S. Paul aux Coloſſ. c. ij. vſ. 8.*
(25) *1 Corinth. c. iij. vſ. 19.*

ſouffrir qu'on combatte leur raiſon que par elle-meſme. Conſiderons donc pour cette heure, l'homme ſeul, ſans ſecours eſtranger, armé ſeulement de ſes armes, & deſpourveu de la grace & cognoiſſance divine, qui eſt tout ſon honneur, ſa force, & le fondement de ſon eſtre. Voyons combien il a de tenuë en ce bel equipage. Qu'il me face entendre par l'effort de ſon diſcours, ſur quels fondemens il a baſty ces grands advantages, qu'il penſe avoir ſur les autres creatures. Qui luy a perſuadé que ce branle admirable de la Voute Celeſte, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans ſi fierement ſur ſa teſte, les mouvements eſpouvantables de cette mer infinie, ſoyent eſtablis & ſe continuent tant de ſiecles, pour ſa commodité & pour ſon ſervice? Eſt-il poſſible de rien imaginer ſi ridicule, que cette miſerable & chetive creature, qui n'eſt pas ſeulement maiſtreſſe de ſoy, expoſée aux offences de toutes choſes, ſe die maiſtreſſe & emperiere de l'Univers, duquel il n'eſt pas en ſa puiſſance de co-

gnoiſtre la moindre partie, tant s'en faut de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'eſtre ſeul en ce grand baſtiment, qui ayt la ſuffiſance d'en recognoiſtre la beauté & les pieces, ſeul qui en puiſſe rendre graces à l'Architecte, & tenir compte de la recepte & miſes du monde: qui luy a ſeelé ce privilege? Qu'il nous montre Lettre de cette belle & grande charge. Ont-elles été ottroyées en faveur des Sages ſeulement? Elles ne touchent guere de gents. Les fols & les meſchants ſont-ils dignes de faveur ſi extraordinaire, & eſtants la pire piece du monde, d'eſtre preferez à tout le reſte? En croirons-nous (26) cettuy-là; *Quorum igitur cauſâ quis dixerit effectum eſſe mundum? Eorum ſcilicet animantium, quæ ratione*

(26) C'eſt-à-dire, *le Stoïcien Balbus, qui dans le livre de Cicéron*, de Naturâ Deorum, L. II. c. 53. *parle ainſi*: Quorum igitur, &c. „ Pour „ qui dirons-nous donc que le monde a été fait? „ C'eſt, ſans doute, pour les êtres animés, qui „ ont l'uſage de la raiſon, ſavoir les Dieux & „ les hommes, qui ſont certainement ce qu'il y „ a de plus excellent.

stiuntur. Hi sunt dii & homines, quibus profectò nihil est melius. Nous n'aurons jamais assez baffoüé l'impudence de cet accouplage. Mais pauvreté, qu'a-il en soy digne d'un tel advantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste reigle:

[i] *Cum suspicimus magni cælestia mundi*
Templa super, stellisque micantibus ætheria fulcra,
Et venit in mentem Lunæ Solisque viarum:

A considerer la domination & puissance que ces corps-là ont non seulement sur nos vies & conditions de nostre fortune,

[k] *Facta etenim & vitas hominum suspendit ab astris:*

[i] Lorsque nous levons les yeux vers la voute éclatante qui couvre ce vaste univers, lorsque nous contemplons le ciel tout brillant d'étoiles, & que nous considerons le cours reglé du Soleil & de la Lune, *Lucret.* L. V. *vs.* 1203, &c.

[k] Car tout le cours de notre vie, dépend de celui des astres. *Manil.* L. III. *vs.* 32.

mais ſur nos inclinations meſmes, nos diſcours, nos volontez, qu'ils regiſſent, pouſſent & agitent à la mercy de leurs influences, ſelon que noſtre Raiſon nous l'apprend & le trouve:

[l] *Speculataque longè*
Deprendit tacitis dominantia legibus aſtra,
Et totum alternâ mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis diſcernere ſignis:

A voir que non un homme ſeul, non un Roy, mais les Monarchies, les Empires, & tout ce bas monde ſe meut au branle des moindres mouvements celeſtes:

[m] *Quantaque quàm parvi faciant diſcrimina motus:* Manil. L. I. *vſ.* 57.
Tantum eſt hoc regnum quod Regibus imperat ipſis: Id. L. IV. *vſ.* 93.

ſi noſtre vertu, nos vices, noſtre ſuffi-

[l] Puiſqu'on trouve que ces aſtres qu'on voit de ſi loin, regnent par des loix ſecrettes, que le monde ſe meut par une mutuelle correſpondance; & que l'enchaînement des deſtinées eſt déterminé par des ſignes certains. *Id.* L. I. *vſ.* 62, &c.

[m] Et quels grands changemens ſont produits par ſes mouvemens inſenſibles, dont l'empire s'étend juſques ſur les Rois.

ſance & ſcience, & ce meſme diſcours que nous faiſons de la force des aſtres, & cette comparaiſon d'eux à nous, elle vient, comme juge noſtre Raiſon, par leur moyen, & de leur faveur :

[n] *Fuit alter amore,*
Et pontum tranare poteſt & vertere Trojam :
Alterius ſors eſt ſcribendis legibus apta :
Ecce patrem nati perimunt, natoſque parentes,
Mutuaque armari coëunt in vulnera fratres :
Non noſtrum hoc bellum eſt : coguntur tanta movere,
Inque ſuas ferri pœnas, lacerandaque membra.
. . . . . .
. . . . . .
Hoc quoque fatale eſt ſic ipſum expendere fatum.

ſi nous tenons de la diſtribution du ciel cette part de raiſon que nous avons,

[n] L'un forcené d'amour paſſe la mer pour aller renverſer la ville de Troye : un autre eſt déterminé par ſa deſtinée à compoſer des loix. Voici d'un autre côté des enfans qui tuent leur pere ; des peres qui tuent leurs enfans ; & des freres qui courent aux armes pour s'égorger l'un l'autre. Ce n'eſt pas aux hommes qu'il faut imputer la cauſe de tous ces déſordres. Une force ſupérieure qui les y entraîne, leur en fait ſouffrir la peine. —— Et d'examiner le deſtin, comme je fais ici, cela même eſt un effet du deſtin. *Manil.* L. IV. *vſ.* 79 —— 85, 118.

comment nous pourra-elle eſgaler à luy ? comment ſoubs-mettre à noſtre ſcience ſon eſſence & ſes conditions ? Tout ce que nous voyons en ces corps-là, nous eſtonne : [o] *quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui miniſtri tanti operis fuerunt ?* pourquoy les privons-nous & d'ame, & de vie, & de diſcours ? y avons-nous recognu quelque ſtupidité immobile & & inſenſible, nous qui n'avons aucun commerce avec eux que d'obéiſſance ? Dirons-nous que nous n'avons veu en nulle autre creature, qu'en l'homme, l'uſage d'un ame raiſonnable ? Et quoy ? avons-nous veu quelque choſe ſemblable au Soleil ? Laiſſe-il d'eſtre, parce que nous n'avons rien vû de ſemblable ? & ſes mouvements, d'eſtre, parce qu'il n'en eſt point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas veu, n'eſt pas, noſtre ſcience eſt merveilleuſe-

[o] De quels inſtrumens, de quelles machines, de quels ouvriers s'eſt-on ſervi pour élever un ſi vaſte édifice ? Cic. de Naturâ Deorum, L. I. c. 21.

ment raccourcie. [p] *Quæ sunt tantæ animi angustiæ !* Sont-ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la Lune une terre celeste ? y deviner des montaignes, des vallées, comme Anaxagoras ? y planter des habitations & demeures humaines, & y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon & Plutarque ? & de nostre Terre en faire un Astre esclairant & lumineux ? [q] *Inter cætera mortalitatis incommoda, & hoc est, caligo*

[p] Ah ! que les bornes de notre esprit sont étroites ! *Id.* Ibid. c. 31.

[q] *Entr'autres desavantages de notre nature mortelle, l'un est l'aveuglement de l'esprit humain, qui non seulement se trouve dans la nécessité d'errer, mais qui se plaît dans ses erreurs.* Senec. de Ira, L. II. c. 9. Dans quelques Editions de Montaigne, le passage qui suit est attribué à Seneque, *Epist.* 65. mais il n'est point dans cette épître : & si je ne me trompe, il paroît par le stile qu'on le chercheroit inutilement dans tout autre ouvrage de Seneque. Quoi qu'il en soit, il peut être traduit ainsi en François : *Le corps corruptible appesantit l'ame de l'homme ; & cette habitation terrestre déprime son imagination qui se répand sur tant de différens objets.* Enfin je viens de trouver ce passage dans S. Augustin, *de Civitate Dei*, L. XII. c. 15. qui l'a pris du livre de la *Sapience*, IX. 15.

mentium : nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor . . . . . .
. . . . . .
Corruptibile corpus aggravat animam, & deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem.

La présomption est nostre maladie naturelle & originelle. La plus calamiteuse & fragile de toutes les creatures c'est l'homme, & quant & quant, la plus orgueilleuse. Elle se sent & se void logée icy parmy la bourbe & le fient du monde, attachée & cloüée à la pire, plus morte & croupie partie de l'Univers, au dernier estage du logis, & le plus elloigné de la Voute Celeste, avec les animaux de la pire (27) condition des trois : & se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, & ramenant le Ciel soubs ses pieds.

C'est par la vanité de cette mesme

(27) C'est-à-dire, *avec les animaux purement terrestres, toujours rampans sur la terre, & par cela même de pire condition que les deux autres especes, qui volent dans l'air, ou nagent dans les eaux.*

imagination qu'il s'eſgale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il ſe trie ſoy-meſme & ſepare de la preſſe des autres creatures, taille les parts aux animaux ſes confreres & compaignons, & leur diſtribue telle portion de facultez & de forces, que bon luy ſemble. Comment cognoiſt-il par l'effort de ſon intelligence, les branles internes & ſecrets des animaux? par quelle comparaiſon d'eux à nous conclud-il la beſtiſe qu'il leur attribue? Quand je me joue à ma chatte, qui ſçait, ſi elle paſſe ſon temps de moy plus que je ne fay d'elle? Nous nous entretenons de ſingeries reciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuſer, auſſi a-elle la ſienne. Platon (28) en ſa peinture de l'aage doré ſoubs Saturne, compte entre les principaux advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avec les beſtes, deſquelles s'enquerant & s'inſtruiſant, il ſçavoit les vrayes qualitez, & differences de chaſ-

(28) Dans ſon dialogue intitulé *le Politique*, p. 272. Tom. II.

cune d'icelles, par où il acqueroit une tres-parfaicte intelligence & prudence: & en conduiſoit de bien loing plus heureuſement ſa vie, que nous ne ſçaurions faire. Nous faut-il meilleure preuve à juger l'impudence humaine ſur le faict des beſtes? Ce grand Autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle, que Nature leur a donné, elle a regardé ſeulement l'uſage des prognoſtications, qu'on en tiroit en ſon temps. Ce defaut qui empeſche la communication d'entre elles & nous, pourquoy n'eſt-il auſſi bien à nous qu'à elles? C'eſt à deviner à qui eſt la faute de ne nous entendre point: car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette meſme raiſon elles nous peuvent eſtimer beſtes, comme nous les eſtimons. Ce n'eſt pas grand' merveille, ſi nous ne les entendons pas, auſſi ne faiſons-nous les Baſques & les (29) Troglodytes. Toutesfois aucuns ſe ſont van-

(29) Anciens peuples ſur la côte Occidentale du Golfe Arabique, ainſi nommés, parce qu'ils habitoient dans des cavernes.

tez de les entendre, comme (30) Apollonius Thyaneus, (31) Melampus, (32) Tireſias, Thales, & autres. Et puis qu'il eſt ainſi, comme diſent les Coſmographes, (33) qu'il y a des Nations qui reçoivent un Chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à la voix & mouvements.

Il nous faut remarquer la parité qui eſt entre nous. Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs ſens: auſſi ont les beſtes des noſtres, environ à meſme meſure. Elles nous flattent, nous menaſſent, & nous requierent: & nous elles. Au demeurant nous decouvrons bien evidemment, qu'entre elles il y a une pleine & entiere com-

(30) Qui l'avoit appris des Arabes, dit Philoſtrate, dont voici les propres paroles: Τὸν τε σοφίας ἕνεκα πρὸς Ἀραβίους ἐλθόντα καὶ τὴν τῶν ζώων φωνὴν μαθόντα. Ἔμαθε δὲ τάχα διὰ τυλωτὴ τῶν Ἀραβίων ἀνθρωπεύεσθαι, &c. *De Vitâ Apollon. Tyan.* L. I. c. 20. p. 29. Ed. Olear.

(31) *Apollodor.* L. I. c. 9. §. 11.

(32) *Id.* L. III. c. 6. §. 7.

(33) *Plin.* Hiſt. Nat. L. VI. c. 30. *Ex Africæ parte Proembari, Proemphanæ qui canem pro rege habent, motu ejus imperia augurantes.*

munication, & qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

[r] *Cùm mutæ pecudes, cùm denique fœta ferarum*
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
Cùm metus aut dolor est, aut cùm jam gaudia gliscunt.

En certain abboyer du chien le cheval cognoist qu'il y a de la colere : de certaine autre sienne voix, il ne s'effraye point. Aux bestes mesmes qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices, que nous voyons entre elles, nous argumentons aysément quelque autre moyen de communication : leurs mouvements discourent & traictent :

[s] *Non aliâ longè ratione atque ipsâ videtur*
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.

Pourquoy non tout aussi bien, que nos

[r] Les différens animaux, tant les domestiques que les sauvages, forment divers sons, selon que la peur, la douleur, ou la joie, agissent en eux. *Lucret.* l. V, *vs.* 1058, &c.

[s] Ainsi nous voyons que l'impuissance où se trouvent les enfans d'expliquer leurs pensées par leurs premiers begayements, les force à recourir aux gestes pour se faire entendre. *Id. ibid. vs.* 1029, &c.

muets diſputent, argumentent, & content des hiſtoires par ſignes? J'en ay veu de ſi ſouples & formez à cela, qu'à la verité, il ne leur manquoit rien à la perfection de ſe ſçavoir faire entendre. Les amoureux ſe courrouſſent, ſe reconcilient, ſe prient, ſe remercient, s'aſſignent, & diſent enfin toutes choſes des yeux:

[t] E'l ſilentio ancor ſuole
Haver prieghi e parole:

Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaçons, prions, ſupplions, nions, refuſons, interrogeons, admirons, nombrons, confeſſons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, inſtruiſons, commandons, incitons, encourageons, jurons, teſmoignons, accuſons, condamnons, abſolvons, injurions, meſpriſons, deffions, deſpittons, flattons, applaudiſſons, beniſſons, humilions, moquons, reconcilions, re-

[t] Le ſilence même a ſon langage. Il ſait prier, & ſe faire entendre. *Aminte* del Taſſo, Atto II. nel *Choro*, *vſ.* 34, 35.

commandons, exaltons, feſtoyons, reſjouïſſons, complaignons, attriſtons, deſconfortons, deſeſperons, eſtonnons, eſcrions, taiſons: & quoy non? d'une variation & multiplication à l'envy de la langue. De la teſte nous convions, renvoyons, advouons, deſadvouons, deſmentons, bienveignons, honorons, venerons, deſdaignons, demandons, eſconduiſons, egayons, lamentons, careſſons, tanſons, ſoubſmettons, bravons, enhortons, menaçons, aſſeurons, enquerons. Quoy des ſourcils? Quoy des eſpaules? Il n'eſt mouvement, qui ne parle, & un langage intelligible ſans diſcipline, & un langage public: Qui fait, voyant la varieté & uſage diſtingué des autres, que cettuy-cy doibt pluſtoſt eſtre jugé le propre de l'humaine nature. Je laiſſe à part ce que particulierement la neceſſité en apprend ſoudain à ceux qui en ont beſoing: & les Alphabets des doigts, & Grammaires en geſtes: & les Sciences qui ne s'exercent & ne s'expriment que par iceux:

& les Nations que Pline dit (34) n'avoir point d'autre langue. Un Ambaſſadeur de la ville d'Abdere, après avoir longuement parlé au Roy Agis de Sparte, luy demanda : Et bien, Sire, quelle reſponſe veux-tu que je rapporte à nos Citoyens ? (35) *Que je t'ay laiſſé dire tout ce que tu as voulu, & tant que tu as voulu, ſans jamais dire mot.* Voilà pas un taire parlier & bien intelligible ?

Au reſte, quelle ſorte de noſtre ſuffiſance ne recognoiſſons-nous aux operations des animaux ? Eſt-il police reiglée avec plus d'ordre, diverſifiée à plus de charges & d'offices, & plus conſtamment entretenue, que celle des mouches à miel ? Cette diſpoſition d'actions & de vacations ſi ordonnée, la pouvons-nous imaginer ſe conduire ſans diſcours & ſans prudence ?

(34) Hiſt. Nat. L. VI. c. 30. *Quibus pro ſermone nutus motuſque membrorum eſt.*

(35) Plutarque, dans les *Dits notables des Lacedemoniens*, au mot AGIS, *fils d'Archidamus.*

[u] *His quidam ſignis atque hæc exempla ſequuti,*
Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere.

Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maiſons, cherchent-elles ſans jugement, & choiſiſſent-elles ſans diſcretion de mille places, celle qui leur eſt la plus commode à ſe loger? Et en cette belle & admirable contexture de leurs baſtimens, les oiſeaux peuvent-ils ſe ſervir plutoſt d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, ſans en ſçavoir les conditions & les effects? Prennent-ils tantoſt de l'eau, tantoſt de l'argile, ſans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? Planchent-ils de mouſſe leurs palais, ou de duvet, ſans prevoir que les membres tendres de leurs petits y ſeront plus

[u] A ces marques & ſur ces obſervations, quelques-uns ont dit que les abeilles avoient une portion de l'eſprit divin, & qu'elles étoient éclairées d'un rayon celeſte. *Georg.* L. IV. *ſ.* 219, &c.

mollement & plus à l'ayſe? Se couvrent-ils du vent pluvieux, & plantent leur loge à l'Orient, ſans cognoiſtre les conditions differentes de ces vents, & conſiderer que l'un leur eſt plus ſalutaire que l'autre? Pourquoy eſpeſſit l'araignée ſa toile en un endroit, & relaſche en un autre; ſe ſert à cette heure de cette ſorte de neud, tantoſt de celle-là, ſi elle n'a & deliberation, & penſement, & concluſion?

Nous recognoiſſons aſſez en la pluſpart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au deſſus de nous, & combien noſtre art eſt foible à les imiter. Nous voyons toutesfois aux noſtres plus groſſiers, les facultez que nous y employons, & que noſtre ame s'y ſert de toutes ſes forces: pourquoy n'en eſtimons-nous autant d'eux? pourquoy attribuons-nous à je ne ſçay quelle inclination naturelle & ſervile, les ouvrages qui ſurpaſſent tout ce que nous pouvons par nature & par art? En quoy ſans y penſer nous leur donnons un tres-grand advantage ſur nous,

de faire que Nature par une douceur maternelle les accompaigne & guide, comme par la main, à toutes les actions & commoditez de leur vie, & qu'à nous elle nous abandonne au hazard & à la fortune, & à quester par art, les choſes neceſſaires à noſtre conſervation; & nous refuſe quant & quant les moyens de pouvoir arriver par aucune inſtitution & contention d'eſprit, à la ſuffiſance naturelle des beſtes: de maniere que leur ſtupidité brutale ſurpaſſe en toutes commoditez, tout ce que peut noſtre divine intelligence. Vrayement à ce compte nous aurions bien raiſon de l'appeller une tres-injuſte maraſtre: mais il n'en eſt rien, noſtre police n'eſt pas ſi difforme & deſreiglée.

Nature a embraſſé univerſellement toutes ſes creatures: & n'en eſt aucune, qu'elle n'ait bien pleinement fourny de tous moyens neceſſaires à la conſervation de ſon eſtre. Car ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes, (comme la licence de leurs opinions

les eſleve tantoſt au deſſus des nuës, & puis les ravale aux Antipodes) que nous ſommes le ſeul animal abandonné, nud ſur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer & couvrir que de la deſpouille d'autruy: là où toutes les autres creatures, Nature les a reveſtues de coquilles, de gouſſes, d'eſcorſe, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'eſcaille, de toiſon, & de ſoye, ſelon le beſoin de leur eſtre: les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour aſſaillir & pour deffendre: & les a elle-meſme inſtruites à ce qui leur eſt propre, à nager, à courir, à voler, à chanter: là où l'homme ne ſçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer ſans apprentiſſage.

[x] *Tùm porrò puer, ut ſævis projectus ab undis*

[x] L'enfant, comme un pauvre matelot que les flots ont jetté ſur le bord de la mer après un triſte naufrage, eſt couché par terre tout nud, & denué de tout les ſecours de la vie, dès que la nature l'a detaché du ſein de ſa mere pour lui faire voir la lumiere. Auſſi remplit-il de cris

Navita,

Nativa quædam hinc præcedens infligit bonis
Vitali auxilio, cum primum in lumina cras
Nescibus ex alvo matris natura profudit;
Vagitumque locum lugubri complet, ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At bellua cæsum pecudes, armenta, ferasque,
Nec metuit ullas ipsa opis, nec cuiquam adhuc
Blanda gravi
Almæ nutricis blanda per ora loquela:
Nec variat quærunt vestes pro tempora cæli:
Denique non armis opus est, non mœnibus altis
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum.

Ces plaintes-là sont fausses: il y a en la police du monde une égalité plus grande, & une relation plus uniforme. Notre peau est pourvue aussi suffisam-

lugubres le lieu de sa naissance, comme doit faire une créature qui est destinée à souffrir tant de maux dans la vie. Ah combien les bêtes de toute espece, tant privées que sauvages, croissent d'elles-mêmes, sans avoir besoin de jouets, ni qu'une nourrice les amuse par des paroles flateuses & enfantines. Elles ne sont point obligées de s'habiller différemment selon la différence des saisons: & comme la nature fait éclorre de son sein tout ce qui leur est nécessaire, elles n'ont besoin ni d'armes, ni de hautes murailles, pour défendre leurs provisions. Lucr. (L. V. vs. 223 —— 235.

ment que la leur, de fermeté contre les injures du temps, tesmoing plusieurs Nations, qui n'ont encores essayé nul usage de vestements. Nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas les Irlandois nos voisins, soubs un ciel si froid. Mais nous le jugeons mieux par nous-mesmes: car tous les endroits de la personne, qu'il nous plaist descouvrir au vent & à l'air, se trouvent propres à le souffrir. S'il y a partie en nous foible, & qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomach, où se fait la digestion: nos peres le portoyent descouvert: & nos Dames, ainsi molles & delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons & emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires: & les meres (36) Lacedemoniennes elleyoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part

(36) Plutarque, dans la Vie de Lycurgue, §. 23.

des autres animaux, & n'en eſt guere qu'on ne voye ſe plaindre & gemir long temps après leur naiſſance : d'autant que c'eſt une contenance bien ſortable à la foibleſſe, en quoy ils ſe ſentent. Quant à l'uſage du manger, il eſt en nous, comme en eux, naturel & ſans inſtruction :

[y] *Sentit enim vim quiſque ſuam quam poſſit abuti.*

Qui fait doubte qu'un enfant arrivé à la force de ſe nourrir, ne ſceuſt queſter ſa nourriture ? Et la terre en produit, & luy en offre aſſez pour ſa neceſſité, ſans autre culture & artifice : & ſi non en tout temps, auſſi ne fait-elle pas aux beſtes, teſmoing les proviſions, que nous voyons faire aux fourmis & autres, pour les ſaiſons ſteriles de l'année. Ces Nations, que nous venons de deſcouvrir, ſi abondamment fournies de viande & de breuvage naturel, ſans ſoing & ſans façon, nous viennent d'ap-

[y] Car chacun ſent ce qu'il eſt capable de faire. *Lucret. L. V. v. 1012.*

prendre que le pain n'eſt pas noſtre ſeule nourriture : & que ſans labourage, noſtre mere Nature nous avoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit : voire, comme il eſt vray-ſemblable, plus plainement & plus richement qu'elle ne fait à préſent, que nous y avons meſlé noſtre artifice :

[1.] *Et tellus nitidas fruges vineta que læta*
Sponte ſuâ primùm mortalibus ipſa creavit :
Ipſa dedit dulces fœtus, & pabula læta
Quæ nunc vix noſtro grandeſcunt aucta labore,
Conterimuſque boves & vires agricolarum :

le débordement & deſreiglement de noſtre appetit devançant toutes les inventions que nous cherchons de l'aſſouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mou-

[1.] D'abord la terre produiſit d'elle-même pour les hommes, les riches moiſſons & les fertiles vignobles ; elle leur donna d'excellents fruits & de gras paturages : mais à préſent toutes ces choſes déperiſſent malgré tout notre travail qui fatigue le bœuf, & épuiſe les forces du laboureur. *Lucret.* L. II. *vſ.* 1159, &c.

vements de membres, & en tirons plus de ſervice naturellement & ſans leçon : ceux qui ſont duicts à combattre nuds, on les void ſe jetter aux hazards pareils aux noſtres. Si quelques beſtes nous ſurpaſſent en cet advantage, nous en ſurpaſſons pluſieurs autres. Et l'induſtrie de fortifier le corps & le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un inſtinct & precepte naturel. Qu'il ſoit ainſi, l'elephant aiguiſe & eſmoult ſes dents, deſquelles il ſe ſert à la guerre : car il en a de particulieres pour cet uſage, leſquelles il eſpargne, & ne les employe aucunement à ſes autres ſervices. Quand les taureaux vont au combat, ils reſpandent & jettent la pouſſiere à l'entour d'eux : les ſangliers (37) affinent leurs deffenſes, & l'ichneumon, quand il doit venir aux prinſes avec le crocodile, munit ſon corps, l'enduit & le crouſte tout à l'entour, de limon bien ſerré & bien paiſtry, comme d'une cui-

(37) *Aiguiſent, affilent.* Je n'ai point trouvé dans les vieux Dictionnaires le mot *affiner* dans le ſens qu'il a ici.

raſſe. Pourquoy ne dirons-nous qu'il eſt auſſi naturel de nous armer de bois & de fer?

Quant au parler, il eſt certain, que s'il n'eſt pas naturel, il n'eſt pas neceſſaire. Toutefois je croy qu'un enfant qu'on auroit nourry en pleine ſolitude, eſloigné de tout commerce (qui ſeroit un eſſay mal-ayſé à faire) auroit quelque eſpece de parole pour exprimer ſes conceptions: & n'eſt pas croyable, que Nature nous ait refuſé ce moyen qu'elle a donné à pluſieurs autres animaux: Car qu'eſt-ce autre choſe que parler, cette faculté, que nous leur voyons de ſe plaindre, de ſe reſjouyr, de s'entrappeller au ſecours, ſe convier à l'amour, comme ils font par l'uſage de leur voix? Comment ne parleroient-elles entr'elles? elles parlent bien à nous, & nous à elles. En combien de ſortes parlons-nous à nos chiens? & ils nous reſpondent. D'autre langage, d'autres appellations, deviſons-nous avec eux, qu'avec les oyſeaux, avec les pourceaux, les bœufs, les chevaux: & changeons

d'idiome selon l'espece,

[a] Così per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via, e lor fortuna.

Il me semble que Lactance (38) attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue (39) à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux.

(b) *Variæque volucres*

[a] Ainsi parmi une troupe de fourmis on en voit qui s'abouchent, dans la vraysemblance d'épier les desseins & la fortune, l'une de l'autre. *Dante*, nel Purgatorio, *Cant.* XXVI. *vs.* 34. &c.

(38) *Quum enim suas voces propriis inter se discernunt atque dignoscunt, colloqui videntur; ridendique ratio apparet in his aliqua*, &c. Instit. Divin. L. III. c. 10. Ce passage, qui est très-remarquable, n'a été indiqué par M. *Barbeyrac*.

(39) Dans son *Histoire des Animaux*, L. IV. c. 9. vers la fin.

(b) Les voix des oiseaux sont différentes en différens temps: & ils changent en partie leur chant selon les saisons. *Lucret.* L. V. *vs.* 1077. &c.

Longè aliàs alio jaciunt in tempore voces,

Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus.

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant: & ce qui s'en dit par divination, n'a pas beaucoup d'apparence.

Si on n'allegue contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point: Je responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquels ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, & se tiennent ensemble d'une couture naturelle: En façon, que ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premierement à nous, & que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangers.

Pay dict tout cecy, pour maintenir cette ressemblance, qu'il y a aux choses humaines: & pour nous ramener &

joindre à la presse. Nous ne sommes ny au dessus, ny au dessous du reste : tout ce qui est sous le ciel, dit le Sage, court une loy & fortune pareille :

[c] *Indupedita suis fatalibus omnia vinclis.*

Il y a quelque difference, il y a des ordres & des degrez : mais c'est sous le visage d'une mesme nature :

[d] *Res quæque suo ritu procedit, & omnes*
Fœdere naturæ certo discrimina servant.

Il faut contraindre l'homme, & le ranger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà : il est entravé & engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, & d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, preexcellence vraie & essentielle. Celle qu'il se donne par opinion, & par fantaisie, n'a n'y

[c] Toutes choses sont entrelacées par un enchaînement fatal. *Lucret.* L. V. *vs.* 874.

[d] Chaque chose suit ses premieres dispositions, & elles gardent toutes constamment les differentes loix qui leur sont prescrites par la nature. *Id. ibid. vs.* 923.

corps ny gouſt. Et s'il eſt ainſi, que luy ſeul de tous les animaux, ayt cette liberté de l'imagination, & ce deſreiglement de penſées, luy repreſentant ce qui eſt, ce qui n'eſt pas, & ce qu'il veut, le faux & le veritable, c'eſt un advantage qui luy eſt bien cher vendu, & duquel il a bien peu à ſe glorifier: Car de là naiſt la ſource principale des maux qui le preſſent, peché, maladie, irreſolution, trouble, deſeſpoir. Je dy donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'eſtimer, que les beſtes facent par inclination naturelle & forcée, les meſmes choſes que nous faiſons par noſtre choix & induſtrie. Nous devons conclurre de pareils effects, pareilles facultez; & de plus riches effects, des facultez plus riches: & confeſſer par conſequent, que ce meſme diſcours, cette meſme voye, que nous tenons à œuvrer, auſſi la tiennent les animaux, ou quelque autre meilleure. Pourquoy imaginons-nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en eſprouvons aucun pareil effect à

Joint qu'il eſt plus honorable d'eſtre acheminé & obligé à reiglement agir par naturelle & inevitable condition, & plus approchant de la Divinité, que d'agir reiglement par liberté temeraire & fortuite; & plus ſeur de laiſſer à Nature, qu'à nous, les reſnes de noſtre conduite. La vanité de noſtre preſomption faict, que nous aymons mieux devoir à nos forces, qu'à ſa liberalité, noſtre ſuffiſance: & enrichiſſons les autres animaux des biens naturels, & les leur *renonçons, pour nous honorer & annoblir des biens acquis, par une humeur bien ſimple, ce me ſemble: car je priſeroy bien autant des graces toutes miennes & naïfves, que celles que j'aurois eſté mendier & queſter de l'apprentiſſage. Il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'acquerir une plus belle recommandation, que d'eſtre favorité de Dieu & de Nature.

Par ainſi le renard, dequoy ſe ſervent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de paſſer par

* Abandonnons.

dessus la glace de quelque riviere gelée, & le lascher devant eux pour cet effect, quand nous le verrions au bord de l'eau (40) approcher son oreille bien prés de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau courant au dessous; & selon qu'il trouve par-là, qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer; plus n'aurions-nous par raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre: & que c'est une ratiocination & consequence tirée du sens naturel. Ce qui fait bruit, se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide; & ce qui est liquide, plie sous le faix? Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours & sans consequence, c'est une chimere, & ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut-il estimer de tant de sortes de ruses & d'inventions, dequoy les bestes se

(40) Plutarque, *de solertiâ animalium*, &c. c. m. de la Traduction d'Amyot.

couvrent des entrepriſes que nous faiſons ſur elles.

Et ſi nous voulons prendre quelque advantage de cela meſme, qu'il eſt en nous de les ſaiſir, de nous en ſervir, & d'en uſer à noſtre volonté, ce n'eſt que ce meſme advantage, que nous avons les uns ſur les autres. Nous avons à cette condition nos eſclaves: & les Climacides (41) eſtoient-ce pas des femmes en Syrie qui ſervoyent couchées à quatre pattes, de marchepied & d'eſchelle aux Dames à monter en coche? Et la plus part des perſonnes libres, abandonnent pour bien legeres commoditez, leur vie & leur eſtre à la puiſſance d'autruy. Les femmes & concubines des Thraces (42) plaident à qui ſera choiſie pour eſtre tuée au tombeau de ſon mary. Les Tyrans ont-ils jamais failly de trouver aſſez d'hommes voüez à leur devotion: aucun d'eux adjouſtants da-

(41) Plutarque, dans ſon Traité, intitulé, *Comment on pourroit diſcerner le flatteur d'avec l'ami*, ch. 3.

(42) *Herodot. liv. 5.*

vantage cette neceſſité de les accompagner à la mort, comme en la vie? Des armées entieres ſe ſont ainſi obligées à leurs Capitaines. Le formule du ſerment en cette rude eſcole des eſcrimeurs à outrance, (43) portoit ces promeſſes, Nous jurons de nous laiſſer enchaîner, bruſler, battre, & tuer de glaive, & ſouffrir tout ce que les gladiateurs legitimes ſouffrent de leur maiſtre; engageant tres-religieuſement & le corps & l'ame à ſon ſervice.

[e] *Ure meum ſi vis flammâ caput, & ferro*
Corpus, & in ſeræ verbera tergus ſere.

C'eſtoit une obligation veritable; & ſi, il s'en trouvoit dix mille telle année, qui y entroyent & s'y perdoyent. Quand les Scythes enterroyent leur Roy, (44)

(43) Ceci eſt tiré de Petrone: *Sacramentum jurâmus, ut, vinciri, verberari, ferroque necari, & quicquid aliud Eumolpus juſſit, tanquam legitimi gladiatores domino corpora animaſque religioſiſſimè addicimus*, &c. cap. 117.

[e] Je conſens que tu me brûles la tête avec un fer chaud, que tu me perces le corps d'une épée, & me déchires le dos à coups de fouet. Tibull. L. I. Eleg. X. *vſ.* 21, 22.

(44) Herodot. L. IV. p. 290.

ils eſtrangloyent ſur ſon corps, la plus favorie de ſes concubines, ſon eſchanſon, eſcuyer d'eſcurie, chambellan, huiſſier de chambre & cuiſinier. Et en ſon anniverſaire ils tuoyent cinquante chevaux montez de cinquante pages, qu'ils avoyent empalé par l'eſpine du dos juſques au gozier, & les laiſſoyent ainſi plantez en parade autour de la tombe.

Les hommes qui nous ſervent, le font à meilleur marché, & pour un traictement moins curieux & moins favorable, que celuy que nous faiſons aux oyſeaux, aux chevaux, & aux chiens. A quel ſoucy ne nous demettons-nous pour leur commodité? Il ne me ſemble point, que les plus abjects ſerviteurs facent volontiers pour leurs maiſtres, ce que les Princes s'honorent de faire pour ces beſtes. Diogenes voyant ſes parents en peine de le racheter de ſervitude: *Ils ſont fols*, (45) diſoit-il; *c'eſt celuy qui me traicte & nourrit, qui me*

(45) Diogene Laërce, dans la Vie de Diogene, Cynique, L. VI. Segm. 74.

sert; & ceux qui entretiennent les beſtes, ſe doivent dire pluſtoſt les ſervir, qu'en eſtre ſervis. Et ſi, elles ont cela de plus genereux, que jamais Lyon ne s'aſſervit à un autre Lyon, ny un Cheval à un autre Cheval par faute de cœur. Comme nous allons à la chaſſe des beſtes, ainſi vont les Tigres & les Lyons à la chaſſe des hommes: & ont un pareil exercice les unes ſur les autres: les chiens ſur les lievres, les brochets ſur les tanches, les arondelles ſur les cigales, les eſperviers ſur les merles & ſur les allouettes.

[t] *Serpentes ciconia pullos*
Natrit, & invenit per devia rura lacertas:
Et leporem aut capream ſumtum Jovis, & genero-
ſæ
In ſaltu venantur aves.

Nous * partons le fruict de noſtre chaſſe

[t] La cicogne nourrit ſes petits de ſerpens & de lezards, qu'elle trouve dans les champs: & l'aigle, miniſtre de Jupiter, & les autres oiſeaux de noble genre, vont chaſſer dans les bois des lievres ou des chevreuils. *Juvenal. Satyr. XIV.*

* Partageons. — Partir, diviſer en pluſieurs

avec nos chiens & oyſeaux, comme la peine & l'induſtrie. Et au deſſus d'Amphipolis en Thrace, (46) les chaſſeurs & les faucons ſauvages, partent juſtement le butin par moitié: comme le long (47) des Palus Mœotides, ſi le peſcheur ne laiſſe aux loups de bonne foy, une part eſgale de ſa priſe, ils vont incontinent deſchirer ſes rets.

Et comme nous avons une chaſſe, qui le conduit plus par ſubtilité, que par force, comme celles des † colliers de nos lignes & de l'hameçon, il s'en void auſſi de pareilles entre les beſtes. Ariſtote dit, (48) que la Seche jette de ſon col un boyau long comme une ligne, qu'elle eſtend au loing en le laſchant, & le retire à ſoy quand elle

parts. Ce mot vieillit, diſent Meſſieurs de l'Academie dans leur Dictionnaire. Il reſte encore dans cette phraſe proverbiale. *Il y a toujours malice à partir entr'eux.*

(46) *Plin.* Hiſt. Natur. L. X. c. 8. §. 10. *Ed. Harduin.*

(47) *Id. Ibid.*

† On dit à préſent *Collet*, ſorte de Laqs à prendre des lievres, &c.

(48) Plutarque, *de ſolertiâ Animalium*, c. 2.

veut : à meſure qu'elle apperçoit quelque petit poiſſon s'approcher, elle le laiſſe mordre le bout de ce boyau, eſtant cachée dans le ſable, ou dans la vaſe, & petit à petit le retire juſques à ce que ce petit poiſſon ſoit ſi pres d'elle, que d'un ſault elle puiſſe l'attraper.

Quant à la force, il n'eſt animal au monde en butte de tant d'offenſes, que l'homme : il ne nous faut point une baleine, un elephant, un crocodile, ny tels autres animaux, deſquels un ſeul eſt capable de deffaire un grand nombre d'hommes : les poulx ſont ſuffiſants pour faire vacquer la Dictature de Sylla : c'eſt le deſjeuner d'un petit ver, que le cœur & la vie d'un grand & triomphant Empereur.

Pourquoy diſons-nous, que c'eſt à l'homme ſcience & cognoiſſance, baſtie par art & par diſcours, de diſcerner les choſes utiles à ſon vivre, & au ſecours de ſes maladies, de celles qui ne le ſont pas, de cognoiſtre la force de la rubarbe & du polypode, & quand

nous voyons les chevres de Candie, ſi elles ont receu un coup de traict, aller entre un million d'herbes choiſir le dictame pour leur guériſon ; & la tortue quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour ſe purger ; le dragon fourbir & eſclairer ſes yeux avecque du fenouil ; les cigongnes ſe donner elles-meſmes des clyſteres à tout de l'eau de marine ; les elephans arracher non ſeulement de leurs corps & de leurs compaignons, mais des corps auſſi de leurs maiſtres (teſmoin (49) celui du Roy Porus qu'Alexandre deffit) les javelots & les dards qu'on leur a jettez au combat, & les arracher ſi dextrement, que nous ne le ſçaurions faire avec ſi peu de douleur : pourquoy ne diſons-nous de meſmes, que c'eſt ſcience & prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'eſt par la ſeule inſtruction & maiſtriſe de Nature, qu'elles le ſçavent, ce n'eſt pas leur oſter le tiltre de ſcience & de prudence,

(49) Plutarque, *de ſolertiâ Animalium*, c. 12. de la Traduction d'*Amyot*.

c'eſt la leur attribuer à plus forte raiſon qu'à nous, pour l'honneur d'une ſi certaine maiſtreſſe d'eſcole.

Chryſippus, bien qu'en toutes autres choſes autant deſdaigneux juge de la condition des animaux, que nul autre Philoſophe, conſiderant les mouvements du chien, qui ſe rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queſte de ſon maiſtre qu'il a eſgaré, ou à la pourſuite de quelque proye qui fuit devant luy, va eſſayant un chemin aprés l'autre, & aprés s'eſtre aſſeuré des deux, & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eſlance dans le troiſieſme ſans marchander: il eſt contraint (50) de confeſſer, qu'en ce chien-là, un tel diſcours ſe paſſe: J'ay ſuivy juſques à ce carrefour mon maiſtre à la trace, il faut neceſſairement qu'il paſſe par l'un de ces trois chemins: ce n'eſt ny par cettuy-cy, ny par celuy-là, il faut donc infailliblement qu'il paſſe par cet autre: Et que s'aſſurant par cette concluſion &

(50) Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* L. I. c. 14. p. 15.

diſcours, il ne ſe ſert plus de ſon ſentiment au troiſieſme chemin, ny ne le ſonde plus, ains s'y laiſſe emporter par la force de la raiſon. Ce traict purement dialecticien, & cet uſage de propoſitions diviſées & conjoinctes, & de la ſuffiſante enumeration des parties, vaut-il pas autant que le chien le ſçache de ſoy, que de * Trapezonce ?

Si ne ſont pas les beſtes incapables d'eſtre encore inſtruites à noſtre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler: & cette facilité, que nous recognoiſſons à nous fournir leur voix & haleine ſi ſouple & ſi maniable, pour la former & l'aſtreindre à certain nombre de lettres & de ſyllabes, teſmoigne qu'ils ont un diſcours au dedans, qui les rend ainſi diſciplinables & volontai-

* *Georgius Trapezuntius*, qu'on nomme préſentement en François *George de Trebiſonde*, l'un de ces Sayans qui forcés de quitter l'Orient dans le quinzieme ſiecle, ſe réfugierent en Occident où ils firent revivre les belles lettres. Eugene IV l'honora de la conduite d'un des Colleges de Rome.

res à apprendre. Chaſcun eſt ſaoul, ce croy-je, de voir tant de ſortes de ſingeries que les batteleurs apprennent à leurs chiens: les dances, où ils ne faillent une ſeule cadence du ſon qu'ils oyent; pluſieurs divers mouvements & ſaults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole: mais je remarque avec plus d'admiration cet effect, qui eſt toutesfois aſſez vulgaire, des chiens dequoy ſe ſervent les aveugles, & aux champs & aux villes: je me ſuis pris garde comme ils s'arreſtent à certaines portes, d'où ils ont accouſtumé de tirer l'aumoſne, comme ils evitent le choc des coches & des charettes, lors meſme que pour leur regard, ils ont aſſez de place pour leur paſſage: j'en ay veu le long d'un foſſé de ville, laiſſer un ſentier plain & uni, & en prendre un pire, pour eſloigner ſon maiſtre du foſſé. Comment pouvoit-on avoir faict concevoir à ce chien, que c'eſtoit ſa charge de regarder ſeulement à la ſeureté de ſon maiſtre & meſpriſer ſes propres commoditez pour le ſervir? & comment avoit-il la

cognoiſſance que tel chemin luy eſtoit bien aſſez large, qui ne le ſeroit pas pour un aveugle ? Tout cela ſe peut-il comprendre ſans ratiocination ?

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit (51) avoir veu à Rome d'un chien, avec l'Empereur Veſpaſian le pere au Theatre de Marcellus. Ce chien ſervoit à un batteleur qui jolioit une fiction à pluſieurs mines & à pluſieurs perſonnages, & y avoit ſon rolle. Il falloit entre autres choſes qu'il contrefiſt pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprés avoir avallé le pain qu'on feignoit eſtre cette drogue, il commença tantoſt à trembler & branſler, comme s'il euſt eſté eſtourdy : finalement s'eſtendant & ſe roidiſſant, comme mort, il ſe laiſſa tirer & trainer d'un lieu à autre, ainſi que portoit le ſubject du jeu ; & puis quand il cogneut qu'il eſtoit temps, il commença premierement à ſe remuer tout bellement, ainſi que s'il ſe * fuſt revenu d'un

(51) Plutarque, *de ſolertiâ Animalium*, c. 12.
* *Se revenir*, ſe recolligere, *Nicot.* On ne dit

profond sommeil, & levant la teste regarda çà & là d'une façon qui estonnoit tous les assistans.

Les bœufs qui servoyent aux jardins Royaux de Suse, pour les arrouser, & tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chascun: (52) ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire faire un tour davantage, & ayants faict leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter jusques à cent, & venons de descouvrir des Nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit. Or laiss-

plus aujourd'hui *se revenir*, mais *revenir d'un profond sommeil*, d'une pamoison, d'un évanouissement, &c.

(52) Plutarque, *de Solertiâ Animalium*, c. 20.

sant

sant à part ce que Democritus jugeoit & prouvoit, (53) que la plus part des Arts, les beſtes nous les ont appriſes, comme l'araignée à tiſtre & à coudre, l'arondelle à baſtir, le cigne & le roſſignol la Muſique, & pluſieurs animaux par leur imitation à faire la Medecine. Ariſtote tient (54) que les roſſignols inſtruiſent leurs petits à chanter, & y employent du temps & du ſoing: d'où il advient que ceux que nous nourriſſons en cage, qui n'ont point eu loiſir d'aller à l'eſcole ſous leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par là, qu'il reçoit de l'amendement par diſcipline & par eſtude: Et entre les libres meſme, * il n'eſt pas ung & pareil: chacun en a pris ſelon ſa capacité. Et ſur la jalouſie de leur apprentiſſage, ils ſe debattent à l'envy, d'une contention ſi courageuſe, que par fois le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant pluſtoſt que

(53) *Id.* Ibid. c. 14.
(54) *Id.* Ibid. c. 18.
* *Le chant n'eſt pas exactement le même.*

la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs, & prennent à mâtier certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son Precepteur, & en rend compte avec grand soing : ils se taisent l'un tantost, tantost l'autre : on oyt corriger les fautes, & sent-on aucunes reprehensions du precepteur.

J'ay veu (dit (55) Arrius) autrefois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu, & un autre attaché à sa trompe, au son desquels tous les autres dançoient en rond, s'esleuants & s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit, & y avoit plaisir à oyr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement (56) des Elephans dressez à se mouvoir & dancer au son de la voix, des dances à plusieurs entrelaissures, con-

(55) C'est une Traduction assez exacte de ce qu'Arrien dit avoir vû, *Hist. Indic.* c. 14. Pag. 228. *Ed. Gronov.* Montagne ou ses Imprimeurs ont mis ici *Arrius* pour *Arrianus* ; ce que j'ai appris de M. *Barbeyrac*, de qui je tiens cette remarque.

(56) Plutarque, *de solertia Animalium*, c. 12.

peutes & diverſes cadences très-difficiles à apprendre. Il s'en eſt veu, (57) qui en leur privé rememoroient leur leçon, & s'exerçoyent par ſoing & par eſtude pour n'eſtre tancez & battus de leurs maiſtres.

Mais cett'autre hiſtoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque meſme (58) pour reſpondant, eſt eſtrange: Elle eſtoit en la boutique d'un barbier à Rome, & faiſoit merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oyoit. Un jour il advint que certaines trompettes s'arreſterent à ſonner long temps devant cette boutique. Depuis cela & tout le lendemain, voyla cette pie penſive, muette & melancholique; dequoy tout le monde eſtoit eſmerveillé, & penſoit-on que le ſon des trompettes l'euſt ainſi eſtourdie & eſtonnée: & qu'avec l'ouye,

(57) M. ibid. —— Pline aſſure la même choſe: *Certum eſt*, (dit-il,) *unum tardioris ingenii in accipiendo, quæ tradebantur, epiſtæ colligatum verberibus, eadem illa meditantem noctu reperiri*. Hiſt. Nat. L. VIII. c. 3.

(58) Dans ſon Traité, *de ſolertia Animalium*, cap. 18.

la voix se fust quant & quant esteinte. Mais on trouva enfin, que c'estoit une estude profonde, & une retraicte en soy-mesmes, son esprit s'exercitant & preparant sa voix, à representer le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix ce fut celle-là, d'exprimer parfaictement leurs repriſes, leurs poſes, & leurs muances, ayant quitté par ce nouvel apprentiſſage, & pris à deſdain tout ce qu'elle ſçavoit dire auparavant.

Je ne veux pas obmettre d'alleguer auſſi cet autre exemple d'un chien, que ce meſme Plutarque dit avoir veu, (car quant à l'ordre, je ſens bien que je le trouble, mais je n'en obſerve non plus à ranger ces exemples, qu'au reſte de toute ma beſongne) luy eſtant dans un navire, ce chien eſtant en peine d'avoir l'huyle qui eſtoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'eſtroite embouchure du vaiſſeau, (59) alla querir des cailloux, & en mit dans cette cruche juſques à ce qu'il euſt faict hauſſer l'huyle plus

(59) Id. ibid. c. 12.

près du bord, où il la peuſt atteindre. Cela qu'eſt-ce, ſi ce n'eſt l'effect d'un eſprit bien ſubtil? On dit (60) que les corbeaux de Barbarie en font de meſme, quand l'eau qu'ils veulent boire eſt trop baſſe.

Cette action eſt aucunement voiſine de ce que recitoit des Elephants, un Roy de leur Nation, Juba, que quand par la finesſe de ceux qui les chaſſent, l'un d'entre eux ſe trouve pris dans certaines foſſes profondes qu'on leur prepare, & les recouvre l'on de menues broſſailles pour les tromper, ſes compagnons (61) y apportent en diligence force pierres, & pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'autres effects à l'humaine ſuffiſance, que ſi je vouloy ſuivre par le menu ce que l'experience en a appris, je gaigneroïs aiſément ce que je maintiens ordinairement, qu'il ſe trouve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gou-

(60) *Id.* ibid.
(61) *Id.* ibid. c. 20.

veneur d'un elephant en une maison privée de Syrie, defroboit à tous les repas, la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonné : un jour le maistre voulut luy-mesme le penser, & versa dans sa mangeoire la juste mesure d'orge, qu'il luy avoit prescrite, pour sa nourriture ; l'elephant regardant de mauvais œil ce gouverneur, (62) separa avec la trompe, & en mit à part la moitié, declarant par-là le tort qu'on luy faisoit. Et un autre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour croistre la mesure, (63) s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, & le luy remplit de cendre. Cela ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, & que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduysoient du pays de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux Elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de

(62) *Id.* ibid. c. 12.
(63) *Id.* ibid.

notre artillerie, qui tient à peu pres leur place en une bataille ordonnée, (cela est ayſé à juger à ceux qui cognoiſſent les hiſtoires anciennes)

[g] — *Si quidem Tyrio ſervire ſolebant*
Annibali, & noſtris ducibus, regique Moloſſo
Horum majores, & dorſo ſtare cohortes,
Partem aliquam belli, & cunctos in prælia ſaltus.

Il falloit bien qu'on ſe reſpondiſt à bon eſcient de la creance de ces beſtes & de leur diſcours, leur abandonnant la teſte d'une bataille, là où le moindre arreſt qu'elles euſſent ſceu faire, pour la grandeur & peſanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur euſt faict tourner la teſte ſur leurs gents, eſtoit ſuffiſant pour tout perdre. Et s'eſt veu peu d'exemples, où cela ſoit advenu, qu'ils ſe rejectaſſent ſur leurs troupes; au lieu que nous-meſ-

[g] Les élephans, d'où nous ſont venus, (dit *Juvenal*, Sat. XII. *vſ.* 107, &c.) ceux que de ſimples particuliers entretiennent aujourd'hui, ſervoient Annibal, Pyrrhus, & nos Généraux d'armée, qui leur faiſoient porter ſur le dos des coltorres entieres, & des tours pleines de ſoldats qui de là chargeoient les ennemis.

mes nous rejectons les uns sur les autres, & nous rompons. On leur donnoit charge non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties au combat : comme faisoient aux chiens les Espagnols à la nouvelle conqueste des Indes, (64) ausquels ils payoient solde, & faisoient partage au butin. Et montroient ces animaux, autant d'addresse & de jugement à poursuivre & arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur & d'aspreté. Nous admirons & prisons mieux les choses estrangeres que les ordinaires : & sans cela je ne me fusse pas amusé à ce long registre : Car selon mon opinion, qui contrerollera de prés ce que nous voyons ordinairement és animaux, qui vivent parmy

(64) C'est ce que plusieurs peuples avoient fait long-temps auparavant. *Propter bella*, dit Pline, L. VIII. c. 40. *Colophonii, item Castabalenses* (en Cilicie) *cohortes canum habuere. Et primâ dimicabant in acie nunquam detrectantes : hæc erant auxilia ; nec stipendiorum indigna.* Vide & Ælian. Var. Hist. L. XIV. c. 46.

nous, il y a dequoy y trouver des effects autant admirables, que ceux qu'on va recueillant és pays & siecles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours. Qui en auroit suffisamment jugé le present estat, en pourroit seurement conclurre & tout l'advenir & tout le passé.

J'ay veu autrefois parmy nous, des hommes amenez par mer de loingtains pays, desquels parce que nous n'entendions aucunement le langage, & que leur façon au demeurant & leurs vestements estoient du tout esloignez des nostres, qui de nous ne les estimoit & sauvages & brutes? qui n'attribuoit à stupidité & à bestise, de les voir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baise-mains, & nos inclinations serpentées, nostre port & nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, & ce que nous n'entendons pas. Ils nous advient ainsi au jugement que nous faisons des bestes: Elles ont

plusieurs conditions, qui se rapportent aux nostres : de celles-là par comparaison nous pouvons tirer quelque conjecture : mais de ce qu'elles ont particulier, que sçavons-nous que c'est ? Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, & la pluspart des animaux, qui vivent avec nous, recognoissent nostre voix, & se laissent conduire par elle : si faisoit bien encore la murene de Crassus, (65) & venoit à luy quand il l'appelloit : & le font aussi les anguilles, qui se trouvent en la fontaine d'Arethuse : & j'ay veu des gardoirs assez, où les poissons accourent, pour manger, à certain cry de ceux qui les traictent.

[b] *Nomen habet, & ad magistri*
Vocem quisque suî venit citatus.

Nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire, (66) que les ele-

(65) Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 14.

[b] Ils ont un nom, & chacun d'eux vient à la voix de son maître qui l'appelle. Martial. L. IV. Epigr. 30. vs. 6, 7.

(66) *Plin.* Hist. Nat. L. VIII. c. 1.

phants ont quelque participation de religion, d'autant qu'après plusieurs ablutions & purifications, on les voit haussants leur trompe, comme des bras; & tenants les yeux fichez vers le Soleil levant, se planter long tems en meditation & contemplation, à certaines heures du jour; de leur propre inclination, sans instruction & sans precepte. Mais pour ne voir aucune telle apparence es autres animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, & ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché.

Comme nous voyons quelque chose en cette action que le Philosophe Cleanthes remarqua, parce qu'elle retire aux nostres: Il vid, dit-il, des fourmis partir de leur fourmiliere, (67) portants le corps (68) d'un fourmi mort, vers une autre fourmiliere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant,

(67) Plutarque, *de solertiâ Animalium*, c. 12.

(68) *Fourmi*, que nous faisons féminin, étoit masculin autrefois, comme on voit ici, & dans Nicot.

comme pour parler à eux ; & aprés avoir esté ensemble quelque piece, ceux-cy s'en retournerent, pour consulter, pensez, avec leurs concitoyens, & firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation. Enfin ces derniers venus, apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, & emporterent chez eux, laissants aux autres le corps du trespassé. Voila l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'avoir pratique & communication mutuelle, de laquelle c'est nostre deffaut que nous ne soyons participants ; & nous mesions à cette cause sottement d'en opiner.

Or elles produisent encores d'autres effects, qui surpassent de bien loing nostre capacité, ausquels il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir. Plu-

ſieurs tiennent qu'en cette grande & derniere bataille navale qu'*Antonius* perdit contre Auguſte, (69) ſa galere capitaineſſe fut arreſtée au milieu de ſa courſe, par ce petit poiſſon, que les Latins nomment *remora*, à cauſe de cette ſienne proprieté d'arreſter toute ſorte de vaiſſeaux, auſquels il s'attache. Et l'Empereur *Caligula* vogant avec une grande flotte en la coſte de la Romanie, (70) ſa ſeule galere fut arreſtée tout court, par ce meſme poiſſon; lequel il fit prendre attaché comme il eſtoit au bas de ſon vaiſſeau, tout deſpit dequoy un ſi petit animal pouvoit forcer & la mer & les vents, & la violence de tous ſes avirons, pour eſtre ſeulement attaché par le b[illegible] à ſa galere (car, c'eſt un

(69) *Plin.* Hiſt. Nat. L. XXXII. c. *1.*

(70) *Id.* ibid. *Nec longa fuit illius moræ admiratio, ſtatim cauſa intellecta, cùm è totâ claſſe quinqueremis ſola non proficeret, exilientibus protinus qui id quærerent circa navim: invenere adhærentem gubernaculo, oſtenderuntque Caio, indignanti hoc fuiſſe quod ſe revocâret, quadringentorumque remigum obſequio contra ſe intercederet. Conſtabat peculiariter miratum quomodo adhærens tenuiſſet, nec idem polleret in navigium receptus.*

poiſſon à coquille) & s'eſtonna encore, non ſans grande raiſon, de ce que luy eſtant apporté dans le batteau, il n'avoit plus cette force, qu'il avoit au dehors.

Un Citoyen de Cyzique (71) acquit jadis reputation de bon Mathematicien, pour avoir appris la condition de l'heriſſon. Il a ſa taniere ouverte à divers endroits & à divers vents; & prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du coſté de ce vent-là: ce que remarquant ce citoyen, apportoit en ſa ville certaines predictions du vent, qui avoit à tirer.

Le cameleon prend la couleur du lieu, où il eſt aſſis; mais le poulpe (72) ſe donne luy-meſme la couleur qui luy plaiſt, ſelon les occaſions, pour ſe cacher de ce qu'il craint, & attraper ce qu'il cherche. Au cameleon c'eſt changement de paſſion, mais au poulpe c'eſt changement d'action. Nous avons quel-

(71) Plutarque, *de ſolertiâ Animalium*, c. 15. *in fine.*
(72) *Id.* ibid. c. 18.

ques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, & autres paſſions, qui alterent le teint de noſtre viſage: mais c'eſt par l'effect de la ſouffrance, comme au cameleon. Il eſt bien en la jauniſſe de nous faire jaunir, mais il n'eſt pas en la diſpoſition de noſtre volonté. Or ces effets que nous recognoiſſons aux autres animaux, plus grands que les noſtres, teſmoignent en eux quelque faculté plus excellente, qui nous eſt occulte; comme il eſt vrayſemblable que ſont pluſieurs autres de leurs conditions & puiſſances, deſquelles nulles apparences ne viennent juſques à nous.

De toutes les predictions du temps paſſé, les plus anciennes & plus certaines eſtoyent celles qui ſe tiroient du vol des oyſeaux. Nous n'avons rien de pareil ny de ſi admirable. Cette reigle, cet ordre du branſler de leur aiſle, par lequel on tire des conſequences des choſes à venir, il faut bien qu'il ſoit conduit par quelque excellent moyen à une ſi noble operation: c'eſt preſter à la

lettre, d'aller attribuant ce grand effect, à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement, & discours de qui le produit : & est une opinion evidemment fausse. (73) Qu'il

(73) Montagne nous donne ici le change, ou plutôt, le prend lui-même : car de ce que la torpille endort les membres de ceux qui la touchent, & de ce que les grues, les hirondelles & les autres oiseaux de passage changent de climat selon les saisons de l'année, il ne s'enfuit nullement que les prédictions que l'on a prétendu tirer du vol des oiseaux soient fondées sur certaines facultés qu'ont ces oiseaux de découvrir l'avenir à ceux qui prennent la peine d'observer leurs divers mouvemens. La vivacité de son esprit lui fait confondre ici des choses fort différentes. Car les propriétés de la torpille, des grues & des hirondelles se montrent par des effets sensibles : mais les prédictions qu'on a voulu tirer du vol de certains oiseaux en vertu *de la regle & de l'ordre du branlement de leurs ailes*, n'ont pour fondement que des imaginations humaines, dont on n'a jamais prouvé la réalité, qui ont varié selon les temps & les lieux, & qui enfin ont été entierement déeréditées dans l'esprit des peuples qui en avoient été les plus entêtés. Je crois au reste que Montagne ne se sert ici de l'argument tiré de la faculté divinatrice des oiseaux, que pour embarrasser les Dogmatistes qui décident si positivement que les bêtes n'ont ni raison ni intelligence : ce qu'il a fait à l'imitation de *Sextus Empiricus*, qui, attaquant les

ſoit ainſi : La torpille a cette condition, non ſeulement d'endormir les membres qui la touchent ; mais au travers des filets, & de la (74) ſeine, elle tranſmet une peſanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent & manient : voire dit-on davantage, que ſi on verſe de l'eau deſſus, on ſent cette paſſion qui gaigne contremont juſques à la main, & endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force eſt merveilleuſe : mais elle n'eſt pas inutile à la torpille : elle la ſent & s'en ſert, de maniere que pour attraper la proye qu'elle queſte,

Dogmatiſtes ſur cet article, dit expreſſément, *Qu'on ne peut nier que les oiſeaux n'ayent l'uſage de la parole, & plus de penétration que nous, puiſque connoiſſant non ſeulement le préſent, mais auſſi l'avenir, ils découvrent l'avenir à ceux qui peuvent les entendre, en le leur donnant à connoître par la voix, & par pluſieurs autres moyens.* Τὶς γὰρ ἀν ἔτοιμος τὰς ἀνθρώπου ἀξιοῖ τὰ ὄντα μόνον, καὶ τῶν παρόντων μηχανᾶσθαι λέγειν ; ἀλλὰ μὴν τὰ μὲν παρόντα, ἀλλὰ καὶ τὰ ἐσόμενα ἐκ τούτων καὶ ταῦτα τοῖς ἐμπείροις ὑπαρόντα σημαίνουσι, ἀλλὰ τὰ συμβαίνοντα, καὶ τῶν ἄλλων ἀνθρώπων. Pyrrh. Hypot. Lib. I. cap. 14. p. 16.

(74) *Seine* : Rets à pecher : du mot Latin *Sagena*, qui ſignifie la même choſe : MENAGE, dans ſon *Dictionnaire Etymologique*.

on la void ſe tapir ſous le limon, afin que les autres poiſſons ſe coulants par deſſus, frappez & endormis de cette ſienne froideur, tombent en ſa puiſſance.

Les gruës, les arondeles, & autres oyſeaux paſſagers, changeants de demeure ſelon les ſaiſons de l'an, montrent aſſez la cognoiſſance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, & la mettent en uſage.

Les chaſſeurs nous aſſeurent, que pour choiſir, d'un nombre de petits chiens, celuy qu'on doit conſerver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choiſir elle-meſme; comme ſi on les emporte hors de leur giſte, le premier qu'elle y rapportera, ſera touſjours le meilleur: ou bien ſi on fait ſemblant d'entourner de feu le giſte, de toutes parts, celuy des petits, au ſecours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un uſage de prognoſtique que nous n'avons pas: ou qu'elles ont quelque vertu à ju-

ger de leurs petits, autre & plus vive que la noſtre.

La maniere de naiſtre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre & mourir des beſtes, eſtant ſi voiſine de la noſtre, tout ce que nous retranchons de leurs cauſes motrices, & que nous adjoutons à noſtre condition au deſſus de la leur, cela ne peut aucunement partir du diſcours de noſtre raiſon. Pour reiglement de noſtre ſanté, les Medecins nous propoſent l'exemple du vivre des beſtes, & leur façon: car ce mot eſt de tout temps en la bouche du peuple:

Tenez chaulds les pieds & la teſte,
Au demeurant vivez en beſte.

La generation eſt la principale des actions naturelles: nous avons quelque diſpoſition de membres, qui nous eſt plus propre à cela: toutesfois il nous ordonnent de nous ranger à l'aſſiette & diſpoſition brutale, comme plus effectuelle:

[1] *More ferarum,*

[1] On croit que les femmes conçoivent plus

Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pelleribus positis, sublatis semine lumbis.

Et rejettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets, & insolents, que les femmes y ont meslé de leur creu ; les ramenant à l'exemple & usage des bestes de leur sexe, plus modeste & rassis.

[k] *Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,*
Cumbius ipsa viri Venerem si læta receptet,
Atque ejaculatas cietomni pectore fluctus.
Rite enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis averti semina ictum.

Si c'est justice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, ayment & deffendent leurs bien-faic-

[k] Dans l'acte les mouvemens lascifs de la part de la femme sont un obstacle à la fertilité : car par-là elle rend inutiles les efforts de l'homme, dont elle détourne les influences du but où la Nature les détermine. *Id.* ibid. *vs.* 1263, &c.

[l] On croit que les femmes conçoivent plus sûrement à suivre la maniere des bêtes ; parce que dans cette disposition elles reçoivent plus aisément ce qui contribue à la génération. *Lucret. Lib. IV. vs.* 1232, &c.

teurs, & qui pourſuyvent & outragent les eſtrangers & ceux qui les offencent, elles repreſentent en cela quelque air de noſtre juſtice : comme auſſi en conſervant une equalité tres-equitable en la diſpenſation de leurs biens à leurs petits.

Quant à l'amitié, elles l'ont, ſans comparaiſon, plus vive & plus conſtante, que n'ont pas les hommes. Hyrcanus le chien du Roy Lyſimachus, ſon maiſtre mort, demeura obſtiné ſur ſon lict, (75) ſans vouloir boire ne manger : & le jour qu'on en bruſla le corps, il print ſa courſe, & ſe jetta dans le feu, où il fut bruſlé. Comme fit auſſi (76) le chien d'un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de deſſus le lict de ſon maiſtre, depuis qu'il fut mort ; & quand on l'emporta, il ſe laiſſa enlever quant & luy, & finalement ſe lança dans le buſcher où on bruſloit le corps de ſon maiſtre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naiſſent quelquefois en nous, ſans

(75) Plutarque, *de ſolertia Animalium*, c. 14.
(76) *Id. ibid.*

le conseil de la Raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie : les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separément. On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage ; & où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste & demonstration de bienveuillance ; & prendre quelque autre forme à contre-cœur & en haine.

Les animaux ont choix, comme nous, en leurs amours, & font quelque triage de leurs femelles. Il ne sont pas exempts de nos jalousies, & d'envies extremes & irreconeiliables. Les cupiditez sont ou naturelles & necessaires, comme le boire & le manger ; ou naturelles & non necessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles

des hommes : elles ſont toutes ſuperflues & artificielles : car c'eſt merveille combien peu il faut à Nature pour ſe contenter, combien peu elle nous a laiſſé à deſirer. Les appreſts de nos cuiſines ne touchent pas ſon ordonnance. Les Stoïciens diſent qu'un homme auroit dequoy ſe ſubſtanter d'une olive par jour. La delicateſſe de nos vins n'eſt pas de ſa leçon, ni la recharge que nous adjouſtons aux appetits amoureux :

[1] *Neque illa*
Magno prægnatum deſcit Conſule cunnum.

Ces cupidités eſtrangeres, que l'ignorance du bien & une fauſſe opinion ont coulées en nous, ſont en ſi grand nombre, qu'elles chaſſent preſque toutes les naturelles : Ny plus ny moins que ſi en une cité, il y avoit ſi grand nombre d'eſtrangers, qu'ils en miſſent hors les naturels habitants, ou eſteignifſent leur authorité & puiſſance an-

[1] Elle ne recherche point la haute naiſſance, comme un ingredient qui doit aſſaiſonner le plaiſir de l'amour. Horat. Lib. I. Sat. iij. vſ. 69, 70.

cienne, l'usurpant entierement, & s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus reiglez que nous ne sommes, & se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que Nature nous a prescrits: mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encore quelque convenance à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux, qui ont pousse les hommes à l'amour des bestes, elles se trouvent aussi par fois esprises de nostre amour, & reçoivent des affections merveilleuses d'une espece à autre: Temoin l'elephant (77) corrival d'Aristophanes le Grammairien, en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un pourfuyvant bien passionné: car se promenant par le marché, où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avec sa trompe, & les luy portoit: il ne la perdoit de veue, que le moins qu'il luy estoit possible; & luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessous son col-

(77) Plutarq. de solertia Animalium, c. 16.

let,

let, & lui taſtoit les teſtins. Ils recitent auſſi (78) d'un dragon amoureux d'une fille; & d'une oye eſpriſe de l'amour d'un enfant, en la ville d'Aſope; & d'un belier ſerviteur de la meneſtriere Glaucia. Et il ſe void tous les jours des magots furieuſement eſpris de l'amour des femmes. On voit auſſi certains animaux s'addonner à l'amour des maſles de leur ſexe. Oppianus (79) & autres recitent quelques exemples, pour montrer (80) la reverence que les beſtes en leurs mariages portent à la parenté, mais l'experience nous fait bien ſouvent voir le contraire:

[m] *Nec habetur turpe juvencæ*

(78) *Id.* ibid.

(79) *De Venatione*, L. I. *pſ.* 236, *& ſuiv.*

(80) En voici un exemple très-remarquable que j'ai trouvé dans VARRON, *de Re Ruſticâ*, L. II. c. 7. *Tametſi incredibile quod uſu venit, memoriæ mandandum eſt: cùm equus matrem ut ſaliret adduci non poſſet, & cum capite obvoluto peroriga (peroriga appellatur*, exponente ipſo Varrone, *quiſquis admittit.* Ibid.) *adduxiſſet, & cogiſſet matrem inire, cùm deſcendenti velum demiſſet ab oculis, ille impetum fecit in eum, ac mordicus interfecit.*

[m] La geniſſe ne refuſe pas le taureau qui

Fert patrem tergo : fit equo sua filia conjux.
Quæsque creavit, init pecudes caper : ipsaque cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales.

De subtilité malitieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du Philosophe Thales ? lequel passant au travers d'une riviere, chargé de sel, & de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperceu (81) que le sel fondu par ce moyen, lui avoit rendu sa charge plus legere, ne failloit jamais aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge ; jusques à ce que son maistre descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoy se trouvant mescompté, il cessa de plus user de cette finesse.

lui a donné la vie. La cavale se livre au cheval de qui elle est née. Le bouc se sert librement des chevres qu'il a engendrées, & l'oiseau s'apparie avec l'oiseau qui a fécondé l'œuf dont il est éclos. *Ovid.* Metamorph. Lib. X. Fab. 9. *vers.* 22, &c.

(81) Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 13. & Ælien. *de Animalibus*, L. VII. c. 42.

Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice ; car on leur void un soin extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, & de le curieusement cacher, quoy qu'elles n'en tirent nul usage.

Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser & espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science, qui y est necessaire. Les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains & semences pour les esventer, refreschir, & secher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir & à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent & pourrissent. Mais la caution & prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine. Parce que le froment ne demeure pas tousjours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult & destrempe comme en laict, s'acheminant à germer & produire : de peur qu'il ne devienne semence, & perde sa nature

& proprieté de magazin pour leur nourriture, ils rongent le bout, par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande & pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers, si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou au rebours pour tesmoignage de nostre imbecillité & imperfection: comme de vray, la science de nous entre-deffaire & entretuer, de ruiner & perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas.

[n] *Quando Leoni*
Fortior eripuit vitam Leo? quo nemore unquam
Expiravit aper majoris dentibus apri?

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant: tesmoin les furieuses rencontres des mouches à miel, &

[n] Quand est-ce (dit *Juvenal*, Sat. XV. vs. 160, &c.) qu'un lion a ôté la vie à un lion plus foible que lui? Et en quel bois un sanglier, a-t-il expiré sous la dent d'un autre sanglier plus vigoureux?

les entreprinſes des Princes des deux armées contraires :

[o] *Sæpè duobus*
Regibus inceſſit magno diſcordia motu,
Continuoque animos vulgi & trepidantia bello
Corda licet longè præſciſcere.

Je ne voy jamais cette divine deſcription, qu'il ne m'y ſemble lire peinte l'ineptie & vanité humaine. Car ces mouvements guerriers, qui nous raviſſent de leur horreur & eſpouvantement, cette tempeſte de ſons & de cris :

[p] *Fulgur ubi ad cœlum ſe tollit, totaque circum*
Ære renideſcit tellus, ſubtusque virûm vi
Excitur pedibus ſonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad ſidera mundi :

[o] Dans une ruche il s'éleve ſouvent une violente diſcorde entre deux Rois : d'où l'on peut d'abord prévoir de loin des emportemens & de violens combats entre le peuple. *Georg.* L. IV. *vſ.* 67, &c.

[p] Lorſque l'éclat des armes rejaillit juſqu'au ciel, que la terre qui en eſt éclairée tout autour, tremble ſous les pieds des chevaux, & que les cris des ſoldats, rempliſſant les montagnes, retentiſſent dans les airs. *Lucret.* L. II. *vſ.* 327, &c.

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, & de courage, il eſt plaiſant à conſiderer par combien vaines occaſions elle eſt agitée, & par combien legeres occaſions eſteinte.

[q] *Paridis propter narratur amorem*
Græcia Barbariæ diro conſlisa duello.

Toute l'Aſie ſe perdit & ſe conſomma en guerres pour le maquerellage de Páris. L'envie d'un ſeul homme, un deſpit, un plaiſir, une jalouſie domeſtique, cauſes qui ne devroient pas eſmouvoir deux harangeres à s'eſgratigner, c'eſt l'ame & le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons-nous en croire ceux meſmes qui en ſont les principaux autheurs & motifs? Oyons le plus grand, le plus victorieux Empereur, & le plus puiſſant (82) qui fuſt onques, ſe jouant & mettant en riſée tres-plaiſamment & tres-inge-

[q] Une guerre funeſte, allumée par l'amour de Páris, penſa perdre toute la Grece. *Horat.* L. I. Epiſt. 2. *vſ.* 6, 7.

(82) *Auguſte.*

nieuſement, pluſieurs batailles hazardées & par mer & par terre, le ſang & la vie de cinq cens mille hommes qui ſuivirent ſa fortune, & les forces & richeſſes des deux parties du Monde eſpuiſées pour le ſervice de ſes entrepriſes :

[r] *Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam*
Fulvia conſtituit, ſe quoque uti futuam.

[r] *Parce qu'Antoine eſt charmé de Glaphire,*
Fulvie à ſes beaux yeux me veut aſſujettir.
Antoine eſt infidèle. Hé bien donc ? Eſt-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?
Qui ? moi ? que je ſerve Fulvie ?
Suffit-il qu'elle en ait envie ?
A ce compte on verroit ſe retirer vers moi
Mille épouſes mal ſatisfaites.
Aime-moi, *me dit-elle*, ou combattons. *Mais quoi ?*
Elle eſt bien laide ! Allons, ſonnez, trompettes.

Cette Epigramme compoſée par AUGUSTE, nous a été conſervée par *Martial*, L. XI. Epigr. 21. *vſ.* 3. &c. Mais comme dans le Latin les idées ſont ſi libres, & ſi groſſieres, qu'il auroit été impoſſible de les rendre en François ſans les adoucir, j'ai pris la liberté de tranſcrire ici la Traduction que M. *de Fontenelle* en a donnée dans un de ſes incomparables *Dialogues des Morts*, laquelle, toute polie qu'elle eſt, ne nous fait rien perdre du ſens d'Auguſte.

Fulviam ego ut fœcuam? quid, si me Manius oret,
Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait: quid si mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula? signa canant.

(J'use en liberté de conscience de mon Latin, avec le congé que vous m'en avez donné.) Or ce grand corps a tant de visages & de mouvements, qui semblent menacer le ciel & la terre:

[1] *Quam multi Libyco volvuntur marmora fluctus,*
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,
Vel cum sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lycia flavescit arvis,
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus:

ce furieux monstre, à tant de bras & à tant de testes, c'est tousjours l'homme foible, calamiteux, & miserable. Ce

[1] Comme dans ce fort de l'hyver il y a des flots innombrables qui s'entre-suivent impetueusement sur la mer d'Afrique; ou des épis au retour de l'été que le soleil mûrit dans les campagnes qu'arrose le fleuve Hermus, ou dans celles de la Lycie; ainsi les boucliers retentissent dans le combat, & la terre tremble sous les piez des chevaux. *Æneid.* L. VII. *vs.* 718, &c.

n'eſt qu'une fourmiliere eſmeuë & eſchauffée,

[r] *It nigrum campis agmen:*

un ſouffle de vent contraire, le croaſſement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le paſſage fortuite d'un aigle, un ſonge, une voix, un ſigne, une broüée matiniere, ſuffiſent à le renverſer & porter par terre. Donnez luy ſeulement d'un rayon de Soleil par le viſage, le voyla fondu & eſvanouy: qu'on luy eſvente ſeulement un peu de pouſſiere aux yeux, comme aux mouches à miel de noſtre Poëte, voyla toutes nos Enſeignes, nos Legions, & le grand Pompeius meſmes à leur teſte, rompu & fracaſſé: car ce fut luy, ce me ſemble (83), que Sertorius battit en Eſ-

[r] Noire brigade qui court les champs. *Æneid.* L. IV. *v.* 404.

(83) Ici Montagne ſe défie un peu de ſa memoire, & avec raiſon; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruſe, mais contre les *Caracitaniens*, peuple d'Eſpagne qui habitoient dans de profondes cavernes, creuſées dans le roc, où il étoit impoſſible de les forcer. Voyez dans Plutarque, *la Vie de Sertorius*, chap. 6.

pagne à tout ces belles armes, qui ont auſſi ſervy à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Craſſus :

[u] *Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta*
Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcent.

Qu'on deſcouple meſmes de nos mouches aprés, elles auront & la force & le courage de le diſſiper. De freſche memoire, les Portugais aſſiegeants la ville de Talmy, au territoire de Xiatine, les habitans d'icelle porterent ſur la muraille quantité de ruches, de quoy ils ſont riches. Et avec du feu chaſſerent les abeilles ſi vivement ſur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entrepriſe, ne pouvants ſouſtenir leurs aſſauts & piqueures. Ainſi demeura la victoire & liberté de leur ville, à ce nouveau ſecours : avec telle fortune, qu'au retour du combat, il ne s'en trouva (84) une ſeule à dire. Les ames

[u] Un peu de pouſſiere ſuffira pour diſſiper toute cette fougue, & terminer ces grands combats. *Georg.* L. IV. *vſ.* 86. 87.

(84) Montagne ne prétend pas ſans doute,

des Empereurs & des * Savatiers ſont jettées à meſme moule. Conſiderant l'importance des actions des Princes & leur poids, nous nous perſuadons qu'elles ſoyent produictes par quelques cauſes auſſi poiſantes & importantes. Nous nous trompons : ils ſont menez & rameuez en leurs mouvements, par les meſmes reſſorts, que nous ſommes aux noſtres. La meſme raiſon qui nous fait tan-

que nous prenions à la lettre ce qu'il dit ici, *qu'au retour de ce combat, il ne ſe trouva pas une ſeule mouche à dire.* Car comment auroit-il pû être ſi exactement inſtruit du ſort de toutes ces mouches ? Les eſprits vifs donnent naturellement dans l'hyperbole. Mais peut-être, me dira-t-on pour me payer de la même monnoye, que les eſprits trop critiques s'attachent ſouvent à des vétilles.

* *Savatier* ou *Savetier*, dit Cotgrave. *Savatier* a été en uſage long-temps avant Montagne, car du temps de *Villon* on diſoit *Savetier* :

Et vous Blanche la Savatiere.

Savatier vient fort naturellement de *Savate*, mot très-uſité encore aujourd'hui ; & cependant l'uſage qui s'eſt aviſé de ſubſtituer *Savetier* à *Savatier*, a ſi bien proſcrit *Savatier*, que bien des gens ſeroient tentés de croire qu'il eſt non ſeulement tout-à-fait barbare à préſent, mais qu'il l'a toûjours été.

ſer avec un voiſin, dreſſe entre les Princes une guerre : la meſme raiſon qui nous fait fouëtter un laquais, tombant en un Roy, luy fait ruïner une Province. Ils veulent auſſi legerement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appetits agitent un ciron & un elephant.

Quant à la fidelité, il n'eſt animal au monde traiſtre au prix de l'homme. Nos Hiſtoires racontent la vifve pourſuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maiſtres. Le Roy Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, & ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faiſoit cet office, commanda qu'on enterraſt ce corps, & mena ce chien quant & luy. Un jour qu'il aſſiſtoit aux montres generales de ſon armée, ce chien appercevant les meurtriers de ſon maiſtre, (85) leur courut ſus, avec grands aboys & aſpreté de courroux ; & par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bientoſt

(85) *Plutarque, de ſolertia Animal. c. 18.*

aprés par la voye de la justice. Autant en fit le chien du sage Hesiode, (86) ayant convaincu les enfants de Ganistor Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un autre chien estant à la garde d'un Temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux joyaux, (87) se mit à abbayer contre luy tant qu'il peut : mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se mit à le suivre, & le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas, & aux autres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queuë, & prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant & quant au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette Eglise, ils se mirent à le

(86) *Id.* ibid.

(87) *Id.* ibid. La même histoire est dans Elien, de Animalibus, L. VII. c. 19.

ſuivre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, & enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, & le larron auſſi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et les Juges en recognoiſſance de ce bon office, ordonnerent du public certaine meſure de bled pour nourrir le chien, & aux Preſtres d'en avoir ſoin. Plutarque teſmoigne cette hiſtoire, comme choſe tres-averée & advenue en ſon ſiecle.

Quant à la gratitude (car il me ſemble que nous avons beſoin de mettre (88) ce mot en credit) ce ſeul exemple y ſuffira, (89) qu'Appion recite

(88) Le mot de *gratitude* eſt à préſent tout-à-fait autoriſé par l'uſage. Montagne ſe faiſoit une affaire d'enrichir la langue, & nous avons vû des Ecrivains qui ont pris à tâche de l'appauvrir. C'eſt à l'Academie Françoiſe à s'oppoſer à ces faux Puriſtes, qui, avant que de ſe mêler de proſcrire des mots, devroient examiner, *ſi ce ſont les choſes qui ont été faites pour les mots, ou les mots pour les choſes.*

(89) Aulu-Gelle nous a conſervé ce conte ſur la foi d'Appion, *ſavant homme*, dit-il, *mais qu'une grande oſtentation rend peut-être trop babillard dans la vérité des choſes qu'il dit avoir ouïes ou*

comme en ayant eſté luy-meſme ſpectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaiſir du combat de pluſieurs beſtes eſtranges, & principalement de Lyons de grandeur inuſitée, il y en avoit un entre autres, qui par ſon port furieux, par la force & groſſeur de ſes membres, & un rugiſſement haultain & eſpouvantable, attiroit à ſoy la veue de toute l'aſſiſtance. Entre les autres eſclaves, qui furent preſentez au peuple en ce combat des beſtes, fut un * Androclus de Dace,

lues : Litteris homo multis præditus; —— ſed in his quæ audiviſſe vel legiſſe ſeſe dicit, fortaſſe à vitio ſtudioque oſtentationis fit loquacior. *Aul. Gell.* L. V. c. 14. A l'égard de ce fait, Appion aſſûre, qu'il l'a vû de ſes propres yeux à Rome; & Seneque le confirme en quelque ſorte par ce peu de paroles. (*De Benef.* L. II. c. 19.) „ Leo, „ nam in amphitheatro ſpectavimus qui unum è „ beſtiarlis agnitum, quum quondam ejus fuiſ- „ ſet magiſter, protexit ab impetu beſtiarum: „ *Nous avons vû dans l'amphitheatre un lion qui ayant reconnu un homme à qui il avoit appartenu autrefois, le protegea contre les autres bêtes qui alloient fondre ſur lui.*

* Dans toutes les Editions de Montagne qui ont précedé celle-ci on lit *Androdus* au lieu d'*Androclus*. Mais ſi Montagne a pris ce conte

qui estoit à un Seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce Lyon l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, & puis s'approcha tout doucement d'une façon molle & paisible, comme pour entrer en recognoissance avec luy. Cela faict, & s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flattent leur maistre, & à baiser, & lescher les mains & les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy & hors de soy. Androclus ayant repris ses esprits par la benignité de ce lyon, & r'asseuré sa vue pour le consi-

d'*Aulu-Gelle*, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il devoit nommer cet esclave *Androclus*, & ne pas dire qu'il étoit de *Dace*: car Aulu-Gelle, sans parler du pays de cet esclave, dit tout simplement, qu'il s'appelloit *Androclus*: *Et servo Androclo nomen fuit.* Ibid. Au reste, il pourroit fort bien être que d'abord ce fut le Compositeur d'imprimerie, qui, travaillant sur un manuscrit d'un caractere mal formé, (car Montaigne peignoit fort mal) mit *Androtus* pour *Androclus*, ayant pris un c mal lié avec une t pour un t: méprise très-aisée à faire en ce cas-là, & surtout à l'égard d'un nom propre.

derer & recognoiſtre : c'eſtoit un ſingulier plaiſir de voir les careſſes & les feſtes qu'ils s'entrefaiſoient l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant eſlevé des cris de joye, l'Empereur fit appeller ceſt eſclave, pour entendre de luy le moyen d'un ſi eſtrange evenement. Il luy recita une hiſtoire nouvelle & admirable : » Mon maiſtre, *dict-il*, eſ-» tant Proconſul en Affrique, je fus con-» trainct par la cruauté & rigueur qu'il » me tenoit, me faiſant journellement » battre, me deſrober de luy, & m'en » fuir. Et pour me cacher ſeurement » d'un perſonnage ayant ſi grande au-» thorité en la Province, je trouvay » mon plus court, de gaigner les ſoli-» tudes & les contrées ſabloneuſes & » inhabitables de ce pays-là ; reſolu, ſi » le moyen de me nourrir venoit à me » faillir, de trouver quelque façon de » me tuer moy-meſme. Le Soleil eſtant » extremement aſpre ſur le midy, & » les chaleurs inſupportables, (90) je

(90) *Je rencontrai une caverne*, &c. *Embattre* ſignifie *arriver en quelque lieu ſoit par deſſein, ſoit*

» m'embatis ſur une caverne cachée & » inacceſſible, & me jettay dedans. » Bientoſt aprés y ſurvint ce lyon, ayant » une patte ſanglante & bleſſée, tout » plaintif & gemiſſant des douleurs qu'il » y ſouffroit : à ſon arrivée j'eus beau- » coup de frayeur : mais luy me voyant » muſſé dans un coing de ſa loge, s'ap- » procha tout doucement de moy, me » preſentant ſa patte offenſée, & me » la montrant comme pour demander » ſecours : je lui oſtay lors * un grand » eſcot qu'il y avoit, & m'eſtant un peu » apprivoiſé à luy, preſſant ſa playe en » fis ſortir l'ordure qui s'y amaſſoit, l'eſ- » ſuyay, & nettoyay le plus proprement » que je peus. Luy ſe ſentant allegé de

par des d'avenure : Qui ſont ces gens qui ainſi *ſe ſont embattus* en ces païs, c'eſt-à-dire, *ſont entrés ou ſe ſont ruës dedans*, Nicot. *Je m'embattis ſur luy*, je le rencontral par hafard, Cotgrave.

* *Un grand éclat de bois:* —— *Eſcot* ſignifie ici *un eſcharde, un piquant de chardon ou de bois:* & pris dans ce ſens-là, il ſe trouve dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave. — *Ibi ego ſtirpem ingentem veſtigio pedis ejus hærentem revelli*, dit Androclus dans Aulu-Gelle: *Noct. Attic.* Lib. V. c. 14.

» ſon mal, & ſoulagé de cette douleur,
» ſe prit à repoſer, & à dormir, ayant
» touſjours ſa patte entre mes mains.
» De là en hors luy & moy veſquiſmes
» enſemble en cette caverne trois ans
» entiers de meſmes viandes: car des
» beſtes qu'il tuoit à ſa chaſſe, il m'en
» apportoit les meilleurs endroits, que
» je faiſois cuire au Soleil à faute de
» feu, & m'en nourriſſois. A la longue,
» m'eſtant ennuyé de cette vie brutale
» & ſauvage, comme ce Lyon eſtoit
» allé un jour à ſa queſte accouſtumée,
» je partis de là, & à ma troiſieſme
» journée fus ſurpris par les ſoldats, qui
» me menerent d'Affrique en cette ville
» à mon maiſtre, lequel ſoudain me
» condamna à mort, & à eſtre aban-
» donné aux beſtes. Or à ce que je voy,
» ce Lyon fut auſſi pris bientoſt aprés,
» qui m'a à cette heure voulu recom-
» penſer du bien-fait & gueriſon qu'il
» avoit receu de moy. » Voyla l'hiſtoi-
re qu'Androclus recita à l'Empereur,
laquelle il fit auſſi entendre de main à
main au peuple. Parquoy à la requeſte

de tous il fut mis en liberté, & absous de cette condemnation, & par ordonnance du peuple luy fut faict present de ce Lyon. * Nous voyons depuis, dit Appion, Androclus conduisant ce Lyon à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on lui donnoit, le Lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy jettoit, & chascun dire en le rencontrant : *Voyla le Lyon hoste de l'homme, voyla l'homme Medecin du Lyon.*

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons, aussi font elles la nostre.

[x] *Post bellator equus positis insignibus Æthon.*

* Postea, inquit, videbamus Androclum de leone loro tenui revinctum urbe totâ circa tabernas ire: donari ære Androclum, floribus spargi leonem: omnes ferè ubique obvios dicere: *Hic est leo hospes hominis, hic est homo medicus leonis.* Aul. Gell. Lib. V. c. 14.

[x] Ensuite venoit Æthon, son cheval de bataille, dépouillé de ses ornemens, & pleurant à grosses larmes. *Æneid.* L. XI. *vs.* 89, 90. Mais c'est un témoignage purement poetique, & par conséquent frivole. Montagne lui-même parlant de la prérogative que les Poëtes donnent à

& lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

Comme aucunes de nos Nations ont les femmes en commun, aucunes a chacun la ſienne : cela ne ſe voit-il pas auſſi entre les beſtes, & des mariages mieux gardez que les noſtres ?

Quant à la ſocieté & confederation qu'elles dreſſent entre elles pour ſe liguer enſemble, & s'entreſecourir, il ſe voit des bœufs, des pourceaux, & autres animaux, qu'au cry de celuy que

l'homme de ſe tenir droit ſur ſes jambes, les yeux levés vers le ciel, nous dira bientôt pour s'en moquer, que c'eſt une prérogative *vraye-ment poetique.* —— Je viens d'apprendre d'un célebre Ecrivain dont l'autorité merite d'être reſpectée, que ma critique n'eſt pas trop ſûre : Pline dit expreſſément que les chevaux pleurent quelque fois la mort de leurs maîtres : *Amiſſos lugent dominos*, (Lib. VIII. c. 42.) *lacrymaſque interdum deſiderio fundunt.* Bien plus, cet Auteur aſſûre que le Roi Nicomede ayant été tué, ſon cheval ſe laiſſa mourir faute de manger. *Interfecto Nicomede Rege, equus ejus inedia vitam finivit.* J'ai donc eu tort de blâmer Montagne pour avoir cité Virgile, dont le témoignage n'eſt en cette occaſion, *ni purement poetique, ni par conſequent friſole.* —— Je laiſſe ici cette témeraire critique : & c'eſt, je croi, la ſatisfaction la plus authentique que je puiſſe faire à Montagne.

vous offenſez, toute la troupe accourt à ſon aide, & ſe rallie pour ſa deffenſe.

L'eſcare, (91) quand il a avallé l'hameçon du peſcheur, ſes compaignons s'aſſemblent en foule autour de luy, & rongent la ligne: & ſi d'adventure il y en a un, qui ait donné dedans la naſſe, les autres luy baillent la queue par dehors, & luy la ſerre tant qu'il peut à belles dents: ils le tirent ainſi au dehors & l'entrainent.

Les barbiers, quand l'un de leurs compaignons eſt engagé, mettent la ligne contre leur dos, (92) dreſſants une eſpine qu'ils ont dentelée comme une ſcie, à tout laquelle ils la ſcient & coupent.

Quand aux particuliers offices, que nous tirons l'un de l'autre, pour le ſervice de la vie, il s'en void pluſieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la baleine ne marche jamais

(91) Plutarque, *de ſolertiâ Animal.* c. 26.
(92) *Id.* ibid. Oi ſi Ælian, &c. p. 977. Tom. II. in folio, Pariſiis, an. 1624.

qu'elle n'ait au devant d'elle (93) un petit poiſſon ſemblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela *la guide*: la baleine le ſuit, ſe laiſſant mener & tourner auſſi facilement, que le timon fait retourner la navire: & en recompenſe auſſi, au lieu que toute autre choſe, ſoit beſte † ou vaiſſeau qui entre dans l'horrible cahos de la bouche de ce monſtre, eſt incontinent perdu & englouty, ce petit poiſſon s'y retire en

(93) Plutarque, *de ſolertiâ Animal.* c. 32. de la Traduction d'Amyot; & *pag.* 387. de l'Edition Greque & Latine, citée dans la note précédente.

† Ici Montagne ne fait que copier Amyot: mais comme on pourroit ſoupçonner Amyot de n'avoir pas bien rendu le ſens de Plutarque, j'ai conſulté Plutarque lui-même, dont voici les propres termes: Καὶ τῶν μὲν ἄλλων, ὅτι ἂν παρακέσῃ τῶν κήτους ἔσω, ἢ σκάφος, ἢ λίθος, εὐθὺς ἀφανίζεται καὶ ἀπόλλυται τῶν ἐμβεβυσμένων. Ce qu'Amyot traduit ainſi: *Toute autre choſe qui entre dedans le cahos de la bouche de ce monſtre marin, ſoit beſte, ou vaiſſeau, ou pierre, eſt incontinent englouti & perdu au fond de cet abyſme.* La Traduction eſt fort exacte; & par conſéquent Plutarque eſt ſeul reſponſable de ce qu'on nous dit ici de cette prodigieuſe ouverture de *la bouche de ce monſtre marin*, où un vaiſſeau venant à entrer, eſt englouti & perdu en un inſtant.

route seureté, & y dort, & pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse : & si de fortune elle * l'escarte, elle va errant çà & là, & souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : Ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'Isle d'Anticyre.

Il y a une pareille societé (94) entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet & le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal : & si l'Ichneumon son ennemy s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant & à coup de bec l'esveillant, & l'advertissant de son danger. Il vit † des demeurans de ce monstre, qui le

* On trouve dans Nicot *s'écarter*, pour *s'égarer* : mais *écarter quelqu'un* pour dire *l'abandonner*, le perdre par accident, auquel sens Montaigne l'employe ici, je ne l'ai pû trouver, ni dans aucun de nos vieux Dictionnaires, ni ailleurs.

(94) Plutarque, *de solertia Animal.* c. 32.

† Des morceaux de chair qui sont demeurés entre les dents de ce monstre, comme Montaigne nous le dira lui-même bientôt après.

reçoit

reçoit familierement en sa bouche, & luy permet de becqueter dans ses machoueres, & entre ses dents, & y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez: & s'il veut fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir en la ferrant peu à peu sans l'estreindre & l'offenser.

Cette coquille qu'on nomme la Nacre, (95) vit aussi ainsi avec le Pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier & de portier assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaaillée & ouverte, jusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prise: car lors il entre dans la nacre, & luy va pinsant la chair vive, & la contraint de fermer sa coquille: lors eux deux ensemble mangent la proye enfermée dans leur fort.

En la maniere de vivre des tuns, on y remarque une singuliere science

(95) Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 32. & Cic. *de Nat. Deor.* Lib. II. c. 49.

des trois parties de la Mathematique. Quant à l'Astrologie, ils l'enseignent à l'homme : car ils s'arrestent (96) au lieu où le solstice d'hyver les surprend, & n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant : voyla pourquoy Aristote (97) mesme leur concede volontiers cette Science. Quant à la Geometrie & Arithmetique, ils font tousjours leur bande de figure cubique, (98) carrée en tout sens, & en dressent un corps de bastillon, solide, clos, & environné tout à l'entour, à six faces toutes esgalles : puis nagent en cette ordonnance carrée, autant large derriere

(96) Plutarque, *de Solertiâ Animal.* c. 29.

(97) *Aristote* dit seulement, que ces poissons ne bougent point du lieu où le solstice d'hyver les surprend, jusques à l'equinoxe du printemps : *Hist. Animal.* Lib. VIII. c. 13. Mais *Elien* rapportant le fait sur la foi d'Aristote, y ajoûte du sien, cette reflexion, que les thons sentent le changement des saisons, & qu'ils connoissent très-bien le solstice, sans avoir besoin de consulter pour cela les Astronomes : *Instinctu quodam divino præditi, ut qui ipsum anni circuitum & vicissitudines ejus, non minus quam Astronomi, norint.* Elian. de Animal. Natur. L. IX. c. 22. Le doit aussi cité à M. Rollin, t. [illegible].

(98) Plutarque, *de Solertiâ Animal.* c. 31.

re que devant, de façon que qui en void & compte un rang, il peut ayſément nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur eſt eſgal à la largeur, & la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il eſt malayſé de lui donner un viſage plus apparent, qu'en ce faict du grand chien, qui fut envoyé des Indes au Roy Alexandre: on lui preſenta premierement un cerf pour le combattre, & puis un ſinglier, & puis un ours; il n'en fit compte, & ne daigna ſe remuer de ſa place: mais quand il veid un Lyon, (99) il ſe dreſſa incontinent ſur ſes pieds, monſtrant manifeſtement qu'il declaroit celuy-là ſeul digne d'entrer en combat avecques lui.

Touchant la repentance & recognoiſſance des fautes, on recite (100) d'un Elephant, lequel ayant tué ſon gouverneur par impétuoſité de cholere, en print un deuil ſi extreme, qu'il ne vou-

(99) *Id.* ibid. c. 14.
(100) *Arrien*, Hiſt. Indic. c. 14.

lut oncques pris manger, & se laissa mourir.

Quant à la clemence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beste de toutes, (101) que lui ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenser, & le troisiesme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher autre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier & son hoste. Et quant aux dreiets de la familiarité & convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens, & des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceux qui voyagent par mer, & notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux (102) a jamais Nature tant honoré les couches, la naissance, & l'enfantement? car les Poetes disent bien

(101) Plutarque, *de solertiâ Animal.* tom. [illegible]
(102) *Id. ibid.* tom. [illegible]

qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone : mais Dieu a voulu que toute la mer fust arrestée, affermie & applanie, sans vagues, sans vents & sans pluye, cependant que l'halcyon fait ses petits, qui est justement environ le Solstice, le plus court jour de l'an : & par son privilege nous avons sept jours & sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne recognoissent autre masle que le leur propre ; l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner. S'il vient à estre debile & cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent par tout, & le servent jusques à la mort.

Mais aucune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique, dequoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu & manié plusieurs, (103)

(103) *Id.* ibid.

pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conjoinct & lie ensemble, les entrelassant les unes de long, les autres de travers, & adjoustant des courbes & des arrondissemens, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer le battant tout doucement, lui enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, & à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desmeut, & se lasche pour les coups de mer : & au contraire ce qui est bien joinct, le battement de la mer le vous estreinct, & vous le ferre de sorte, qu'il ne se peut ny rompre ny dissoudre ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion & figure de la concavité du dedans : car elle est composée & proportionnée de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autre chose, que l'oiseau qui l'a bastie :

car à toute autre choſe, elle eſt impénétrable, cloſe, & fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer ſeulement. Voyla une deſcription bien claire de ce baſtiment & empruntée de bon lieu: toutesfois il me ſemble qu'elle ne nous eſclaircit pas encore ſuffiſamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir, de loger au deſſous de nous, & d'interpreter deſdaigneuſement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour ſuivre encore un peu plus loing cette equalité & correſpondance de nous aux beſtes, le privilege dequoy noſtre ame ſe glorifie, de ramener à ſa condition tout ce qu'elle conçoit, de deſpouiller de qualitez mortelles & corporelles tout ce qui vient à elle, de ranger les choſes qu'elle eſtime dignes de ſon accointance à deſveſtir & deſpouiller leurs conditions corruptibles, & leur faire laiſſer à part, comme veſtemens ſuperflus & viles, l'eſpeſſeur, la longueur, la profondeur, le poids,

la couleur, l'odeur, l'aſpreté, la poliſſeure, la dureté, la molleſſe, & tous accidents ſenſibles, pour les accommoder à ſa condition immortelle & ſpirituelle : de maniere que Rome & Paris, que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine & le comprens, ſans grandeur & ſans lieu, ſans pierre, ſans plaſtre, & ſans bois : ce meſme privilege, dis-je, ſemble eſtre bien évidemment aux beſtes : Car un cheval accouſtumé aux trompettes, aux harquebuſades, & aux combats, que nous voyons tremouſſer & fremir en dormant, eſtendu ſur la litiere, comme s'il eſtoit en la meſlée, il eſt certain qu'il conçoit en ſon ame un ſon de tabourin ſans bruict, une armée ſans armes & ſans corps :

[y] *Quippe videbis equos fortes, cùm membra jacebunt*
In ſomnis, ſudare tamen, ſpirareque ſæpe.

[y] Car le ſommeil ayant aſſoupi des chevaux fougueux, on les voit quelquefois ſuer, haleter, & s'animer, comme s'ils étoient prêts à partir pour diſputer le prix de la courſe. *Lucret.* L. IV. *vſ.* 984, &c.

Et quasi de palmâ summas contendere vires.

Ce lievre qu'un levrier imagine en ſonge, apres lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queue, ſecouër les jarrets, & repreſenter parfaitement les mouvements de ſa courſe, c'eſt un lievre ſans poil & ſans os.

[z] *Venantumque canes in molli ſepe quiete*
Jactant crura tamen ſubitò, vocesque repentè
Mittunt, & crebras reducunt naribus auras,
Ut veſtigia ſi cernant inventa ferarum:
Expergefactique, ſequuntur inania ſæpe
Cervorum ſimulacra, fugæ quaſi dedita cernant:
Donec diſcuſſa redeant erroribus ad ſe.

Les chiens de garde, que nous voyons ſouvent gronder en ſongeant, & puis japper tout à faiet, & s'eſveiller en ſurſaut, comme s'ils appercevoient

[z] Et ſouvent les chiens de chaſſe enſevelis dans un doux ſommeil, remuent tout d'un coup les jambes, aboyent, & hument l'air à differentes repriſes, comme s'ils étoient ſur la piſte de la bête qu'ils ont accoûtumé de chaſſer; & quelquefois déja eveillés ils pourſuivent de vaines images de cerfs qu'ils croyent voir fuir devant eux, ne ceſſant de s'agiter qu'apres avoir reconnu leur mépriſe. *Id. ibid. vſ. 921.*

quelque eſtranger arrivée : cet eſtranger que leur ame void, c'eſt un homme ſpirituel, & imperceptible, ſans dimenſion, ſans couleur & ſans eſtre :

[a] — *Confuetæ domi cubilorum blandæ petere*
Degere, ſæpè levem ex oculis volucremque ſopore
Diſcutere, & corpus de terrâ corripere inſtans,
Proinde quaſi ignotos facies atque ora tueantur.

Quant à la beauté du corps, avant paſſer outre, il me faudroit ſçavoir ſi nous ſommes d'accord de la deſcription. Il eſt vray-ſemblable que nous ne ſçavons guere, que c'eſt que beauté en nature & en général, puiſque à l'humaine & noſtre beauté nous donnons tant de formes diverſes, de laquelle s'il y avoit quelque preſcription naturelle, nous la recongnoiſtrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous

[a] Ils ſouvent les chiens domeſtiques ne ſont pas plutôt endormis qu'ils s'éveillent, & ſe dreſſent ſur leurs pieds pour aboyer, comme s'ils voyoient des étrangers. *Lucrec. L. IV. vſ. 993. &c.*

en fantaſions les formes à noſtre appetit.

[b] *Turpis Romano Belgica vultu color.*

Les Indes la peignent noire & baſanée, aux levres groſſes & enflées, au nez plat & large : & chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre juſques à la bouche, comme auſſi (104) la balieure, de gros cercles enrichis de pierreries, ſi qu'elle leur tombe ſur le menton ; & eſt leur grace de montrer leurs dents juſques au deſſous des racines. Au Peru les plus grandes oreilles ſont les plus belles, & les eſtendent autant

[b] Le teint Belgique ne ſied pas à un viſage Romain. *Propert.* L. II. Eleg. xviij. *vſ.* 26.

(104) *J'eſtime*, dit Borel, dans ſon *Treſor de Recherches Gauloiſes*, que le mot de *Baleures* (car c'eſt ainſi qu'il l'a écrit) dénote les joües ou machoires. FROISSARD : *Perdoient bras, teſte & baleures*, il ſignifie la même choſe, ſelon Cotgrave, qui écrit *Balieures*, comme a fait Montagne. Mais, ſelon Nicot, *levres & balieures* ſont termes ſynonymes : & pour moi, je croi, que par *balieure* Montagne entend ici la *levre d'enbas*, qui percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe ſur le menton, & découvre les dents juſques au deſſous des racines.

qu'ils peuvent par artifice. Et un homme d'aujourd'huy dit avoir veu en une nation Orientale, ce ſoing de les agrandir, en tel credit, & de les charger de poiſants joyaux, qu'à touts coups il paſſoit ſon bras veſtu, au travers d'un trou d'oreille. Il eſt ailleurs des Nations, qui noirciſſent les dents avec grand ſoing, & ont à meſpris de les voir blanches : ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non ſeulement en Baſque les femmes ſe trouvent plus belles la teſte raſe, mais aſſez ailleurs : & qui plus eſt, en certaines contrées glaciales, (105) comme dit Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautez, la petiteſſe du front, & où elles ſe font le poil par tout le reſte du corps, elles le nourriſſent au front, & peuplent par art : & ont en ſi grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par deſſus l'eſpaule. Nous formerions ainſi la laideur. Les Italiens la façonnent groſſe & maſſive : les Eſ-

(105) Hiſt. Nat. L. VI. c. 15.

pagnols vuidée & eſtrillée: & entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune: l'un molle & delicate, l'autre forte & vigoureuſe: qui y demande de la mignardiſe & de la douceur, qui de la fierté & majeſté. Tout ainſi que la preference en beauté, que Platon attribue (106) à la figure ſpherique, les (107) Epicuriens la donnent à la pyramidale pluſtoſt, ou carrée: & ne peuvent avaller un Dieu en forme de boule.

Mais quoy qu'il en ſoit, Nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demeurant, ſur les Loix communes. Et ſi nous nous jugeons bien, nous trouverons que s'il eſt quelques animaux moins favoriſez en cela que nous, il y en a d'autres, & en grand nombre, qui le ſont plus: [c] *A multis*

(106) Τελειότερον γὰρ τῶν ἄλλων σχημάτων ἐστὶ τοῦτο (σφαιροειδὲς) Dans ſon Timée, p. 94. D. —— *Formâ rotundâ nullam magis eſſe pulchrioremPlato.* Cic. *de Nat. Deor.* L. I. c. 10.

(107) *At mihi*, dit Velleius l'Epicurien, *vel cylindri, vel quadrati, vel pyramidis (formæ) videtur eſſe formoſior.* Id. ibid.

[c] Pluſieurs animaux nous ſurpaſſent en beau-

animalibus docilis vincimur; voire des terrestres nos compatriotes. Car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre: en couleur, netteté, polissure, disposition, nous leur cedons assez: & non moins, en toutes qualitez aux aëres. Et cette prerogative que les Poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le Ciel son origine,

[d] *Pronaque cùm spectent animalia cætera terram;*
Os homini sublime dedit, cœlumque videre
Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus:

elle est vrayement poëtique: car il y a plusieurs bestioles, qui ont la veue renversée tout à faict vers le Ciel: & l'encoleure des chameaux, & des austruches, je la trouve encore plus relevée & droite que la nostre. Quels animaux

vi. *Senec.* Epist. 124. *sub finem.*

[d] Et au lieu que les autres animaux regardent en bas vers la terre, Dieu a placé la tête de l'homme en haut, pour qu'il eût les yeux levés vers le ciel, & disposés à contempler les astres. *Ovid.* Metamorph. L. I. Fab. 2. *vs.* 85. &c.

n'ont la face au haut, & ne l'ont devant, & ne regardent vis à vis comme nous: & ne descouvrent en leur juste posture autant du ciel & de la terre que l'homme? Et quelles qualitez de nostre corporelle constitution (108) en Platon & en Cicero ne peuvent servir à mille sortes de bestes? (109) Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides, & les plus abjectes de toute la bande: car pour l'apparence exterieure & forme du visage, ce sont les magots:

(108) *Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis!* [a]

pour le dedans & parties vitales, c'est le pourceau.

(108) Décrites par *Platon* & par *Ciceron*: par le premier dans son *Timée*, & par le dernier dans son Traité *de la Nature des Dieux*, L. II. c. 54, etc. Ce qu'on peut encore mieux voir dans quelques Traitez de nos Anatomistes modernes, où l'on a pris à tâche de comparer le corps de l'homme avec celui de différens animaux.

(109) Les bêtes qui nous ressemblent le plus, &c.

[a] *Tam deforme quàm est, ipsum simia nostrum simile.* ENNIUS apud Cic. *de Nat. Deor.* L. I. c. 39.

Certes quand j'imagine l'homme tout nud (ouy ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté) ses tares, sa subjection naturelle, & ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal, de nous couvrir. Nous avons eſté excusables d'emprunter ceux que Nature avoit favorisé en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, & nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demeurant, que nous sommes le seul animal, duquel le deffaut offense nos propres compagnons, & seuls qui avons à nous desrober en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'eſt aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue & libre du corps qu'on recherche: que pour refroidir l'amitié,

J'ai pris ce vers du dernier Traducteur François de la *Nature des Dieux*, M. l'Abbé d'*Olivet*, le seul qui merite, & qui je croi, meriterа jamais d'être lû.

il ne faille que voir librement ce qu'on ayme.

[f] *Ille quòd obscænas in aperto corpore partes*
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.

Et encore que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu delicate & refroidie : si est-ce un merveilleux signe de nostre (110) defaillance, que l'usage & la cognoissance nous degouste les uns des autres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art & prudence, qui rend nos Dames si circonspectes, à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peintes & parées pour la montre publique :

[g] *Nec veneres nostras hoc fallit, quòd magis ipsis*

[f] Tel pour avoir vû à découvert les parties secrettes de ce qu'il aimoit, s'est trouvé tout d'un coup delivré de sa passion. *Ovid.* de Remed. Amor. L. II. *vs.* 31, 34.

(110) *Imperfection.*

[g] Aussi nos Dames qui n'ignorent pas cela, ont-elles grand soin de cacher tout l'artifice de leur parure à un amant qu'elles veulent retenir dans leurs filets. *Lucret.* L. IV. *vs.* 1171, &c.

Omnia fummopere hoc vitæ poſtſcenia eſſant,
Quos retinere volunt adſtricloque eſſe in amore.

Là où en pluſieurs animaux, il n'eſt rien d'eux que nous n'aimions, & qui ne plaiſe à nos ſens; de façon que de leurs excremens meſmes & de leur deſcharge, nous tirons non ſeulement de la friandiſe au manger, mais nos plus riches ornemens & parfums. Ce diſcours ne touche que noſtre commun ordre, & n'eſt pas ſi ſacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, ſupernaturelles & extraordinaires beautez, qu'on voit par fois reluire entre nous, comme des Aſtres ſoubs un voile corporel & terreſtre.

Au demeurant la part meſme que nous faiſons aux animaux, des faveurs de Nature, par noſtre confeſſion, elle leur eſt bien advantageuſe. Nous nous attribuons des biens imaginaires & fantaſtiques, des biens futurs & abſents, deſquels l'humaine capacité * ne ſe peut d'elle-meſme reſpondre: ou des biens que nous nous attribuons fauſſement,

* *Ne ſe peut aſſurer par elle-même.*

par la licence de noſtre opinion, comme la raiſon, la ſcience & l'honneur: & à eux, nous laiſſons en partage des biens eſſentiels, maniables & palpables, la paix, le repos, la ſecurité, l'innocence & la ſanté: la ſanté, dis-je, le plus beau & le plus riche preſent, que Nature nous ſçache faire. De façon que la Philoſophie, (111) voire la Stoïque, oſe bien dire qu'Heraclitus & Pherecydes, s'il euſſent peu eſchanger leur ſageſſe avecques la ſanté, & ſe delivrer par ce marché, l'un de l'hydropiſie, l'autre de la maladie pediculaire qui le preſſoit, ils euſſent bien faict. Par où ils donnent encore plus grand prix à la ſageſſe, la comparant & contrepoiſant à la ſanté, qu'ils ne font en cette autre propoſition, qui eſt auſſi des leurs.

Ils diſent, (112) que ſi Circé euſt preſenté à Ulyſſes deux breuvages, l'un

(111) Plutarque, dans ſon Traité, *des communes conceptions contre les Stoïques*, ch. 3. de la Traduction d'Amyot.

(112) *Id.* ibid.

pour faire devenir un homme de fol ſage, l'autre de ſage fol, Ulyſſes euſt deu pluſtoſt accepter celuy de la folie, que de conſentir que Circé euſt changé ſa figure humaine en celle d'une beſte: Et diſent que la Sageſſe meſme euſt parlé à lui en cette maniere: » Quitte-moy, laiſſe-moy là, pluſtoſt » que de me loger ſoubs la figure & » corps d'un aſne. » Comment? cette grande & divine Sapience, les Philoſophes la quittent donc, pour ce voile corporel & terreſtre? Ce n'eſt donc plus par la raiſon, par le diſcours, & par l'ame, que nous excellons ſur les beſtes: c'eſt par noſtre beauté, noſtre beau teint, & noſtre belle diſpoſition des membres, pour laquelle il nous faut mettre noſtre intelligence, noſtre prudence, & tout le reſte, à l'abandon. Or j'accepte cette naifve & franche confeſſion. Certes ils ont cognu que ces parties-là, dequoy nous faiſons tant de feſte, ce n'eſt que vaine fantaſie. Quand les beſtes auroient donc toute la vertu, la ſcience, la ſageſſe & ſuf-

ſſance Stoïque, ce ſeroient tousjours des beſtes : ny ne ſeroyent comparables à un homme miſerable, meſchant & inſenſé. Car enfin tout ce qui n'eſt comme nous ſommes, n'eſt rien qui vaille: Et Dieu pour ſe faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons tantoſt. Par où il appert que ce n'eſt (113) par vray diſcours, mais par une fierté folle & opiniaſtreté, que nous nous preferons aux autres animaux, & nous ſequeſtrons de leur condition & ſocieté.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour noſtre part, l'inconſtance, l'irreſolution, l'incertitude, le deuil, la ſuperſtition, la ſollicitude des choſes à venir, voire après noſtre vie, l'ambition, l'avarice, la jalouſie, l'envie, les appetits deſreiglez, forcenez & indomptables, la guerre, le menſonge, la deſloyauté, la detraction, & la curioſité. Certes nous avons eſtrangement † ſurpayé ce beau diſcours, de-

(113). Par des raiſons ſolides.

† Evalüe cette belle raiſon. — Surpayer, un

quoy nous nous glorifions, cette capacité de juger & cognoistre, si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infiny de passions, ausquelles nous sommes incessamment en prinse. S'il ne nous plaist de faire encore valoir, comme fait bien Socrates, cette notable prerogative sur les bestes, que où Nature leur a prescrit certaines saisons & limites à la volupté Venerienne, (114) elle nous en a laschè la bride à toutes heures & occasions. [h] *Ut vinum ægro-*

chose, c'est la payer au-delà de son juste prix.

(114) Xenophontis *Memorabilia*, l. 1. c. 4. §. 12. Καὶ (Σωκ.) τὰς τῶν ἀφροδισίων ἡδονὰς τοῖς μὲν ἄλλοις ζῴοις ὁρίσαι, ἐπειδὰν ἱκανῶς ἔχωσιν ἐκ τοῦ ἔρωτος, ἀπελάσαι δὲ τοὺς ἄνθρωπους οὐκ ἐᾷν πρότερον, ἢ ἂν ἐπιλάθωνται τοῦ καλοῦ καὶ ἀγαθοῦ.

[h] Comme il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce que le plus souvent il leur est nuisible, & qu'il leur fait rarement du bien, que de les exposer à un danger visible sous l'espoir d'un bien incertain: ainsi je ne sai s'il ne vaudroit pas mieux que cette subtilité, cette vivacité, cette subtilité d'esprit que nous appellons raison, n'eût point été donnée à l'homme, que de la lui donner si libéralement: ces qualités se trouvent funestes à beaucoup de gens, & salutaires à fort peu. Claud. Nat. Doct. l. III. c. 27. Edit. Gronov. M. Walker, dont le nom se

tis, quia prodest rarò, nocet sæpissimè; melius est non adhibere omninò, quàm, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere. Sic, haud scio, an melius fuerit humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vacamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omninò, quàm tam munificè & tam largè dari.

De quel fruit pouvons-nous estimer avoir esté à Varro & Aristote, cette intelligence de tant de choses? Les a-elle exemptez des incommoditez humaines? Ont-ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? Ont-ils tiré de la Logique quelque consolation à la goute? Pour avoir seeu com-

trouve souvent dans les remarques de M. le Président *Bouhier* sur le Traité *de la Nat. des Dieux*, traduit en François par M. l'Abbé *d'Olivet*, vient de m'apprendre que selon les meilleurs manuscrits il faut lire ici, *quoniam pestifera sit multis* (ratio) *admodum paucis salutaris*. Cela étant, après *si liberalement*, il faudroit mettre, *puisqu'elle se trouve funeste à beaucoup de gens, & salutaire à peu*. Mais laquelle de ces deux leçons qu'on suive, le sens est toûjours le même.

me cette humeur se loge aux jointures, l'en ont-ils moins sentie? Sont-ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aucunes Nations s'en resjouissent: & du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? Au rebours, ayants tenu le premier rang en sçavoir, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, & en la saison où la Science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie: voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aucunes taches notables en la sienne. A-on trouvé que la volupté & la santé soyent plus savoureuses à celuy qui sçait l'Astrologie, & la Grammaire?

[1] *Illiterati num minùs nervi rigent?*

[1] Pour être ignorant & sans lettres, en est-on moins propre au jeu d'amour? *Horat. Epod. Lib. Od. VII. vers.* 17. Bien loin de luy si nous en croyons la *Fontaine*, ce Copiste fidele & délicat de la simple nature:

Un Empereur augure
A les secrets propres pour commander;
Un Avocat fait les points d'écrire;
Au jeu d'Amour le Mulctier fait rage.

&

& la honte & pauvreté moins importunes ?

[k] *Scilicet & morbis & debilitate carebis,*
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages & plus heureux que des Recteurs de l'Université : & lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient rang entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la richesse, & telles autres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, & plus par fantasie que par Nature. Il ne nous faut guere non plus d'offices, de reigles, & de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en faut aux grues & fourmis en la leur. Et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent très-ordonné-

[k] C'est vraiment bien par là que vous vous préserverez de maladie, de foiblesse, d'affliction, d'inquiétude, & que vous jouïrez d'une plus longue & plus heureuse vie ! *Juvenal. Sat.* XIV. *vs.* 156. &c.

ment, ſans erudition. Si l'homme eſtoit ſage, il prendroit le vray prix de chaſque choſe, ſelon qu'elle ſeroit la plus utile & propre à ſa vie. Qui nous comptera par nos actions & deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants, qu'entre les ſçavants: je dy en toute ſorte de vertu. La vieille Rome me ſemble en avoir bien porté de plus grande valeur, & pour la paix, & pour la guerre, que cette Rome ſçavante, qui ſe ruyna foy-meſme. Quand le demeurant ſeroit tout pareil, au moins la preud'hommie & l'innocence demeureroient du coſté de l'ancienne: car elle loge ſinguliérement bien avec la ſimplicité. Mais je laiſſe ce diſcours, qui me tireroit plus loing, que je ne voudrois ſuyvre. J'en diray ſeulement encore cela, que c'eſt la ſeule humilité & ſubmiſſion, qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laiſſer au jugement de chaſcun la cognoiſſance de ſon debvoir: il le luy faut preſcrire, non pas le laiſſer choiſir à ſon diſcours: autrement, ſelon

l'imbecillité & varieté infinie de nos raisons & opinions, nous nous forgerions enfin des debvoirs, qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit (115) Epicurus.

La premiere loy, que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loy de pure obeïssance: ce fut un commandement, nud & simple, où l'homme n'euſt rien à cognoiſtre & à cauſer; d'autant que l'obeyr eſt le propre office d'une ame raiſonnable, recognoiſſant un celeſte Superieur & bien-facteur. De l'obeyr & ceder naiſt toute autre vertu; comme d'autre part cuider, tout peché. Et au rebours: la

(115) Ou plutôt, l'Epicurien *Colotes*, comme on peut voir dans le Traité que *Plutarque* a écrit contre lui, ch. 27. de la Traduction d'*Amyot*. A quoi l'on peut joindre ce que dit un autre Epicurien dans un long fragment, rapporté par Porphyre, *de Abſtinent.* L. 1. *Εἰ δὲ πάντες ἐδύναντο ὁμοίως ἐνθυμεῖσθαι ἃ συμφέρει, οὐδὲν ἂν προσεδεήθησαν νόμων*, &c. *Si tous les hommes pouvoient voir les choſes de la même maniere, & ſe reſſouvenir à propos du parti le plus utile à prendre, ils n'auroient aucun beſoin de lois.* Ces deux citations, dont la derniere ſert à éclaircir, & à confirmer la premiere, m'ont été fournies par M. *Barbeyrac*.

† *De la préſomption.*

premiere tentation qui vint à l'humaine Nature de la part du Diable, ſa premiere poiſon, s'inſinua en nous, par les promeſſes qu'il nous fit de ſcience & de cognoiſſance, [l] *Eritis ſicut Dii ſcientes bonum & malum.* Et les (116) Sereines, pour piper Ulyſſe en Homere, & l'attirer en leurs dangereux & ruyneux laqs, (117) luy offrent en don la Science.

La peſte de l'homme c'eſt l'opinion de ſçavoir. Voyla pourquoy l'ignorance nous eſt tant recommandée par noſtre Religion, comme piece propre à la creance & à l'obeiſſance. [m] *Cavart*,

[l] Vous ſerez comme des Dieux, ſachant le bien & le mal. *Geneſe*, ch. 3. *vſ.* 5.

(116) Ou *Sirenes*, comme on parle aujourd'hui, & comme on a mis dans les dernieres Editions. *Serene* ou *Sereine*, Nicot. *Le Serin, petit oiſillon bien chantant*, dit le même Auteur, *a été ainſi appellé à cauſe de ſon chant, du mot* Sereine: *communément on dit*, Il chante comme une Sereine.

(117) Ἀλλ' ἄγε τοι αὐτὸς μυθήσομαι, ἠδὲ σάωσω. *Odyſſ.* L. XII. *vſ.* 188.

[m] Prenez garde que perſonne ne vous ſeduiſe par la Philoſophie, & par de vaines illuſions, ſuivant les élemens du monde. S. *Paul aux Coloſſ.* ch. ij. *vſ.* 8.

ne quis vos decipiat per philosophiam & inanes seductiones, secundùm elementa mundi.

En cecy y a-il une generalle convenance entre tous les Philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame & du corps : Mais où la trouvons-nous ?

[n] *Ad summum sapiens uno minor est Jove ; dives ;*
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum :
Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est.

Il me semble à la verité, que Nature, pour la consolation de nostre estat miserable & chetif, ne nous ayt donné en partage que la presumption. C'est ce que dit Epictete, (118) que l'homme n'a rien proprement sien, que l'usage de ses opinions : Nous n'avons que du vent & de la fumée en partage. Les Dieux ont

[n] Le sage ne voit que Jupiter au dessus de lui : il est riche, libre, noble, beau, en un mot le Roi des Rois : il joüit surtout d'une santé parfaite, hormis lorsqu'il est tourmenté de la pituite. *Horat.* L. I. Epist. 1. *vs.* 106, &c.

(118) Τὸ δὲ ἴδιον ὑπὸ ἡμῶν χρῆσις φαντασιῶν. *Epict.* Enchirid. c. 11.

la ſanté en eſſence, dit la Philoſophie, & la maladie en intelligence : l'homme, au rebours, poſſede ſes biens par fantaſie, les maux en eſſence. Nous avons eu raiſon de faire valoir les forces de noſtre imagination : car tous nos biens ne ſont qu'en ſonge. Oyez braver ce pauvre & calamiteux animal. Il n'eſt rien, dit Cicero, ſi doux que l'occupation des lettres : de ces lettres, dis-je, par le moyen deſquelles l'infinité des choſes, l'immenſe grandeur de Nature, les cieux en ce monde meſme, & les terres, & les mers nous ſont deſcouvertes : ce ſont elles (119) qui nous ont appris la Religion, la moderation, la grandeur de courage ; & qui ont arraché noſtre ame des tenebres, pour luy faire voir toutes choſes hautes, baſſes,

(119) Philoſophia omnium mater Artium —— nos primum ad Deorum cultum, deinde ad jus hominum quod ſitum eſt in generis humani ſocietate, tum ad modeſtiam, magnitudinemque animi erudivit : eademque ab animo, tanquam ab oculis, caliginem diſpulit, ut omnia ſupera, infera, prima, ultima, media, videremus. CICERO, *Tuſc. Quæſt.* L. I, c. 26.

premieres, dernieres, & moyennes : ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien & heureusement vivre, & nous guident à passer nostre aage sans desplaisir & sans offence. Cettuy-cy ne semble-il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant & tout-puissant ? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce, & plus constante, que ne fut la sienne.

[o] —— *Deus ille fuit Deus, inclute Memmi,*
Qui primus vitæ rationem instituit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia; quique per artem
Fluctibus è tantis vitam tantisque tenebris,
In tam tranquilla & tam clarâ luce locavit.

Voyla des paroles tres magnifiques & belles : mais un bien léger accident mit l'entendement (120) de cettuy-cy

[o] Illustre Memmius, celui-là fut un Dieu, oui un Dieu, qui le premier trouva cet art de vivre, auquel on donne présentement le nom de *sagesse*, & qui par cet art divin nous fit passer des agitations & des ténebres d'une vie malheureuse, dans un état si tranquille & si lumineux. *Lucret.* Li. V. vs. 8, &c.

(120) De *Lucrece*, qui dans les vers qui pré-

en pire estat, que celuy du moindre berger, nonobstant ce Dieu precepteur & cette divine Sapience. De mesme impudence est cette promesse du Livre (121) de Democritus, *Je m'en vay parler de toutes choses*; & ce sot titre qu'Aristote nous preste, (122) de Dieux mortels; & ce jugement de Chrysippus, (123) que *Dieu estoit aussi meschant que Dieu*. Et mon Seneca reconnoist, dit-il, que Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre: confor-

cédent cette période, parle si magnifiquement d'Epicure, & de sa doctrine. Car un homme à qui donne sa femme en la maîtresse, la troubla si fort, la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides qu'il employa à composer son livre; & le posa enfin à la mort lui-même. *Fuse au Chronicon.*

(121) *Qui ita se futurum ardiri: Hæc loquor de universis. Nihil excipio de quo non profitear. Quæ enim scire præstare animo? Quæ Quæst.* L. II. c. 23.

(122) *Apud Clemens. de Eusebius de præpar. Ev. L. II. c. 12. Cyrillus. Philosophici sunt studii, ut adversus Deorum, ut quidam putant, ut adjudicandum, cum sit hominem ad discrepantiam Aristoteles intelligendum, & agendum esse natum, quasi mortalem Deum.*

(123) Plutarque, *des communes conceptions des Stoïques*, ch. 30.

mément à cet autre : [p] *In virtute verò gloriamur ; quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus.* Cecy eſt auſſi de Seneca : (124) » Que » le ſage a la fortitude pareille à Dieu ; » mais en l'humaine foibleſſe, par où » il le ſurmonte «. Il n'eſt rien ſi ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité. Il n'y a aucun de nous qui s'offence tant de ſe voir apparier à Dieu, comme il fait de ſe voir deprimer au rang des autres animaux ; tant nous ſommes plus jaloux de noſtre intereſt, que de celuy de noſtre Createur. Mais il faut mettre aux pieds cette ſotte vanité, & ſecouër vivement & hardiment les fondements ridicules, ſur quoy ces fauſſes opinions ſe baſtiſſent. Tant qu'il penſera avoir quelque

[p] C'eſt avec raiſon que nous nous glorifions de notre vertu ; ce qui ne ſeroit point, ſi nous la tenions de Dieu, & non pas de nous-mêmes. *Cic.* de Nat. Deor. L. III. c. 36.

(124) Eſt aliquid quo ſapiens antecedat Deum. Ille naturæ beneficio, non ſuo, ſapiens eſt. Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, ſecuritatem Dei. *Epiſt.* 53. ſub finem.

moyen & quelque force de soy, jamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit à son maistre : il sera tousjours de ses œufs poulles, comme on dit : il le faut mettre en chemise.

Voyons quelque notable exemple de l'effect de sa Philosophie. Possidonius estant pressé d'une si douloureuse maladie, qu'elle luy faisoit tordre les bras, & grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur pour s'escrier contre elle : (125) *Tu as beau faire, si ne diray-je pas que tu sois mal.* Il sent mesmes passions que mon laquays, mais il se brave sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte : [q] *Re succumbere non oportebat, verbis gloriantem.* Arcesilas estant malade de la goutte, (126) Carneades qui le vint visi-

(125) Nihil agis, dolor : quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum. *Cic.* Tusc. Quæst. L. II. c. 25.

[q] Faisant le brave en paroles, il ne devoit pas succomber en effet. *Id.* ibid. c. 23.

(126) Ciceron nous apprend que ce *Carneade* étoit grand ami d'Epicure, *Epicuri perfamiliaris* ; & par conséquent ce ne peut être celui qui fonda la Nouvelle Academie : car Epicure

ter, s'en retournoit tout faſché : il le rappella, & luy montrant ſes pieds & ſa poitrine : *Il n'eſt rien venu de là icy*, luy dit-il. Certuy-cy a un peu meilleure grace ; car il ſent avoir du mal, & en voudroit eſtre depeſtré. Mais de ce mal pourtant ſon cœur n'en eſt pas abbattu & affoibly. L'autre ſe tient en ſa roideur, plus, ce crains-je, verbale, qu'eſſentielle. Et Dionyſius Heracleotes affligé d'une cuiſon vehemente des yeux, (127) fut rangé à quitter ces reſolutions Stoïques.

étoit mort environ 60 ans avant que Carneade fondateur de la Nouvelle Academie, fut né. I. (Arceſilas *cum arderet podagræ doloribus, viſitaſſetque hominem Carneades, Epicuri perfumillerii, de triſti vetuſtate Minoe, quæſo, inquit, Carneade noſter ; Nihil illinc huc pervenit. Oſtendit pedes & pectus.* Cic. *de Finibus bon. & mal.* L. V. c. 31.

(127) *Id.* ibid. *Vobis Heracleotes ille Dionyſius flagitioſe deſciviſſe videtur a Stoicis, propter oculorum dolorem.* Ciceron dit ailleurs, que ce Philoſophe ayant mal aux yeux, croit à pleine tête, que tout ce qu'il avoit jugé auparavant de la douleur, étoit faux : *Cum ea renibus laboraret, ipſo in cjulatu clamitabat, falſa eſſe illa quæ antea de dolore ipſe ſenſiſſet.* Tuſc. Quæſt. Lib. II. c. 25.

Mais quand la Science feroit par effect ce qu'ils disent, d'émousser & rabattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que fait-elle, que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance & plus evidemment ? Le Philosophe Pyrrho (128) courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoient avec luy à imiter que la securité d'un pourceau, qui voyageoit avecques eux, regardant cette tempeste sans effroy. La Philosophie au bout de ses preceptes nous renvoye aux exemples d'un athlete & d'un muletier : auxquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleur & d'autres inconveniens, & plus de fermeté, que la Science n'en fournit onques à aucun, qui n'y fust nay & preparé de soy-mesmes par habitude naturelle. Qui fait qu'on incise & taille les tendres membres d'un enfant & ceux d'un cheval plus ayement que les nostres, si ce

(128) *Diog. Laërce*, dans la Vie de Pyrrhon, L. IV. Segm. 69.

n'eſt l'ignorance ? Combien en a rendu de malades la ſeule force de l'imagination ? Nous en voyons ordinairement ſe faire ſaigner, purger & medeciner, pour guerir des maux qu'ils ne ſentent qu'en leur diſcours. Lors que les vrais maux nous faillent, la ſcience nous preſte les ſiens : Cette couleur & ce teint vous preſagent quelque defluxion caterreuſe : cette ſaiſon chaude vous menaſſe d'une émotion fievreuſe : cette coupeure de la ligne vitale de voſtre main gauche, vous advertit de quelque notable & voiſine indiſpoſition. Et enfin elle s'en addreſſe (129) tout detrouſſément à la ſanté meſme : Cette allegreſſe & vigueur de jeuneſſe, ne peut arreſter en une aſſiette, il luy faut defrober du ſang & de la force, de peur qu'elle ne ſe tourne contre vous-meſmes. Comparez la vie d'un homme aſſervy à telles imaginations, à celle d'un la-

(129) *Detrouſſément, tout detrouſſément*, c'eſt-à-dire, tout ouvertement, directement, &c. *Cotgrave*, dans ſon Dictionnaire François & Anglois. Ce mot ne ſe trouve ni dans *Nicot*, ni dans *Borel*.

boureur, se laissant aller après son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science & sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a: où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins: comme s'il n'estoit point assez à temps pour souffrir le mal lors qu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, & luy court au devant.

Ce que je dy de la Medecine, se peut tirer par exemple generalement à toute Science: De là est venue cette ancienne opinion des Philosophes, qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte: & n'ayant autre reigle de ma santé que celle des exemples d'autruy, & des evenements que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes; & m'arreste aux comparaisons, qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, plaine & entiere: & aiguise mon appetit à la jouir, d'autant plus

qu'elle m'eſt à préſent moins ordinaire & plus rare : tant s'en faut que je trouble ſon repos & ſa douceur, par l'amertume d'une nouvelle & contrainte forme de vivre.

Les beſtes nous montrent aſſez combien l'agitation de noſtre eſprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dit de ceux du Breſil, qu'ils ne mouroyent que de vieilleſſe, on l'attribue à la ſerenité & tranquillité de leur air ; je l'attribue pluſtoſt à la tranquillité & ſerenité de leur ame, deſchargée de toute paſſion, penſée & occupation tendue ou deſplaiſante : comme gents qui paſſoyent leur vie en une admirable ſimplicité & ignorance, ſans lettres, ſans loy, ſans Roy, ſans Religion quelconque. Et d'où vient ce qu'on trouve par experience, que les plus groſſiers & plus lourds ſont plus fermes & plus deſirables aux executions amoureuſes ? & que l'amour d'un muletier ſe rend ſouvent plus acceptable, que celle d'un gallant homme ? ſinon qu'en cettuy-cy l'agitation de l'ame trouble ſa force

corporelle, la rompt & lasse : comme elle lasse aussi & trouble ordinairement foy-mesmes. Qui la desment, qui la jette plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa pointe, son agilité, & enfin sa force, propre? Dequoy se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitiez naissent les grandes inimitiez, des santez vigoureuses les mortelles maladies : ainsi des rares & vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies, & plus detraquées : il n'y a qu'un demy tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensez, nous voyons combien proprement (150) s'advient la folie avec les plus vigoureuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes elevations d'un esprit libre, & les effects d'une vertu supreme & extraordinaire? Platon dit les melancholiques plus disciplinables

(150) *S'ajuste*, ou *convient*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

& excellents : auſſi n'en eſt-il point qui ayent tant de propenſion à la folie.

Infinis eſprits ſe treuvent ruinez par leur propre force & ſoupleſſe. Quel ſault vient de prendre de ſa propre agitation & allegreſſe, (131) l'un des plus judicieux, ingenieux, & plus formez à l'air de cette antique & pure Poëſie, qu'autre Poëte Italien aye de long temps eſté ? N'a-il pas de quoy ſçavoir gré à cette ſienne vivacité meurtriere ? à cette clarté qui l'a aveuglé ? à cette exacte & rendue apprehenſion de la raiſon, qui l'a mis ſans raiſon ? à la curieuſe & laborieuſe queſte des Sciences, qui l'a conduit à la beſuſe ? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a

(131) Le fameux *Torquato Taſſo*, Auteur de la *Jeruſalem delivrée*. Je ne ſai pourquoi le dernier Traducteur Anglois des Eſſais de Montagne a mis ici *Arioſte* à la place du Taſſe. Montagne nous dit qu'il vit à Ferrare cet illuſtre Poëte Italien, ce qu'il ne pouvoit pas dire de l'Arioſte qui, né en 1447, avoit 59 ans lorſque Montagne vint au monde, ſi tant eſt qu'Arioſte ait vécu juſqu'en 1533. —— Ce fut juſtement au commencement de 1533, que mourut l'Arioſte, comme dit l'Auteur de ſa Vie, S. *Giovan Battiſta Pigna*.

rendu sans exercice & sans ame? J'eus plus de dépit encore que de compassion, de le voir à Ferrare en si piteux estat survivant à soy-mesmes, mescognoissant & soy & ses ouvrages; lesquels sans son sceu, & toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez & informes.

Voulez-vous un homme sain? le voulez-vous reiglé, & en ferme & seure posture? affublez-le de tenebres, d'oisiveté & de pesanteur. Il nous faut abestir pour nous * assagir; & nous esbloüir pour nous guider. Et si on me dit que la commodité d'avoir l'appetit froid & mousse aux douleurs & aux maux, tire apres soy cette incommodité, de nous rendre aussi par consequent moins aigus & friants à la jouyssance des biens & des plaisirs, cela est vray: mais la misere de nostre condition porte, que nous n'avons tant à jouyr qu'à fuir, & que

* *Assagir*, rendre sage. —— Du tems de Nicot, *assagir* étoit un fort bon mot. Il nous est très-nécessaire aujourd'hui: Mais *il commence*, dit-on; *à vieillir*. J'en suis fâché.

l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legere douleur: [1] *Segnius homines bona quàm mala sentiunt*; nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies.

[2] *Pungit*
In cute vix summâ violatum plagula corpus,
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat unum,
Quòd me non torquet latus aut pes? cætera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem.

Nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voila pourquoy * la

[1] Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. *Tit. Liv.* l. XXX. c. 21.

[2] Sensibles à la moindre piquure qui ne fait qu'effleurer la peau, nous ne sommes point touchés du plaisir de la santé. L'homme ne met en ligne de compte que l'avantage de n'être point attaqué de la pleurese ou de la goutte: mais à peine sent-il qu'il est sain & plein de vigueur: *Stephani Breciani Poëmata*, au revers de la page 115, lign. 11, 12, &c. Dans toutes les Editions où l'on a prétendu marquer les sources des passages cités par Montagne, on a donné ces vers Latins d'Ennius, lesquels sont pris d'une Satyre Latine, composée par Estienne de la Boëtie, dont on peut voir le commencement ci dessus, Tome II. Liv. I. ch. XXVI. page 166. note 15.

* La Secte Epicurienne.

Secte de Philosophie, qui a le plus faict valoir la volupté, encore l'a-elle rangée à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien, que l'homme puisse esperer : comme disoit Ennius,

(112) *Ninium boni est, cui nihil est mali.*

Car ce mesme chatouillement & aiguisement, qui se rencontre en certains plaisirs, & semble nous enlever au dessus de la santé simple, & de l'indolence; cette volupté active, mouvante, & je ne sçay comment cuisante & mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent & furieux, & ne demande qu'à s'assouvir, & se loger en repos, & en l'exemption de cette fiévre. Ainsi des autres. Je dy donc, que si la simplesse nous achemine à point n'avoir de mal, elle nous ache-

(112) *Ennius apud Cic. de Finibus bon. & mal.* Lib. II. c. 12. Montagne explique ce vers Latin avant que de le citer.

mine à un tres-heureux eſtat ſelon noſtre condition.

Si ne la faut-il point imaginer ſi plombée, qu'elle ſoit du tout ſans ſentiment. Car Crantor avoit bien raiſon (133) de combattre l'indolence d'Epicurus, ſi on la baſtiſſoit ſi profonde que l'abord meſme & la naiſſance des » maux en fuſt à dire: » Je ne loue point » cette indolence qui n'eſt ny poſſible » ny deſirable. Je ſuis content de n'eſ» tre pas malade: mais ſi je le ſuis, je » veux ſçavoir que je le ſuis; & ſi on » me cauteriſe ou inciſe, je le veux ſen» tir. » De vray, qui deſracineroit la cognoiſſance du mal, il extirperoit quant & quant la cognoiſſance de la volupté, & enfin aneantiroit l'homme. [1] *Iſtud nihil dolere, non ſine magnâ*

(133) Nec abſurdè Crantor —— *Minimè*, inquit, *aſſentior iis qui iſtam neſcio quam indolentiam magnopere laudant: quæ nec poteſt ulla eſſe, nec debet. Ne ægrotus ſim*, inquit; *ſed ſi fuerim, ſenſus adſit, ſive ſecetur quid, ſive avellatur à corpore.* Cic. *Tuſc. Quæſt.* L. III. c. 6.

[1] Cette indolence ne ſe peut acquerir qu'il n'en coûte cher à l'eſprit & au corps, que le pre-

mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore. Le mal, eſt à l'homme bien à ſon tour. Ny la douleur ne luy eſt tousjours à fuïr, ny la volupté tousjours à ſuivre.

C'eſt un tres-grand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la Science meſme nous rejecte entre ſes bras, quand elle ſe trouve empeſchée à nous roidir contre la peſanteur des maux: elle eſt contrainte de venir à cette compoſition, de nous laſcher la bride, & donner congé de nous ſauver en ſon giron, & nous mettre ſous ſa faveur à l'abri des coups & injures de la fortune. Car que veut-elle dire autre choſe, quand elle nous preſche de retirer noſtre penſée des maux qui nous tiennent, & l'entretenir des voluptez perdues; & de nous ſervir pour conſolation des maux preſens, de la ſouvenance des biens paſſez; & d'appeller à noſtre ſecours un contentement eſvanouy, pour l'oppoſer

mier n'en devienne feroce, & le dernier ſtupide. Id. ibid.

à ce qui nous preſſe : [u] *Levationes ægritudinum in avocatione à cogitandâ moleſtiâ, & revocatione ad contemplandas voluptates ponit* ; ſi ce n'eſt qu'où la force luy manque, elle veut uſer de ruſe, & donner un tour de ſoupleſſe & de jambe, où la vigueur du corps & des bras vient à luy faillir ? Car non ſeulement à un Philoſophe, mais ſimplement à un homme raſſis, quand il ſent par effect l'alteration cuiſante d'une fiefvre chaude, quelle monnoye eſt-ce, de le payer de la ſouvenance de la douceur du vin Grec ? Ce ſeroit pluſtoſt luy empirer ſon marché,

[x] Che ricordarſi il ben doppia la noia.

De meſme condition eſt cet autre conſeil, que la Philoſophie donne, (314) de maintenir en la memoire ſeu-

[u] Poſant pour maxime, que le moyen d'alleger un mal preſent, c'eſt de détourner ſon eſprit des choſes incommodes, & de l'appliquer à la contemplation de celles qui ſont agréables. *Id.* ibid. c. 15.

[x] Le ſouvenir du bien cauſant un double ennui.

(314) Revocatio illa quam affert, cùm à con-

lement le bon-heur passé, & d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts, comme si nous avions en nostre pouvoir la Science de l'oubly : & conseil duquel nous valons moins encore un coup.

[1] *Suavis est laborum præteritorum memoria.*

Comment? la Philosophie qui me doit mettre les armes à la main, pour combattre la fortune, qui me doit roidir le courage pour fouller aux pieds toutes les adversitez humaines, vient-elle à cette mollesse, de me faire consoller par ces destours couards & ridicules? Car la memoire nous représente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist. Voire, il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier. C'est une bonne maniere de donner en

ruendis nos malis vocat, nulli est. Non est enim in nostra potestate, quidcumibis fit, cujus malis esse oblivemur, dissimulatio, vel obrivio. Cic. Tusc. Quæst. L. III. c. 16.

[1] *Du, mais passé le fascheux est doux.* Euripid. apud Cic. *de Finibus bon. & mal.* L. II. c. 32.

garde,

garde, & d'empreindre en noſtre ame quelque choſe, que de la ſolliciter de la perdre. Et cela eſt faux, [z] *Eſt ſitum in nobis, ut & adverſa quaſi perpetuâ oblivione obruamus, & ſecunda jucundè & ſuaviter meminerimus.* Et cecy eſt vray, [a] *Memini etiam quæ nolo: oblivisci non poſſum quæ volo.* Et de qui eſt * ce conſeil? De celuy [b] *qui ſe unus ſapientem profiteri ſit auſus:*

Qui genus humanum ingenio ſuperavit, & omnes
Præſtrinxit ſtellas, exortus uti æthereus ſol.

[z] Il eſt en notre puiſſance d'enſevelir nos malheurs dans un éternel oubli, & de rappeller dans notre eſprit un doux & agréable ſouvenir de nos bons ſuccès. *Cic. de Finib. bon. & mal. L. II. c. 32.*

[a] Je me ſouviens des choſes mêmes que je voudrois oublier, & je ne puis oublier celles dont je voudrois perdre le ſouvenir. *Id.* ibid.

* *Ce conſeil d'enſevelir nos malheurs dans un éternel oubli? De celui* qui ſe unus, &c. *C'eſt-à-dire*, d'Epicure, *le ſeul homme qui ait oſé*, &c.

[b] D'Epicure, *le ſeul homme qui ait oſé ſe dire ſage*, Cic. *de Finib. bon. & mal.* L. II. c. 3. Lequel, ſelon Lucrece, (L. III. *vſ.* 1050.) *ſuperieur en genie à tous les hommes, les a tous effacés, comme le ſoleil dont l'éclat naiſſant fait diſparoître toutes les étoiles.*

De vuider & desmunir la memoire, est-ce pas le vray & propre chemin à l'ignorance ?

[c] *Iners malorum remedium ignorantia est.*

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du Vulgaire des apparences frivoles, où la raison vive & forte ne peut assez : pourveu qu'elles nous servent de contentement & de consolation. Où ils ne peuvent guerir la playe, ils sont contents de l'endormir & pallier. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoyent adjouster de l'ordre, & de la constance, en un estat de vie, qui se maintinst en plaisir & en tranquillité par quelque foiblesse & maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptaissent :

[d] ——— *Potare, & spargere flores*
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.

[c] *La Ignorance n'est à nos maux qu'un très-foible remede.* Senec. Ep. 82. Lib. III. 25.

[d] Et me disent avec Horace, *Au hasard de passer pour fou je vais boire à outrance, & me couronner de fleurs*, L. 1. Epist. 5. vs. 14. 15.

Il se trouveroit plusieurs Philosophes de l'advis de Lycas: Cettuy-cy ayant au demeurant ses mœurs bien reiglées, vivant doucement & paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens & estrangers, se conservant tres-bien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la cervelle une resverie: C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y voir des passe-tems, des spectacles, & des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fut par les Medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mist en procés pour le restablir en la douceur de ces imaginations:

[e] *Pol me occidistis, amici,*
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

D'une pareille resverie à celle de Thra-

[e] *Ah! mes amis, leur dit il, qu'avez-vous fait? Loin de me guerir, vous m'avez ôté la vie, en me privant d'un si doux plaisir, en m'arrachant de l'ame cette aimable erreur dont j'étois enchanté.* Horat. L. II. Epist. ij. *vs.* 138, &c.

ſylaus, fils de Pythodorus, (135) qui ſe faiſoit accroire que tous les navires qui relaſchoient du port de Pyrée, & y abordoient, ne travailloyent que pour ſon ſervice: ſe resjouyſſant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec joye. (136) Son frere Crito l'ayant faict remettre en ſon meilleur ſens, il regrettoit cette ſorte de condition, en laquelle il avoit veſcu en lieſſe & deſchargé de tout deſplaiſir. C'eſt ce que dit ce vers ancien Grec, qu'*il y a beaucoup de commodité à n'eſtre pas ſi adviſé*;

(137) Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἡδὺ πολὺ βίος.

Et l'Eccleſiaſte, (138) *En beaucoup de ſageſſe, beaucoup de deſplaiſir*: & *Qui*

(135) Toute cette hiſtoire eſt priſe d'*Athenée*, L. XII. à la fin. Elle eſt auſſi dans *Elien*, Var. Hiſt. L. IV. c. 25. où l'on trouve *Thraſyllus* au lieu de *Thraſylaus*.

(136) Ὁ δὲ τοιοῦτος αὐτὸς Κρίτων, &c. *Athenæus*, ibid.

(137) Sophocle in Aace Μαστιγοφόρῳ, vſ. 554.

(138) Ch. I. vſ. 18.

acquiert Science, s'acquiert du travail & tourment.

Cela meſme, à quoy la Philoſophie conſent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute ſorte de neceſſitez, qui eſt de mettre fin à la vie, que nous ne pouvons ſupporter: [f] *Placet? pare: Non placet? quacumque vis exi.* —— *Pungit dolor? vel fodiat ſanè: ſi nudus es, da jugulum: ſin tectus armis Vulcaniis, id eſt fortitudine, reſiſte:* Et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, [g] *Aut bibat, aut*

[f] Ces premiers mots, *Placet? pare. Non placet? Quacumque vis, exi:* ſemblent avoir été imitez par Montagne de ceux-ci de Seneque: *Placet? vive. Non placet? licet eò reverti unde veniſti*, Epiſt. 70. Pour le reſte, *Pungit dolor?* &c. il eſt de Ciceron, *Tuſc. Quæſt.* L. II. c. 14. Voici maintenant la Traduction des deux paſſages: *La vie te plaît elle? accommode-toi de la vie. Ne te plaît-elle point? ſors-en par où tu voudras.* —— *La douleur te pique-t-elle, ou te perce-t-elle vivement? Si tu es nud & deſarmé, tends le goſier: & ſi tu es couvert des armes de Vulcain, c'eſt-à-dire muni d'un noble courage, réſiſte.*

[g] *Qu'il boive ou s'en aille.* Cette application eſt de Cic. dont voici les propres termes: *Mihi quidem in vitâ ſervanda videtur illa lex, quæ in Græcorum conviviis obtinetur, Aut bibat, inquit,*

abeat : Qui ſonne plus ſortablement (139) en la Langue d'un Gaſcon, qu'en celle de Ciceron, qui change volontiers en V le B :

[b] *Vivere ſi recte neſcis, decede peritis.*
Luſiſti ſatis, ediſti ſatis, atque bibiſti :
Tempus abire tibi eſt, ne potum largius æquo
Rideat, & pulſet laſciva decentius ætas :

(140) qu'eſt-ce autre choſe qu'une con-

aut abeat. *Tuſc. Quæſt.* L. V. c. 41. Quelques Critiques liſent *obtinet*, au lieu d'*obtinetur*, que vous trouverez dans l'Edition des *Tuſculanes* publiée à Cambridge par M. *Davies*.

(139) Cette reflexion ſur la prononciation Gaſconne *qui change volontiers le B en V*, ne doit tomber que ſur le mot *bibat* ; autrement elle ne ſeroit pas fort à propos ici, à cauſe du mot *abeat* dont le B changé en V gâteroit le ſens que Montagne veut donner après Ciceron, à cette eſpece de proverbe, *Aut bibat, aut abeat.*

[b] Si tu ne ſais pas vivre, quitte la place à ceux qui le ſavent. Les jeux & la bonne chere ne ſont plus de ſaiſon pour toi. Il eſt temps que tu te retires, de peur que, ſi tu venois à trop boire, la jeuneſſe folâtre & perulante ne ſe joüat de toi & ne te maltraitât. *Horat.* L. II. *Epiſt.* 2. *vſ.* 213, &c.

(140) Comme la periode eſt longue, & le rapport de cet endroit à ce qui précéde, aſſez éloigné, on a mis ici dans les dernieres Editions, *Qu'eſt-ce, dis-je, que ce conſentement de la Philoſophie, ſinon une confeſſion*, &c. Mais c'eſt in-

feſſion de ſon impuiſſance, & un renvoy, non ſeulement à l'ignorance, pour y eſtre à couvert, mais à la ſtupidité meſme, au non ſentir, & au non eſtre?

[1] *Democritum poſtquam matura vetuſtas*
Admonuit memorem, motus langueſcere mentis;
Sponte ſua letho caput obvius obtulit ipſe.

C'eſt ce que diſoit Antiſthenes, (141) qu'il falloit faire proviſion ou de ſens pour entendre, ou de licol pour ſe pendre: Et ce que Chryſippus alleguoit ſur ce propos (142) du Poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort approcher.

ſerer le commentaire dans le texte, dangereuſe methode que bien des critiques ont employée dans des livres beaucoup plus importans que *les Eſſais de Montagne*.

[1] Dès que Democrite apperçut par les avertiſſemens que lui donnoit la vieilleſſe, que les facultés de ſon eſprit commençoient à s'affoiblir, il ſe livra volontairement à la mort. *Lucret.* L. III. *vſ.* 1052, &c. Edition de *Michaël Maittaire*, Lond. an. 1713.

(141) Plutarque, dans les *Contredits des Philoſophes Stoïques*, ch. 24. de la Traduction d'Amyot.

(142) *Id.* ibid.

Et Cratés disoit, (143) que l'amour se gueriſſoit par la faim, ſinon par le temps: & à qui ces deux moyens ne plairoyent, par la hart. Celuy Sextius, duquel Seneque & Plutarque parlent avec ſi grande recommandation, s'eſtant jetté, toutes choſes laiſſées, à l'eſtude de la Philoſophie, (144) delibera de ſe precipiter en la mer, voyant le progrez de ſes eſtudes trop tardif & trop long. Il couroit à la mort, au deffault de la Science: Voicy les mots de la Loy, ſur ce ſubject: Si d'adventure il ſurvient quelque grand inconvenient qui ne ſe puiſſe remedier, le port eſt prochain; & ſe peut-on ſauver à nage, hors du corps, comme hors d'un eſquif qui faict eau: car c'eſt la crainte de mourir, non pas le deſir de vivre, qui tient le fol attaché au corps.

(143) *Diogene Laërce*, dans la Vie de Cratès, L. 6. Segm. 86.

(144) *Plutarque*, dans un Traité intitulé, *Comment on pourra apperceuoir ſi on amende en l'exercice de la vertu*, ch. 3. de la Verſion d'Amyot.

Fin du quatrieme Tome.